52E ANNÉE AOUT 1945 N° 5

AP
20
.R5
no.5

REVUE DE PARIS

JULES ROMAINS : Le Temps de l'Inquiétude

SOMERSET MAUGHAM : Vacances de Noël. — I

JEAN ROSTAND : La Chimie de l'Hérédité

PAUL ELUARD : Le Travail du Poète

JEAN CASSOU : Eluard

MAURICE PERNOT : Le Sort de l'Allemagne

RENÉ LALOU : Romain Rolland

ROBERT FABRE : La France manque de Charbon

QUENTIN REYNOLDS : Les Américains en Iran

GÉRARD BAUER : Le Théâtre

MARCEL THIÉBAUT : Parmi les Livres

LA LIVRAISON : 40 FRS

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

SOMMAIRE DU NUMÉRO D'AOUT 1945

		Pages
JULES ROMAINS	Le Temps de l'Inquiétude	1
SOMERSET MAUGHAM	Vacances de Noël. — I	12
JEAN ROSTAND	La Chimie de l'Hérédité	37
PAUL ELUARD	Le Travail du Poète.	43
JEAN CASSOU	Eluard	46
MAURICE PERNOT	Le Sort de l'Allemagne.	50
RENÉ LALOU	Romain Rolland..	59
ROBERT FABRE	La France manque de Charbon	63
QUENTIN REYNOLDS	Les Américains en Iran..	76
GÉRARD BAUER	Le Théâtre	85
MARCEL THIÉBAUT	Parmi les Livres..	90

* *

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

POÈTES EN PROSE
par Francis Carco

SAINT-EXUPÉRY
par Léon-Paul Fargue

DES INÉDITS de J.-J. ROUSSEAU
présentés par Henri Guillemin

PERMANENCE
DE LA PENSÉE FRANÇAISE
par Vercors

APPRENTISSAGES
par Philippe Soupault

LE MIROIR DE LA MER
par Joseph Conrad

La *REVUE DE PARIS* paraît le 1er de chaque mois. — Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Elysées, Paris (VIIIe), Balzac 02-88. — Prix du numéro : 40 francs. — Abonnement (6 mois) : 200 francs (France et colonies). — Compte chèques postaux 360-50 Paris.

LA REVUE DE PARIS

LE TEMPS DE L'INQUIÉTUDE

La publication des Hommes de bonne volonté *a été interrompue pendant la guerre du fait d'une interdiction allemande. Jules Romains, qui pendant cette période a vécu aux Etats-Unis (Pour se consoler de ne pouvoir lui faire connaître directement les sentiments qu'ils éprouvaient à son égard, les Allemands ont dû se contenter de piller son appartement), a écrit depuis 1940 neuf volumes qui complètent et terminent cette vaste série. Les tomes XIX et XX vont bientôt paraître sous le titre :* Cette grande lueur à l'Est *et* le Monde est ton aventure.

Renouant une tradition d'avant-guerre, nous sommes heureux de publier ici deux fragments du premier de ces deux volumes : l'un d'entre eux est une évocation du Paris de 1922, l'autre une analyse (dialoguée) des inquiétudes qui tourmentaient les consciences les plus généreuses à cette époque.

Nous retrouvons ici le vieux maître Sampeyre et deux de ses disciples : Laulerque, devenu administrateur d'un grand Sanatorium en Suisse, et Clanricard, resté instituteur à Paris. (N.D.L.R.)

CHAMPS-ÉLYSÉES 1922

CETTE large, large avenue qui monte... qui s'éloigne, plutôt, et s'étale amplement avant de monter. Si large ! En existe-t-il quelque part une autre qui soit aussi large ? La largeur à ce point est une vertu, un mystère. On dirait que c'est la Place qui ne se contient plus, se transporte, s'évade.

Déconcertante, la Place elle-même ; spacieuse ; trop spacieuse peut-être ; donnant l'exemple d'un abus d'espace et d'une insouciance des limites. Où sont les limites ? Plus d'une manque ou se récuse ; plus d'une fuit. L'espace est ici le matériau principal ; mais il se fait valoir par les accidents qui le rompent. Beaucoup de petits monuments s'éparpillent à l'aise. Ils diminuent, d'être ainsi jetés ; ils s'allègent. On a versé dans une esplanade le forum d'une ville antique ; il s'y est dilué. Ce pourrait être encore, bordée par une douve qui est un fleuve, la terrasse du plus grand des châteaux.

Avenue de parc royal qui ne devient qu'au loin avenue de ville. Habitée d'abord par des alignements d'arbres, de pelouses, de bosquets, des jeux de

branches et d'allées. A peine quelques fragiles bâtiments, quelques nids de plaisir mêlés à la verdure. Ce qu'on appelle les Immeubles, avec leur majesté urbaine et leurs magasins luisants d'emphase, ne se montre qu'après.

Le coucher du soleil descend le long de l'avenue. Il ne saurait le faire avec plus de naturel. C'est ici et nulle part ailleurs qu'il est destiné à verser son flot et à trouver sa pente. On le voit sortir là-haut d'une fontaine construite pour lui. Elle occupe le sommet de l'éminence. Cette fontaine a la taille d'un arc de triomphe.

Bien sûr ! Mais tout cela est maintenant séculaire. Tout cela est connu, reconnu et confirmé. La vue ne fait que répondre à l'attente. Ni les habitants de la ville ni les voyageurs n'admettraient que le trouble des temps eût altéré le spectacle. Au contraire ; un or nouveau devrait y couler en surplus, un rafraîchissement de la gloire ancienne. Il n'y a pas si longtemps que dans ces lieux des soldats ont défilé pour attester leur victoire ; les détachements des plus grandes armées du monde. Une sorte d'éclat devrait y survivre, un parfum tenace, une joie, une confiance ; l'idée, incorporée aux trottoirs, aux façades, aux lampadaires, qu'un certain jour où sonnaient des fanfares, le monde est parti pour une autre étape, et que le pas du monde en marche, c'est le pas même qu'est porté à prendre un piéton allègre quand il monte cette avenue.

Peut-être en flotte-t-il encore quelque chose ? Qui oserait l'affirmer ? Qui oserait affirmer le contraire ? Rien n'est vraiment ce qu'on avait espéré ; ni davantage ce qu'on avait craint. Il faut fermer un instant les yeux, et retrouver l'angoisse, l'étouffement des plus mauvais jours. Alors on est forcé de s'avouer : « le pire n'est pas arrivé ». Tout de même cela procure une certaine douceur. Le pire, qui s'apprêtait à rouler sur nous en faisant tout craquer — il n'y aurait plus ici maintenant que le sol bossué et des débris innommables — le pire est tombé en panne ; le pire est resté en route. Mais a-t-il fait demi-tour ensuite ? Est-il définitivement reparti ? Est-ce parce qu'on a pris le mauvais pli de la crainte, qu'on croit toujours entendre au loin, assez loin — même pendant que le jazz fait son tam-tam et ses miaulements tout contre vos oreilles — le brinqueballement, le ferraillement du pire, au loin, encore assez loin, sans qu'il se rapproche ni s'éloigne, comme s'il faisait des essais là-bas sur une route circulaire, avant de braquer de nouveau sa marche sur nous ?

Le coucher de soleil ne bouillonne plus jusqu'à la voûte de sa fontaine. Il retombe. La colline le reçoit, l'absorbe. Une lumière qui ne lui ressemble pas court sur les toits. Tout s'effacera bientôt comme au passage d'une éponge. Quelques toitures sont nouvelles. Quelques façades et frontons dérangent les souvenirs. Il n'y avait pas jadis ces hautes vitrines. Le pavé de bois sent toujours le goudron. Mais l'air sent en plus l'essence et l'huile brûlées. Vraiment les autos pullulent, comme une espèce dont le temps est venu. Elles ont pris une forme adulte. Elles font un bruit grenu, qui est déjà presque agréable. Chaque fois qu'on allait ne plus s'apercevoir de leur vitesse, elles l'ont augmentée. Elles restent cette chose de la rue qui va trop vite, et que modère seul son propre foisonnement. On en arrive à remarquer les voitures attelées. On se met à songer qu'il existe encore des chevaux ; et que c'était une présence étrange. On réentend une seconde les claquements, claquètements, tapotements, mêlés et drus de jadis ; les grincements, roulements, roulètements, grelots et sonnailles de jadis. On revoit le tas de crottin qui soudain fleurissait le milieu de l'avenue, et l'homme au pas traînant et louvoyant, qui allait le recueillir avec sa pelle et sa

brouette. Toute cette vieillerie s'est abolie peu à peu, sans faire de drame, s'est laissé rejeter sur les bords, où elle bougeotte encore un peu, avant d'être balayée hors du siècle.

Des commerces nouveaux déploient leurs aspects, leurs signes provocants, leur émulation ostentatoire. Le crépuscule est plus chargé de parures qu'autrefois, mais de plus grossières. Le feu de la ville est devenu plus épais, en même temps qu'il gagnait en hauteur.

TEMPS DE L'INQUIÉTUDE

— Nous allons vous raccompagner chez vous », dit Clanricard à Sampeyre. « N'est-ce pas, Laulerque ?... A moins que vous ne soyez fatigué, et que vous ne préfériez prendre une voiture ?

— Non, non, je puis très bien marcher, à condition que vous ne me fassiez pas aller trop vite... Ce temps-ci m'est beaucoup moins défavorable que celui de la semaine dernière... Vous êtes trop gentils... Cela me fera plaisir de causer encore un peu avec vous deux. Je crains la solitude plus qu'autrefois... C'est même pourquoi, je crois, je deviens si bavard quand je suis en société. Vous n'avez pas trouvé, ce soir ?

— Mais non ! Au contraire ! Nous étions si contents de vous entendre. Vous êtes toujours trop silencieux.

— Non... il n'est pas commode de vieillir. C'était vrai à toutes les époques. Mais j'ai l'impression que ce l'est plus encore en ce temps-ci... Naturellement, je suis égoïste comme n'importe qui... Mais ce n'est pas de l'égoïsme renfermé. Je suis très sensible à l'environnement. L'état du monde compte beaucoup pour moi. Il me semble que si j'avais vécu, ayant l'âge que j'ai, à d'autres époques, l'environnement m'aurait beaucoup mieux aidé à supporter la vieillesse. Oh ! je ne perds pas de vue les misères ou les hideurs particulières à chaque époque ; et, bien entendu, quand je rêve ainsi, je ne m'amuse pas à choisir exprès les passes les plus sombres... Mais, tenez, je me vois bien avant mon âge aux alentours de 1840. Ce monde louis-philippard, cette bourgeoisie bouffie et débordante m'aurait agacé, je m'en doute bien. Mais j'aurais fait comme les autres ; j'aurais ri de ce qui était risible...

— Vous n'auriez pas eu », interrompit Clanricard avec une nuance de voix affectueuse, « votre joli appartement en haut d'une maison bien moderne et bien confortable.

— ... Peuh... j'aurais eu ma petite maison de la rue du Mont-Cenis, que personne n'aurait songé à me démolir... ou une autre... Les questions de confort, je n'en fais pas fi... mais elles n'ont de sens que relativement. Un vieux bonhomme comme moi, sous Louis-Philippe, ne pouvait pas souffrir de l'absence d'un confort dont il n'avait aucune idée. Pas plus qu'Horace, en se promenant à travers Rome, ne souffrait de l'absence de métro.

— Qui sait ? vous auriez peut-être été plus serré au point de vue de l'argent ?

— Oui... Parlons-en, mes amis !... Ma pension de retraite, qui était honorable avant 14, est devenue dérisoire, malgré les menues augmentations dont on nous a fait l'aumône... Quant à mes quelques économies... pf ! parties en fumée !... Evidemment, mes ressources, sous Louis-Philippe, auraient dépendu de mon état... Elles auraient pu être très petites... Mais vous savez, il fallait alors si peu d'argent pour vivre. N'oubliez pas que je

suis beaucoup plus vieux que vous. J'ai touché à ces époques-là par des gens qui avaient mon âge quand j'avais le vôtre ; en outre, comme historien, je me suis toujours beaucoup intéressé à ces questions de la vie quotidienne... Tout ce qu'on pouvait faire avec un louis !... La distance où vingt mille francs d'économie vous mettaient de la misère !... Le nombre de tranchées presque imprenables que cet argent creusait entre la misère et vous !... Car en cette matière il y a un élément qui domine tous les autres : la sécurité... Avoir plus ou moins importe assez peu... je me place au point de vue de l'homme ordinaire qui n'est ni un monstre d'avidité ni un saint... et encore je suis persuadé que les saints ascètes aimaient pouvoir compter sur leur cruche d'eau et leur pain noir... Ce qui importe, c'est d'être sûr du peu qu'on a... L'homme est un animal qui s'adapte à presque tout. Mais le travail qu'il fait pour s'adapter, il ne faut pas le lui démolir toutes les cinq minutes ou tous les huit jours... J'ai l'impression que ça va être un des maux les plus profonds de cette époque-ci... une espèce de cancer, ou une anémie pernicieuse... Vous verrez... Si nous courons à une révolution de fond en comble, comme le croient nos amis de la table, évidemment, c'est autre chose ; l'incertitude actuelle correspond alors à une liquidation, comme ils disent, à une crise de transition inévitable ; et nous n'avons qu'à attendre l'ordre nouveau... Mais je ne serais pas étonné si l'aventure tournait tout autrement. Moi je n'ai pas l'impression que, depuis plus de trois ans que la guerre est finie, il se soit produit ce rassemblement antagoniste de forces, cet accroissement de tension, si vous voulez cette aggravation accélérée de l'atmosphère qui annoncent le point de rupture et qui font que les gens en arrivent à souhaiter l'orage, pour le soulagement d'abord qu'il procure, et ensuite parce qu'on espère qu'il fera place à un état de choses plus sain... J'ai plutôt l'impression que l'époque cherche à s'installer dans les expédients et l'incertitude, c'est-à-dire à s'installer dans ce qui est la négation même de l'installation... Et la façon dont les gouvernements, partout, ailleurs comme ici, traitent le problème de la monnaie, est en lui-même un signe très grave. On ne sent aucun désir d'arriver à une décision franche et définitive. Au contraire, on ruse avec la maladie, on la dissimule, on s'en fait même une alliée, en raison de certaines commodités passagères qu'elle offre... Vous me direz que j'exprime là le point de vue d'un vieux... Je suis le premier à en convenir... Ce besoin de sécurité... exactement le besoin de savoir si les dix francs que je mets dans mon tiroir me payeront encore dans un an la nourriture de ma journée, ou suffiront à peine pour un ticket d'autobus... ce besoin est forcément beaucoup plus poignant quand on n'a plus la ressource de se dire : « Bah ! d'un autre côté, je gagnerai davantage... A la rigueur, je travaillerai davantage... » Je vous prie de croire qu'à certaines heures, où par hasard l'on est un peu moins vaillant, un peu plus fatigué, ce manque de sécurité devient une angoisse obsédante, malgré tous les appels qu'on peut faire à ses réserves de stoïcisme... On s'aperçoit qu'on a une jambe qui vous fait mal plus que la veille... et l'on se demande combien de temps l'on aura encore le moyen de s'acheter le médicament habituel... Moi, avec ma pension, je fais encore partie, parmi les vieux, des relativement privilégiés.... Mais tenez, cette pauvre Louise Argellati, elle me serre le cœur quand je la vois... quand je pense à son budget... aux tours de force qu'elle doit faire... aux craintes qu'elle doit avoir... Imaginez que le prix de la vie double encore... Vous voyez cela pour elle !.. Par bonheur elle a gardé son ancien logement — elle a été plus sage que moi — et dans leur avalanche de lois et décrets ils ont tout de même eu sur ce point l'humanité de protéger les vieux... Comme ça, elle est sûre de ne pas coucher sous les ponts, sûre au moins pour quelque temps... Car il nous est

venu une autre forme d'insécurité : celle qui touche à la loi. Ce jeu de massacre de lois, de contre-lois, de décrets, qui a commencé pendant la guerre, et qui continue, enlève à la loi tout sérieux, tout crédit. La loi ne définit plus rien de stable. Elle aussi est un expédient. Aujourd'hui, elle conserve à Louise Argellati un lit et un toit. Demain, elle peut l'envoyer coucher sous les ponts.

— Cette histoire de Louise Argellati me fait beaucoup de peine, dit Laulerque. « Moi je gagne de l'argent suisse, et j'en ai plus qu'il ne m'en faut... Je ne demanderais pas mieux que de l'aider... Si je savais comment lui faire accepter quelque chose....

— Vous êtes un brave cœur, Laulerque... J'essayerai de lui en parler. Mais je ne vois pas trop quel biais prendre. Elle est très fière... Cela m'étonnerait bien, si elle consentait... Ce que vous pourriez peut-être lui faire accepter, ce serait des cadeaux en nature, en lui disant que vous les lui avez apportés de là-bas... je ne sais pas... une petite provision de chocolat, de boîtes de lait condensé, ou de ces farines au cacao, vous savez...

— Oui... mais c'est insignifiant... ce serait ridicule...

— Oh !... elle doit manger si peu... Ce sont des choses faciles à préparer, qui amélioreraient notablement son ordinaire. Déjà les sentir en réserve dans son placard la rassurerait un peu... Mais je vous ennuie avec ces misères de vieux. Je n'oublie pas que pour des jeunes comme vous, en pleine force, la situation n'est pas du tout la même.

— Pour Laulerque, elle est tout autre en effet », dit Clanricard. « Mais son cas est une exception... Nous, qui vivons ici, et qui touchons nos traitements, nous ne serions pas en principe tellement à plaindre... Ma femme et moi, par exemple, qui travaillons tous les deux, nous gagnerions presque assez, même avec un enfant, étant donné nos exigences qui sont petites, et à ne regarder que les chiffres dans leur valeur actuelle... Et j'ai encore », ajouta-t-il d'un ton un peu amer, « ma pension d'invalidité par-dessus le marché... Mais ne croyez pas que nous échappions au sentiment d'insécurité que vous avez. L'argent — qu'il en rentre un peu plus ou un peu moins — n'a plus la vertu rassurante qu'il avait autrefois. C'est vrai pour les jeunes comme pour les vieux. Nous nous demandons malgré nous : « Est-ce que l'an prochain ce que nous gagnons sera encore suffisant ? » Et l'idée d'une augmentation possible de traitement ne nous tranquillise pas. Il nous semble — et je suis sûr que les ouvriers, que tout le monde pense comme nous — que le prix de la vie grimpera toujours plus vite. Voilà un genre de préoccupations qu'un ménage comme le nôtre n'avait certainement pas en 1900. Une fois qu'il avait pris son parti de sa position modeste, il savait que cette position ne s'aggraverait pas, qu'elle ne pourrait que légèrement s'améliorer, et c'était même pour cela qu'il se résignait à ce qu'elle fût modeste. Aujourd'hui nous connaissons presque l'inquiétude des commerçants aventureux, ou des spéculateurs... Alors, non, tout de même... le jeu n'en vaut pas la chandelle. Un autre résultat est que nous pensons beaucoup plus à l'argent...

— Il est de fait », dit Sampeyre, « qu'à nous entendre, on nous prendrait, et moi d'abord, pour des gens qui ne pensent qu'à ça... Heureusement que le marxisme est à la mode ! » Il se mit à rire. « Nous aurions la ressource de répondre qu'en ramenant tout à l'argent nous ne faisons que prendre conscience de la primauté de l'économique...

Ils étaient arrivés devant la maison de Sampeyre.

— Montez donc un instant avec moi... Vous savez, j'ai un joli ascenseur... Nous bavarderons encore un peu, si vous n'êtes pas trop pressés... Vous,

Clanricard, Mathilde ne vous grondera pas... Je vous ferai goûter une mirabelle d'avant-guerre, que je me suis procurée... Nous aurons peut-être une assez belle vue de nuit sur le Nord de Paris... Le ciel s'est dégagé.

Quand ils furent là-haut, qu'il eut rangé son pardessus, sa canne, dans le placard de l'antichambre, il alla vers le vitrage du « studio ».

— Regardez-moi si c'est beau, hein ? Vous avez bien fait de monter.

Laulerque et Clanricard vinrent contempler le Paris nocturne du Nord-Est, qu'une bise avait nettoyé jusqu'aux extrêmes banlieues, et où l'on voyait distinctement des feux clairsemés, de longues traînées de lumière, et de gros caillots irréguliers faits d'une ombre à demi laiteuse.

Sampeyre était allé chercher sa bouteille de mirabelle, et des verres :

— Moi, je n'en prendrai qu'une goutte... vous m'excusez... Je suis content que vous m'ayez dit cela, Clanricard. Enfin, je me sens moins honteux... Vous savez, cette maladie de l'argent n'est qu'un symptôme... celui qui est le plus facile à décrire... alors il vous vient tout de suite à l'esprit. Mais pour en revenir à mon rêve louis-philippard, je suis sûr qu'à cette époque-là, tout vieux bonhomme que j'aurais été, les signes de vitalité, d'enthousiasme, d'espérance, de foi en l'avenir qui circulaient un peu partout m'auraient caressé la peau, auraient jeté du soleil sur mes derniers jours, m'auraient préservé de quitter le monde sur une trop mauvaise impression... Songez... je ne m'amuse pas à fabriquer rétrospectivement une fausse idylle... je n'oublie pas la dure condition du peuple, l'épais égoïsme des classes possédantes, le malaise politique... Mais songez... il y avait dans l'air tant de choses excitantes... d'abord l'énorme floraison du romantisme, qui avait gagné tous les arts... j'en aurais bien senti passer le parfum dans l'air... Il y avait le socialisme, encore tout jeune, dans sa forme la plus généreuse, la plus chargée d'idéal... avant qu'il n'eût pris cette figure sombre, pédante, tyrannique... enfin, je suis peut-être injuste, n'insistons pas... Il y avait la république à l'horizon prochain, le suffrage universel... avec toute la mystique soulevée derrière ces mots... la vision du peuple qu'on arrache à la misère et à l'ignorance, que l'on convie à partager fraternellement la souveraineté, et qui saura s'en montrer digne. Il y avait à travers toute l'Europe ce mouvement général, qui était ambigu, certes, et gros de périls futurs, mais où l'on avait le droit de ne voir alors qu'un des aspects de l'émancipation humaine et qu'une promesse de fraternité internationale, une république débordant les frontières : l'aspiration des peuples à l'indépendance, leur effort pour se retrouver, se reconstituer, la renaissance des littératures nationales ou populaires... tout cela salué, favorisé par les plus grands esprits... Pas de guerre à proprement parler depuis vingt-cinq ans ; aucune en perspective... Une dévalorisation radicale de l'idée de conquête... les seuls conflits dont on pût apercevoir le risque au loin étant des guerres de libération de peuples, donc ayant encore pour l'esprit et le cœur de belles excuses... Je répète que je ne me forge pas un passé de fantaisie... Consultez les témoins du temps. Sauf quelques sceptiques, quelques désabusés, c'est de cela qu'était faite leur ardeur à vivre, leur courage à surmonter les difficultés d'un moment. D'ailleurs, quelle que soit l'époque où j'essaye de me replacer dans mes rêveries — sans remonter trop loin, bien entendu — il me semble toujours que le sentiment des misères contemporaines y était combattu par de grandes raisons de croire en l'avenir, ou, à défaut, qu'il était adouci par l'idée que les choses continueraient, vaille que vaille, avec ce visage mi-souriant mi-triste qui est celui de la condition humaine... Mettez-vous dans la peau d'un vieillard, pas trop bête, du temps de la Régence. Je choisis un moment dur pour les Français : la grande

fatigue après Louis XIV, les misères... eh bien ! il n'était pas difficile de sentir monter ce mouvement de libération de l'esprit, de la société tout entière, qui allait emplir tout le XVIIIe siècle, et d'en être soulevé, consolé... Je ne parle pas d'un vieillard des années 1780... ce serait trop favorable à ma thèse... Mais tenez, prenons au contraire un cas très défavorable, celui des années qui ont suivi la guerre de 70... Je n'ai pas la peine de les imaginer, ces années, je les ai fort bien connues, étant moi-même un jeune homme, et j'ai connu de près des hommes qui étaient alors des vieillards, pareils à celui que je suis. Oh ! ce n'était pas gai. Il y avait l'horrible poids de la défaite. Entre parenthèses, vous les jeunes, vous n'êtes pas justes sur ce point, en ne mesurant pas ce que la victoire, ou le semblant de victoire vous a épargné... Mais vous me direz que je ne le mesure pas non plus... c'est même la malédiction de ce temps-ci, que la victoire ne nous ait rien apporté comme joie tangible, alors que la défaite nous aurait plongés dans un abîme sans nom... Mais soit... Après 70, il y avait plusieurs façons possibles, et même confortables, d'accepter une fin d'existence... Je les ai observées sur le vif... D'abord — et j'ai l'air de me contredire — c'était la grande époque du pessimisme. Il n'avait pas attendu la guerre pour recruter partout, dans la littérature, la philosophie, d'innombrables adeptes... Suivez mon raisonnement... Pour un homme qui s'est entraîné à ne voir dans l'univers qu'une absurde et pitoyable comédie, la défaite de la France était un accident comme un autre... et à certains égards une confirmation du système... C'était en outre un signe précurseur... l'annonce de la décrépitude générale d'une civilisation. L'on parlait déjà de la prochaine fin du siècle en lui attribuant une valeur un peu mystique. On commençait à dire de telle ou telle chose qu'elle était « fin de siècle ». On allait vers une sorte de millenium... D'autres du même bord avaient tout le temps à la bouche le mot de décadence, non pour s'en défendre, mais pour s'y complaire, pour en tirer une certaine ivresse... Ils préparaient le terrain pour l'école décadente en littérature. Oui, l'on allait vers une fin de siècle qui prenait un peu les allures apocalyptiques d'une fin du monde, mais, notez-le bien, on y allait d'une façon rêveuse, paresseuse, dilettante... Ce mot de dilettante qui revient si souvent dans les écrits d'alors... il en dit long... Pour être un dilettante même du désespoir et du désastre, il faut avoir ses aises... n'être pas bousculé... Si vous saviez comme les gens prenaient leur temps !... Quand je les évoque d'un coup d'œil, comme je les ai connus, je vois malgré moi un monsieur qui, par une douce fin d'après-midi, longe les quais et flâne aux éventaires des bouquinistes... et un autre qui monte tranquillement des étages pour aller bavarder chez un ami, où un petit cercle est déjà rassemblé... et d'autres dans des cafés des boulevards, qui rêvassent, ou causent... ou écrivent des vers, eux-mêmes tout pleins de désenchantement et de loisir... Vous avez connu un dernier reste... oh ! très affaibli, très corrompu... de tout ça... Même nos mercredis de la rue du Mont-Cenis... », il fit un soupir, « étaient un reste de ça... Personne ne mesure quel facteur peut être le loisir dans l'état d'âme d'une époque... Voyez-vous, que ce fût de l'aveuglement ou tout ce que vous voudrez, il y avait chez ces gens-là une position de spectateurs, même pour les événements qui les concernaient ou les menaçaient de plus près. Ils étaient assis, et ils regardaient passer... ils regardaient venir. Et les choses les plus noires, les plus désespérantes, n'ont pas du tout le même caractère pour qui est dans une position de spectateur... la preuve : au théâtre... Mais, naturellement, il faut pouvoir prendre cette position, et la garder... Une grande raison, c'est qu'après 70, les conditions matérielles de la vie n'avaient changé qu'imperceptiblement — j'ai l'air de donner encore une fois raison aux marxistes, et, au fond,

mon interprétation est tout autre — oui, les gens croyaient peut-être à la fin prochaine du monde ; mais en attendant, ils payaient les choses à peu près le même prix, ils touchaient les mêmes traitements et les mêmes coupons. Leur angoisse restait contemplative... Alors, pour les jeunes, c'était peut-être déprimant... mais pour les vieux, la position de spectateur est très indiquée, et quand on va bientôt sortir de la salle, le fait même que le spectacle est mélancolique ne va pas sans un certain charme. Quant à ceux qui en dépit de l'âge avaient besoin d'espérer, de croire à quelque chose qui leur survivrait, ils pouvaient saisir autour d'eux des promesses d'avenir très positives. Dans l'ensemble du monde, et du côté matériel, le progrès de la science et de l'industrie, les transformations merveilleuses qui allaient sûrement en résulter dans la vie humaine... d'autre part le progrès des idées libérales, démocratiques... des idées de justice sociale... l'effort du monde ouvrier pour s'éduquer et s'organiser... Rien que dans cette France vaincue, il y avait la construction de l'ordre républicain, avec toutes les nouveautés, toute la lutte que cela supposait : enseignement du peuple, émancipation totale de la pensée, recherche d'une morale qui ne dût rien qu'à la raison, rajeunissement du patriotisme dans un sens civique et humanitaire... adoucissement des lois... égalisation progressive non pas des conditions mais des chances... bref l'effort pour mettre debout et faire marcher un régime, dont les législateurs véritables s'appelaient : Hugo, Michelet, Lamartine, Renan, et quelques autres... Ce n'était pas si mal... et ce n'est pas à vous que j'ai besoin de le rappeler... car en somme c'est vous, les jeunes instituteurs, qui étiez restés les dépositaires de cette tradition républicaine... qui étiez aussi par vous-mêmes le témoignage des résultats que l'idéal républicain avait obtenus depuis 70. Mais là n'est pas la question... Ce que je prétends, c'est qu'au total l'atmosphère desdites années était encore moins difficile pour un homme de mon âge que celle de ces années-ci... Je ne puis pas parler pour les jeunes de maintenant. Vous m'avez dit qu'ils n'étaient pas exempts du sentiment d'insécurité matérielle, et qu'ils ne prenaient aucun plaisir à cette anxiété... Soit... Mais il y a sûrement, n'est ce pas ? dans le monde actuel, des espérances, de grandes promesses ?... Que moi je ne fasse que les entrevoir, abstraitement, mais que je n'arrive pas à les sentir d'une manière vivante, ni surtout à en éprouver du réconfort... mon Dieu ! cela se conçoit... Mais ce que je voudrais savoir, c'est pourquoi vous, vous avez cet air partagé, et anxieux. Vous n'êtes plus des gamins. Vous avez passé la saison des désespoirs sans cause. Si des gens doivent pouvoir se sentir de plain-pied avec leur époque, et dans la confidence de ce qu'elle prépare, c'est vous....

Clanricard et Laulerque, parlant alternativement, l'un complétant ou corrigeant une phrase de l'autre, expliquèrent avec embarras qu'ils n'étaient certes pas des désespérés ni des pessimistes ; mais que ce n'était pas de leur faute si le spectacle de l'après-guerre, autour d'eux, n'était pas encourageant.

— ...et il ne s'agit pas, hélas ! » appuya Clanricard, « d'un spectacle devant lequel on puisse garder la position de spectateur dont vous parliez. Bon gré mal gré on fait partie de la troupe.

— Oui, oui, j'entends... », dit Sampeyre, tandis qu'il plissait le front et élevait ses yeux pleins d'une curiosité bienveillante... « Mais qu'est-ce que vous y trouvez, précisément, qui soit décourageant pour vous... pour les gens de votre génération ?... Voilà le point.

— Bien des choses... », fit Clanricard... « la principale, peut-être, est qu'il n'y a pas d'élan... Oui, c'est cela... Il y a beaucoup de mécontentement, d'un côté, mais hargneux, ne conduisant, je crains, à rien d'héroïque... Il y a

d'un autre côté des gens qui jouissent en toute hâte de biens mal acquis... qui en jouissent sans aucune confiance dans le lendemain, comme pendant la guerre on avalait du champagne dans une gare régulatrice. Ils ne ressemblent pas du tout aux bourgeois de la Restauration qui achetaient de la rente pour leurs arrière-petits-enfants... oui, qui avaient l'impression de fonder des dynasties...

— Bon... Mais cela devrait vous être relativement égal, à vous ? Ce dont ils ont peur, c'est de ce qu'ils appellent le chambardement. Mais ce qu'ils appellent le chambardement, vous l'appelez la Révolution... Est-ce que je me trompe ?

Laulerque et Clanricard lui donnèrent raison, assez mollement. Il continua :

— Vous croyez toujours à la Révolution ?

— C'est-à-dire... », répondit Clanricard, « nous croyons toujours qu'il en faudrait une... mais quand nous regardons autour de nous, nous en sommes à nous demander : Qui la fera ?

— Clanricard est encore trop poli », déclara Laulerque. « Moi je me dis : les gens qui la feront — ou qui la feraient — c'est Untel et Untel — inutile de mettre des noms — ou des gaillards qui leur ressemblent... Alors, zut !

— Ah ! ah ! », dit Sampeyre, très intéressé. « Vous êtes frappés par la petitesse des hommes ?...

— Par leur mesquinerie et leur vulgarité, oui. Ce sont des as de sous-préfecture.

— Et, je répète, il n'y a pas moyen », reprit Clanricard, « de se détacher de ce qui se passe, même si on le voulait. Il n'y a plus de petit coin tranquille d'où l'on puisse regarder les événements. Il faut participer, coûte que coûte... Je me rappelle une réflexion que je me faisais déjà pendant la guerre. Je n'ai jamais eu de tendresse particulière pour les curés. Mais dans une compagnie voisine de la mienne, il y a eu, quelque temps, un sergent, qui était un jeune prêtre, au surplus assez brave type... Plus tard, on l'a embusqué dans les infirmiers. Mais en attendant, il recevait les crapouillots et lançait les grenades comme nous. Ça le dégoûtait visiblement. Je me disais : Jadis, quand un homme qui avait la foi choisissait cette vie-là, il sacrifiait bien des choses ; mais il savait qu'il y en avait d'autres en revanche qu'on ne lui demanderait jamais, comme de faire le coup de feu sur des remparts, ou de tuer son semblable à coups de grenades. Un moine pouvait se condamner à vivre de pain et de pois chiches dans une cellule. Mais une fois qu'il avait renoncé au monde, et aux intérêts du monde, le monde ne venait pas le chercher dans sa cellule pour lui dire : « Va me défendre en première ligne, le fusil à la main, moi et mes intérêts. » Je sais bien que son couvent pouvait être pris un jour par une bande de soudards, et lui, massacré. Mais l'affaire est toute différente. Et pour un homme qui voit les choses d'une certaine façon, c'est là un pur accident, qui n'empiète pas sur votre liberté intérieure, et qui n'inflige pas un démenti insolent au choix que vous avez fait... Eh bien ! le cas des curés de tranchées est symbolique. Nous vivons dans un monde où il n'y a plus de refuge pour personne... dans une société qui nous oblige tous à marcher... à être complices... C'est même pour cela que tout défaut de justice, toute part de violence ou de crime, chez elle, est beaucoup plus grave que dans une société d'autrefois, précisément parce que personne n'y échappe... je veux dire n'échappe ni aux conséquences, ni à la responsabilité.

— Mais est-ce que vous ne rêvez pas de la rendre encore plus tyrannique... vous, ou vos amis ?... Car enfin je n'ai pas l'impression que le com-

munisme à la russe augmente le nombre et l'inviolabilité des refuges ?...

Clanricard fit valoir que son argument précédent pouvait servir à justifier l'expérience russe. La société moderne tend à devenir tyrannique par son impulsion propre, et d'abord par le seul perfectionnement des moyens techniques, grâce auxquels les gouvernements et les administrations parviennent à suivre l'individu, à le saisir ou à le rattraper, jusque dans les abris les plus reculés. Il faut donc qu'elle devienne, au centre, à la tête, aussi soucieuse de justice et conforme à la raison que possible.

Cela dit, il n'était pas communiste. Ou plutôt, il ne savait pas s'il l'était. Il pensait seulement que si l'U.R.S.S. n'existait pas là-bas, même avec ses erreurs et ses illusions, le monde lui semblerait, à lui Clanricard, encore plus vide d'espérance.

— Je ne suis pas sûr du tout qu'ils aient raison. Mais je me dis qu'il y a une chance pour qu'ils aient raison, en fin de compte. Alors tout espoir n'est pas perdu... Si je n'avais plus la ressource de me dire cela, ma foi, j'en serais exactement au même point que vous. Ce ne sont pas les quelque trente ans que j'ai de moins que vous qui me protégeraient du désarroi total.

Laulerque assura que son cas n'était pas très différent.

— A vrai dire, j'ai peut-être plus de mal que toi à me faire des illusions sur la pureté des gens de là-bas... Mais je n'ai pas tellement besoin de pureté... J'ai l'impression que c'est tout de même là-bas que quelque chose d'autre, et de meilleur, se fabrique, avec des ingrédients dont plus d'un est peut-être assez répugnant. Oui, même si c'est le chaudron des sorcières, il m'attire. Si je ne réussis pas un de ces jours à aller le respirer de près, je ne serai pas content.

Il reprit, après un moment de réflexion, et sur un ton différent (un ton de rêverie et d'examen de conscience) :

— Je m'aperçois que j'ai très peu changé. Est-ce moi qui suis une obstinée bourrique ? ou est-ce la situation qui garde la même évidence ? Pour moi, la grande question reste : la paix ou la guerre... mais oui !... comme il y a quinze ans. Vous allez voir par quel biais j'y suis revenu... Je circule beaucoup, comme je vous ai dit, dans mon brave pays suisse. Tout en circulant, je regarde. J'ai bien été forcé de constater une chose prodigieuse. Pratiquement, il n'y a pas de misère dans ce pays-là, il n'y a même pas de paupérisme. Je n'ai jamais vu un taudis. Le moindre village à l'écart est fait de maisons coquettes que nous serions ravis d'habiter vous et moi. L'instruction du peuple est richement dotée ; l'hygiène publique, excellente. Je vais dire une énormité : il n'y a plus de question sociale. Les maisons des gros fabricants de chocolat sont plus jolies que celles des employés de tramways. Mais je vous avoue que je m'en fous... et je ne me ferai jamais casser la figure pour assouvir les envies rentrées de la dame de l'employé de tramway... Je vais plus loin. Je suis sûr que l'employé de tramway gagne ce que vaut son travail, à dix sous près. Et je ne suis pas sûr qu'un soviet des tramways lui ferait rattraper ses dix sous, bien au contraire... Si vous préférez, je suis persuadé que dans ce pays les frais de la gestion capitaliste sont largement compensés par le meilleur rendement qu'elle obtient. Une autre gestion coûterait plus, sous forme de bureaucratie, et produirait moins... Je répète, pour un homme de bon sens, il n'y a plus là-bas de « question sociale » au singulier... Il reste des questions sociales, de détail... des différences de traitement à ajuster, à corriger... des profits excessifs à supprimer... des misères, dans des coins, auxquelles personne ne refuse en principe de porter remède... Bref, un travail de mise au point qui ne demande qu'à se faire sans drame...

— Mais, dites ! » s'écria gaîment Sampeyre, « c'est un hymne à la civilisation petite-bourgeoise !... Dans votre bouche, c'est renversant !...

— Ça prouve que je ne suis pas un de ces doctrinaires butés qui ne veulent pas voir les faits... Mais attendez... Je me suis dit bien des fois : si de pareils résultats peuvent être étendus à des pays comme la France, et stabilisés, je dépose les armes. Non seulement je ne réclame plus de révolution, mais je déclare bien haut qu'il ne faut pas en faire... La casse qu'elle produirait mangerait plus que les bénéfices éventuels... Oui, mais voilà : la Suisse en est à ce point (et l'on pourrait dire la même chose, je crois, de la Hollande, de la Suède, du Danemark...) parce qu'elle n'a pas fait la guerre depuis des temps et des temps... Et elle ne s'y maintiendra que si elle n'a pas de guerre... Et nous ne pourrions, nous, l'imiter, la rattraper, que si nous étions non seulement gratifiés, mais assurés à l'avance, d'une longue période sans guerre... Au fond, c'est simple comme bonjour.

— Soit... mais je ne vois toujours pas...

— Si... Les petits pays réussissent à ne pas faire la guerre, en économie capitaliste, pas tous d'ailleurs. Mais les grands n'y réussissent pas.

— Qui vous prouve que ce soit dû au capitalisme ? C'est peut-être dû tout simplement à leur taille. Qui vous prouve qu'un grand pays socialiste unifié, et un grand pays communiste, vivant côte à côte, ne se feraient pas la guerre ?... » Il rit. « Ce n'est pas l'envie en tout cas qui leur en manquerait !

— Peut-être... Je ne sais pas... mais les Russes nous affirment qu'ils ont trouvé le secret de la paix définitive et totale, et qu'un monde délivré du capitalisme sera un monde délivré de la guerre... Après l'épouvantable échec de la civilisation bourgeoise, nous ne pouvons pas leur refuser le droit de faire leur expérience... ni même, en attendant les résultats, refuser de leur faire crédit... Sinon, comme dit Clanricard, c'est la fin de tout.

— Mais... à un moment... vous aviez bien cru à la Société des Nations ?... Et cela, vous m'avouerez bien que c'est spécialement dirigé contre la guerre ? Pour ma part, j'essaye de m'y raccrocher quelquefois...

— Oh ! j'y crois encore. J'ai assisté à certaines des premières séances de Genève. Ce qui m'a paru manquer tout à fait, c'est l'enthousiasme. Trop de petits messieurs aux mines futées, et trop de vieux routiers à qui on ne la fait pas... Beaucoup trop de diplomates et de diplomatie, à mon goût... Et puis, je me demande si la S.D.N. se remettra jamais de son lâchage par l'Amérique... Ils nous en ont joué un tour, ceux-là !... Enfin, il se peut tout de même que l'affaire marche, et grandisse. Mais ce ne pourra pas être, à mon avis, en gardant sa constitution actuelle, ni sa froideur actuelle... Justement, ce que j'irais chercher en Russie, si j'y allais, ce serait une chaleur...

— Vous voyez », reprit Sampeyre après un instant de rêverie, « la jeunesse a du bon. Oh ! je ne vous dis pas que je ne serais nullement curieux de faire un tour là-bas, moi aussi, si l'on s'offrait à m'y promener en fauteuil roulant. Mais, tout à fait entre nous, j'aurais un peu peur...

— De quoi ?

— Je ne sais pas... de tout... de voir que c'est à cela que devait aboutir un siècle de pensée socialiste... de la peine que j'aurais à démêler ce qui n'est qu'une tare de l'âme russe et ce qui est une tare du socialisme... Ce n'est pas que j'aie jamais été socialiste les yeux fermés... » Il conclut en riant : « Vous me connaissez... J'ai toujours été surtout un « vieux démocrate », et maintenant, j'ai bien des chances de mourir sans avoir changé... »

JULES ROMAINS

VACANCES DE NOËL

●

Nous commençons aujourd'hui la publication d'un roman de Somerset Maugham, Vacances de Noël, *dont la première partie avait paru dans notre livraison du 1er juin 1940 (la dernière avant notre « sabordage »). Cette livraison étant devenue aujourd'hui introuvable, nous croyons devoir reprendre la publication de ce texte à partir du début. Nos anciens abonnés voudront bien excuser cette réimpression, que les circonstances rendent, croyons-nous, indispensable.* (N.D.L.R.)

I

La mère de Charley Mason aurait voulu le voir prendre un solide petit déjeuner, mais la fièvre du voyage coupait l'appétit du jeune homme. C'était la veille de Noël et il partait pour Paris. Le coup de feu du terme était passé. Libéré du bureau, son père put le conduire à la gare de Victoria. Un embarras de voitures les retint plusieurs minutes à Grosvenor Gardens et, à l'idée de manquer le train, Charley pâlit. Son père se moqua de lui.

— Tu as encore près d'une demi-heure.

Il n'en fut pas moins heureux d'arriver.

— Eh bien ! au revoir, mon garçon, amuse-toi bien et pas d'histoires, hein !

Le bateau entra par l'arrière dans le port et la vue des hautes casernes grises et sales de Calais ravit Charley. Il arpentait le quai d'un pas vainqueur. Un vent aigre soufflait. Puissante et somptueuse, la *Flèche d'Or* n'était pas un train ordinaire, mais le symbole de l'aventure. Jusqu'à la tombée de la nuit, il regarda par la fenêtre, heureux de voir défiler des sites consacrés par les peintres : dunes de sable rayées d'herbe grise sous le ciel de plomb, fouillis de masures aux toits d'ardoise puis une étendue désolée de labours avec, ça et là, un arbre dénudé. Mais le jour paraissait pressé de quitter ce paysage morne. Bientôt, Charley ne vit plus que son propre reflet et, au delà, l'acajou poli du Pullman. Il regretta l'avion. Sa mère l'avait empêché de le prendre. En plein hiver le risque était trop grand, disait-elle, et son père, toujours accommodant, pourtant, ne lui aurait pas permis de partir. Charley avait déjà été à Paris, au moins douze fois, mais jamais seul. Une raison spéciale lui valait cette grande récompense. Après un stage d'un an dans le bureau paternel, il venait de passer les examens nécessaires dans sa profession. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais fêté Noël ailleurs qu'à

Godalming, chez ses cousins Terry-Mason, avec ses parents et sa sœur Patsy. Pour expliquer comment Leslie Mason, d'accord avec sa femme, avait un soir proposé en souriant à son fils de passer quelques jours seul à Paris, il faut nous reporter un peu en arrière, en fait jusqu'au milieu du XIXe siècle.

Intelligent et travailleur, Sibert Mason avait été jardinier-chef dans une grande propriété du Sussex. Il avait épousé la cuisinière ; et tous deux, mettant en commun leurs économies, avaient acheté quelques arpents au nord de Londres pour y faire de la culture maraîchère. Sibert avait alors quarante ans, sa femme n'était guère plus jeune ; ils n'en eurent pas moins huit enfants. Leurs affaires prospérèrent. La ville s'étendit. Avec de l'argent avancé par une banque, Sibert construisit sur son terrain une rangée de villas qui furent bientôt toutes louées. Il serait fastidieux d'entrer dans les détails de son ascension, mais quand il mourut, à quatre-vingt-quatre ans, le terrain destiné à cultiver des légumes pour Covent Garden et les parcelles acquises au hasard des occasions étaient couverts de briques et de mortier. Sibert Mason fit donner à ses enfants l'éducation dont il avait été privé, pour leur permettre de s'élever dans l'échelle sociale. Il transforma le domaine Mason, comme il l'avait pompeusement baptisé, en société anonyme. A sa mort, ses enfants se partagèrent les actions. Le domaine fut sagement administré. Son importance ne pouvait se comparer à celle du Westminster ou du Portman, car le quartier n'avait rien d'élégant, mais des boutiques, des entrepôts, des usines, des rues misérables de maisonnettes à deux étages assuraient aux propriétaires un rendement suffisant pour leur permettre de faire bonne figure dans le monde. Le chef de famille, seul enfant vivant du fils aîné du vieux Sibert — son frère avait été tué à la guerre et sa sœur dans un accident de chasse — était très riche. Membre du Parlement, il avait été créé baronnet par le roi George V à l'occasion du Jubilé. Il avait ajouté le nom de sa femme au sien et se faisait appeler sir Wilfrid Terry-Mason. Grâce à son attachement au parti tory et à la fidélité de ses électeurs, la famille espérait le voir élever à la pairie.

Leslie Mason, le plus jeune des nombreux petits-enfants de Sibert, avait passé par un grand collège et par Cambridge. Sa part lui rapportait 2 000 livres sterling par an, mais il en touchait 1 000 de plus, comme administrateur du domaine. La famille se réunissait rarement au complet. Certains membres de cette troisième génération servaient leur pays au loin et d'autres, mondains désœuvrés, se trouvaient souvent à l'étranger. Sir Wilfrid présidait et présentait les brillants résultats contrôlés par des experts comptables.

Au début de la cinquantaine, Leslie demeurait bel homme. Avec sa prestance, son teint coloré qui mettait en valeur ses yeux bleus, sa chevelure grise encore drue, il ressemblait plus à un soldat ou à un gouverneur colonial en congé qu'à un agent immobilier. On n'eût jamais deviné que son grand-père avait été jardinier et sa grand'mère cuisinière. Il jouait bien au golf — le temps ne lui manquait pas pour s'exercer — et il était bon tireur. Leslie n'était pas seulement sportsman ; il protégeait les arts. Le reste de la famille ignorait ces faiblesses et considérait les goûts de Leslie avec une indulgence amusée, mais, l'un d'eux cherchait-il un meuble ou un tableau, il venait lui demander conseil. La femme de Leslie était la fille d'un peintre, John Peron, qui avait appartenu à la Royal Academy.

La peinture n'était pas seule à intéresser les Mason. L'hiver, ils suivaient les concerts symphoniques. Aucun engagement mondain ne les empêchait d'aller entendre leurs chefs d'orchestre favoris. Une fois par an, ils écoutaient le Ring. La musique leur procurait une jouissance véritable. Ils assistaient à toutes les premières et faisaient partie de sociétés où l'on jouait des pièces

dites d'avant-garde. Peu de livres à succès leur échappaient. Au plaisir qu'ils avaient à les lire s'ajoutait celui de se tenir au courant de l'actualité littéraire. Il eût été injuste de leur reprocher leur manque de hardiesse et d'originalité. Leurs jugements, peut-être conventionnels, s'inspiraient de la plus haute culture de l'époque. Incapables de faire une découverte, ils se hâtaient de rendre hommage à celles des autres.

Leurs amis étaient de braves gens à l'aise sans être très riches, tout occupés des choses de l'esprit. Les grands dîners ne les amusaient guère ; ils n'en donnaient pas souvent et ne les acceptaient que par politesse, mais ils recevaient volontiers leurs amis en veston, le dimanche soir. On trouvait chez eux de la bonne musique, une conversation intelligente et des partenaires de bridge supportables. Ces réunions reflétaient le parfait naturel des Mason, leur absence de toute prétention. Pas d'invité qui n'eût sa voiture et, en général, ses 5 000 livres de rente. Mais ils se donnaient tous l'illusion de vivre en pleine bohème.

Leslie et Venetia étaient heureux dans leurs enfants. Ils en avaient deux, le nombre parfait, pensaient-ils : un enfant unique est souvent gâté, et trois ou quatre coûtent cher. Impossible alors de vivre à sa guise et de les bien élever. Ils avaient pris leurs devoirs de parents au sérieux. Au lieu de décorer la nursery avec de ridicules gravures enfantines, ils l'avaient ornée de reproductions de Van Gogh, Gauguin et Marie Laurencin. Les disques du gramophone avaient été choisis avec autant de soin. Aussi, avant d'être capables de se tenir sur une bicyclette, Charley et Patsy étaient-ils familiarisés avec Mozart, Haydn, Beethoven et Wagner. A peine sortis des langes, ils avaient commencé le piano avec de très bons professeurs et Charley, surtout, se révéla doué. Les deux enfants se précipitaient le dimanche au concert et suivaient sur la partition. Pour trouver à se caser tout au haut de Covent Garden, ils attendaient des heures, car leurs parents, mesurant leur enthousiasme à leur sacrifice du confort, jugeaient inutile de leur offrir des fauteuils ou des places de loge. Les Mason n'appréciaient guère les vieux maîtres et allaient peu à la National Gallery, sauf si une nouvelle acquisition faisait du bruit dans les journaux, mais pour révéler à leurs enfants les grands classiques, ils les y menaient régulièrement.

Les Mason ne pensaient pas seulement à l'éducation artistique de leurs rejetons. Ils les poussaient aussi vers les sports. Les enfants montaient bien à cheval et Charley promettait de devenir un excellent fusil. Patsy travaillait à l'Académie royale de musique. Elle ferait son entrée dans le monde en mai et ses parents comptaient donner pour elle un bal au Claridge. Lady Terry-Mason la présenterait à la cour. Patsy, si jolie avec ses yeux bleus et ses cheveux blonds, sa taille fine, son sourire gracieux et son entrain, ne leur serait enlevée que trop tôt. Leslie souhaitait pour elle un avocat d'avenir, aux ambitions politiques. Avec sa culture, l'héritière du domaine Mason serait l'épouse rêvée d'un tel homme. Mais alors, c'en serait fini de la bonne vie de famille ! Plus de ces agréables soirées où ils dînaient tous les quatre dans leur élégante salle à manger avec ses Steer au-dessus des buffets Chippendale, la table étincelante de cristaux Waterford et d'argenterie ancienne, servis par des femmes de chambre stylées, en tablier coquet. Ils tenaient à leur cuisine simple mais parfaite — la vraie cuisine anglaise — et à leurs bonnes conversations sur l'art, la littérature et le théâtre, suivies d'un peu de musique et d'une partie de bridge. Venetia se reprochait son égoïsme, mais l'idée que Charley, au moins, ne se marierait pas avant quelques années la réconfortait.

Charley avait vingt-trois ans. Il était né pendant la guerre et, à la démo-

bilisation, quand Leslie avait rejoint à Godalming le chef de la famille, déjà membre du Parlement, mais encore simple chevalier, sir Wilfrid lui avait parlé de le mettre à Eton. Leslie n'avait rien voulu entendre. Passe encore pour le sacrifice financier, mais il ne tenait pas à envoyer son fils dans un collège où il prendrait des goûts de luxe et des idées peu conformes à sa future situation.

— Moi, j'ai été à Rugby. Pourquoi n'en ferait-il pas autant ?

— Erreur, Leslie ! J'ai mis mes gamins à Eton. Grâce à Dieu, je ne suis pas snob, mais pas idiot non plus, et il n'y a pas de doute, c'est un atout dans la vie.

— Peut-être bien, mais nos cas sont différents. Tu es très riche, Wilfrid, et, sauf imprévu, tu dois finir à la Chambre des Lords. Tu as eu tout à fait raison de donner à tes fils une éducation conforme à leur rang social, mais j'ai beau être administrateur du domaine Mason, et ça fait un certain effet, je ne suis, au fond, qu'un gérant d'immeubles, et je ne veux pas élever mon fils en grand seigneur. Il sera gérant comme moi.

Leslie déployait une innocente diplomatie. Par l'héritage du vieux Sibert et les circonstances déjà rapportées, sir Wilfrid possédait les trois huitièmes du domaine Mason. Cela lui assurait déjà un revenu substantiel. La plus-value de la propriété et une gestion sage l'accroîtraient encore. Intelligent, énergique, sa situation et sa fortune lui valaient une influence indiscutée sur sa famille mais il ne lui déplaisait pas de la constater.

— Comment, tu te contenterais, pour ton fils, de ta position ?

— Elle me suffit. Pourquoi ne lui suffirait-elle pas ? On ne sait pas où nous allons et peut-être sera-t-il bien content, plus tard, de trouver ce fromage à mille livres par an. Mais, bien entendu, tu es le patron.

D'un geste modeste, sir Wilfrid protesta.

— Je suis un actionnaire comme vous tous, mais, en ce qui me concerne, je ne vois aucun inconvénient, si tu y tiens, à ce qu'il soit ton successeur. Evidemment, il coulera encore de l'eau sous les ponts d'ici là, et je serai peut-être mort.

— Dans la famille, on vit longtemps et tu tiendras le coup comme le vieux Sibert. En tout cas, il n'y a pas d'inconvénient à informer les autres que ma place reviendra à mon garçon.

Pour élargir l'esprit de leurs enfants, les Mason passaient leurs vacances à l'étranger, l'hiver dans des stations de ski et l'été sur des plages de la Riviera française. Une ou deux fois, dans cette louable intention, ils allèrent en Italie et en Hollande. Quand Charley sortit du collège, son père décida qu'avant Cambridge, il irait passer six mois à Tours pour apprendre le français. Le résultat fut inattendu et aurait pu tourner au désastre : à son retour, il ne voulait plus aller à Cambridge, mais à Paris pour se consacrer à la peinture. Ses parents furent consternés. L'art était tout pour eux. Selon Leslie, philosophe à ses heures, l'art seul donnait un sens à la vie. Il témoignait d'un grand respect pour ceux qui se vouaient à lui ; mais un membre de sa famille — son propre fils — pouvait-il se lancer dans une carrière incertaine et, en général, peu lucrative ? Quant à Venetia, comment eût-elle oublié l'exemple de son père ? Charley avait pris trop au sérieux l'amour de ses parents pour l'art. Certes, ils étaient sincères, mais du point de vue du mécène. On a beau jouer les bohèmes, quand on a derrière soi le domaine Mason, richesse oblige. Leur réaction à la déclaration de Charley était très nette. Il s'agissait de la lui présenter sans avoir l'air de trahir leurs principes.

— Qui a pu lui fourrer cette idée dans la tête ? dit Leslie à sa femme.

— Ce serait une erreur, en tout cas, de ne rien vouloir entendre. Nous risquerions de le buter.

— C'est délicat, je ne le nie pas.

En revenant de Tours, Charley leur avait montré plusieurs toiles. Ils les avaient jugées en parents tendres plutôt qu'en connaisseurs. Comment se dédire à présent ?

— Emmène donc Charley au grenier et montre-lui les tableaux de ton père. N'aie pas l'air de le faire exprès surtout ! Et, à l'occasion, je lui parlerai.

L'occasion se présenta. Leslie se trouvait dans le petit salon des enfants. Les reproductions de Gauguin et de Van Gogh, autrefois dans la nursery, ornaient les murs. Charley peignait une gerbe de fleurs dans un vase vert.

— Nous devrions faire encadrer tes toiles de France et les mettre à la place de ces reproductions. Regardons-les encore.

L'une représentait trois pommes sur un plat bleu et blanc.

— C'est rudement bien, dit Leslie. Ces trois pommes sur un plat bleu et blanc, je les ai vues plus de cent fois et celles-là sont tout à fait dans une honnête moyenne. — Il rit. — Pauvre vieux Cézanne ! S'il savait combien de milliers de gens ont refait son tableau !

Une autre nature morte représentait une bouteille de vin rouge, un paquet bleu de caporal, une paire de gants blancs, un journal plié et un violon sur une table couverte d'un tapis à carreaux verts et blancs.

— Très bon. Plein de promesses.

— Vous le pensez vraiment, papa ?

— Tout à fait. Ce n'est pas très original, les marchands ont des toiles comme ça par douzaines dans leurs réserves, mais tu n'as jamais pris une leçon et c'est une étude très honorable. Je retrouve le talent de ton grand-père. Tu connais ses portraits, n'est-ce pas ?

— Je ne les avais pas vus depuis des années. Maman avait quelque chose à prendre au grenier et elle me les a montrés. Ils sont affreux.

— C'est mon avis. Mais, de son vivant, ils recueillaient tous les suffrages et ils se vendaient. Un tas de choses que nous admirons paraîtront tout aussi affreuses dans cinquante ans. C'est ce qui est terrible : en art, il n'y a pas de place pour la deuxième qualité. Il vaut mieux être un bon homme d'affaires qu'un peintre médiocre, mais l'important est que tu sois heureux. Souhaitons seulement que tu deviennes quelque chose de mieux que ton grand-père.

Il y eut un silence. Leslie regarda tendrement son fils.

— Je ne te demande qu'une chose. Mon grand-père a débuté comme jardinier et sa femme était cuisinière. Je me souviens mal de celui-ci mais j'ai idée qu'il manquait de manières. Il faut, dit-on, trois générations pour faire un gentleman et, en tout cas, je ne mange pas les petits pois avec un couteau. Tu appartiens à la quatrième. Peut-être vas-tu me trouver snob, mais je n'aimerais pas te voir descendre. Va à Cambridge, passe ton diplôme ; après, si tu veux aller étudier la peinture à Paris, tu partiras avec ma bénédiction.

Cette offre parut très généreuse à Charley et il accepta avec reconnaissance ; Cambridge lui plut. Il n'eut guère l'occasion de peindre, mais ses amis s'intéressaient au théâtre et, la première année, il écrivit deux pièces en un acte. Elles furent jouées à l'*A. D. C.* et sa famille vint à Cambridge pour la représentation. Puis il fit la connaissance d'un professeur, musicien distingué. Pour un étudiant, Charley était bon pianiste et ils jouaient à quatre mains. Il étudia l'harmonie et le contrepoint. Après avoir réfléchi, il décida de se consacrer à la musique. Son père y consentit de grand cœur, mais, quand Charley eut son diplôme, il l'emmena pêcher pendant quinze jours

en Norvège. Deux ou trois jours avant leur retour, Venetia reçut un télégramme de Leslie contenant ce seul mot : « *Eureka* ». Malgré leur culture, aucun d'eux ne connaissait le sens exact de ce mot ; il ne leur en paraissait pas moins clair, et c'était l'essentiel. Venetia poussa un soupir de soulagement. En septembre, Charley entra pour quatre mois chez les experts comptables du domaine Mason pour y apprendre quelques éléments de comptabilité et, au Jour de l'An, il rejoignit son père à Lincoln's Inn Fields. C'était pour le récompenser de son zèle pendant cette première année d'affaires que son père l'envoyait à présent, avec vingt-cinq livres en poche, s'amuser à Paris.

II

Le train entra en gare. Charley donna sa valise à un porteur et s'éloigna à grands pas. Il fut désappointé de ne pas apercevoir tout de suite son ami Simon Fenimore, mais il y avait foule au contrôle des billets. Sans doute, était-il là. Il scruta avec impatience les visages tendus, et franchit le tourniquet. Des personnes se faufilaient vers un arrivant, des femmes s'embrassaient. Pas de Simon. Convaincu de sa présence, Charley ralentit le pas, mais la hâte de son porteur l'obligea à le suivre dans la cour. Un sentiment d'abandon l'oppressa. Le porteur héla un taxi et Charley donna au chauffeur le nom de l'hôtel où Simon lui avait retenu une chambre. Quand les Mason venaient à Paris, ils descendaient depuis vingt ans dans un hôtel de la rue Saint-Honoré. La clientèle y était exclusivement anglaise et américaine, mais ils s'imaginaient encore avoir trouvé une maison bien française et quand ils voyaient des bagages américains dans le hall ou, dans l'ascenseur, des Anglais pur sang, ils n'en revenaient pas.

— Comment diable ont-ils échoué ici ? disaient-ils.

Pour leur part, ils prenaient soin de ne pas en parler à leurs amis : quand on a eu la chance de découvrir un coin de la vieille France, il ne s'agit pas de le gâter. Le directeur et le portier parlaient couramment anglais. Pourtant les Mason s'obstinaient à leur infliger leur mauvais français, comme s'ils n'eussent pas compris une autre langue. Le fait d'avoir si souvent habité cet hôtel en famille suffisait pour ôter à Charley l'envie d'y aller. Un respectable hôtel où, à en croire ses parents, ne descendait que la noblesse de province française, n'était pas le cadre rêvé pour les expériences glorieuses et passionnées dont, depuis un mois, son imagination se repaissait. Aussi avait-il prié Simon de lui trouver une chambre au Quartier latin. Peu importaient le manque de confort et même la propreté douteuse, si l'ambiance y était. Simon l'avait logé près de la gare Montparnasse, dans une rue calme donnant sur la rue de Rennes et près de la rue Campagne-Première, où il habitait.

Charley surmonta vite son désappointement. Simon serait sûrement à l'hôtel, ou il aurait téléphoné.

En roulant dans les rues encombrées, entre la gare du Nord et la Seine, il retrouva sa bonne humeur. C'était merveilleux d'arriver à Paris la nuit. Une pluie fine ajoutait au mystère. Les boutiques étaient brillamment éclairées. Sur les trottoirs se pressaient des parapluies ruisselants où se reflétait faiblement la lumière des réverbères. Charley se rappela un Renoir. Parfois, une rafale obligeait les femmes à se blottir sous les parapluies et enroulait leurs jupes autour de leurs jambes. Pour les prudentes habitudes anglaises, son chauffeur filait comme un fou et Charley sursauta quand, dans un bruit de ferrailles, il freina brusquement pour éviter une collision. Les lampes rouges les retinrent à un croisement et, dans les deux directions, un

flot de gens surgit, comme une foule en fuite devant une charge de police. L'œil ravi de Charley les trouvait tout différents des Anglais, plus vifs, plus impatients. Si, par hasard, son regard tombait sur une jeune personne seule, quelque midinette ou une dactylo, il l'imaginait se hâtant vers son amant et, devant un couple serré sous un parapluie, jeune homme barbu au feutre à larges bords, jeune fille avec une fourrure autour du cou, isolés par leur bonheur dans la foule, il vibrait à l'unisson. Au coin d'une rue, le taxi s'arrêta près d'une magnifique limousine. Une femme en manteau de vison, les joues et les lèvres peintes, y était assise. Son profil était d'une distinction souveraine. Elle aurait pu être la duchesse de Guermantes revenant après un thé à son hôtel du boulevard Saint-Germain. C'était bon d'avoir vingt-trois ans et d'être seul à Paris.

— Mon Dieu, ce que je vais m'amuser !

Il ne s'était pas attendu à un hôtel aussi cossu. Avec ses pâtisseries, la façade rappelait le style flamboyant du feu baron Haussmann. Une chambre avait été retenue pour lui, mais Simon n'avait laissé ni lettre, ni message. Il fut conduit à son étage non par un garçon en savates et en tablier sale, l'air sinistre avec une barbe de trois jours, mais par un affable gérant, en jaquette, qui parlait un anglais parfait. La chambre, meublée avec une austérité hygiénique, contenait deux lits, « mais Monsieur n'en paiera qu'un », assura-t-il. Avec fierté, il lui montra la salle de bains communicante. Une fois seul, Charley regarda autour de lui. Il s'était attendu à une chambrette aux lourds rideaux de reps sombre, avec un lit de bois couvert d'une énorme couette et une vieille commode d'acajou surmontée d'une glace, des épingles neige traînant sur la coiffeuse et, dans le tiroir de la table de nuit, un vieux bâton de rouge et un peigne ébréché, plein de cheveux. Une salle de bains ! Il n'en revenait pas. Cette chambre n'aurait pas détonné dans un des hôtels suisses les plus modestes où descendaient parfois ses parents. Elle était propre et banale. L'imagination ardente de Charley ne parvenait pas à lui donner du caractère. Déçu, il se mit à déballer ses affaires. Il prit un bain. Vraiment, Simon exagérait. Il aurait pu au moins lui écrire un mot. S'il ne donnait pas signe de vie, Charley en serait réduit à dîner seul. Son père, sa mère et Patsy devaient déjà être à Godalming. Une réunion joyeuse : les deux fils de sir Wilfrid avec leurs femmes et deux nièces de lady Terry-Mason. Il y aurait de la musique, des jeux et on danserait.

Il regrettait presque d'avoir sauté sur la proposition de son père. Peut-être Simon, absent pour quelque reportage, avait-il oublié de le prévenir. Son cœur se serra.

C'était surtout l'espoir de passer quelques jours avec Simon qui l'avait attiré à Paris. Ils avaient été ensemble au collège, à Rugby et à Cambridge, mais, convaincu de perdre son temps, Simon avait renoncé au diplôme après sa seconde année d'études. C'est au père de Charley qu'il devait sa place de correspondant parisien d'un journal de Londres. Fils d'un forestier des Indes, il était tout jeune quand ses parents avaient divorcé : sa mère, convaincue d'adultère, avait quitté l'Inde. Simon ignorait si elle était encore vivante. Confié à son père par le tribunal, il avait été mis en pension chez un pasteur en Angleterre jusqu'à son entrée au collège. Il avait douze ans quand son père était mort de la cirrhose du foie et il gardait le vague souvenir d'un homme étique, au visage ridé, aux lèvres minces. L'héritage avait suffi tout juste à payer l'éducation de Simon. Emus par la solitude du pauvre garçon, les Mason l'invitaient pendant presque toutes les vacances. Gamin, il avait été maigre et chétif, avec des yeux noirs, trop grands dans son visage terreux, des cheveux de jais, raides comme des baguettes, toujours en désordre, et une grande bouche sensuelle. Il était bavard,

lecteur passionné et intelligent. Rien en lui ne rappelait la modestie charmante de Charley. Malgré son sentiment du devoir, Venetia ne parvenait pas à l'aimer. Elle ne s'expliquait pas l'amitié de Charley pour un camarade aussi impertinent et égoïste. Il trouvait tout naturel ce qu'on faisait pour lui. Elle le soupçonnait de n'avoir pas une très haute opinion d'elle ni de Leslie. Parfois, quand Leslie parlait avec son bon sens habituel d'un sujet intéressant, une lueur passait dans les yeux de braise de Simon et un pli sarcastique pinçait ses lèvres. On eût dit vraiment que Leslie était ennuyeux et bête. Parfois, au cours de leurs bonnes soirées au coin du feu, il prenait un air absent, son regard se perdait, comme si ses pensées l'eussent entraîné fort loin, ou il se plongeait dans un livre. Mais Venetia se gourmandait :

— Pauvre petit ! Il n'a pas été élevé. Je serai bonne pour lui. Je l'aimerai.

Son regard se posait sur Charley, si élégant, si svelte.

— C'est terrible ce qu'il grandit. Les manches de son smoking sont déjà trop courtes. Avec ses cheveux bruns bouclés, ses yeux bleus aux longs cils et son teint clair, peut-être n'avait-il pas le bagout de Simon mais il était sensible et artiste. Comment aurait-il tourné si elle avait lâché Leslie, si Leslie s'était mis à boire et si, au lieu de vivre dans un milieu cultivé et agréable, il avait dû, comme Simon, faire sa vie lui-même ? Pauvre Simon ! Le lendemain, elle lui acheta une demi-douzaine de cravates. Il en parut content.

— Ça, c'est vraiment chic ! Je n'en ai jamais possédé plus de deux.

Tout émue de son geste, Venetia se sentait pleine d'une soudaine sympathie.

— Pauvre petit ! s'écria-t-elle. C'est affreux de ne pas avoir de parents.

— Comme ma mère était une garce et mon père un poivrot, je ne perds pas grand'chose.

A ce moment-là, il avait dix-sept ans.

Venetia continuait à le juger cynique et sans scrupules. L'admiration de Charley pour lui l'exaspérait. Charley le trouvait brillant et le croyait destiné à un grand avenir. Même Leslie s'extasiait devant sa culture et devant la clarté — rare à cet âge — de son esprit. Au collège, il donnait déjà dans le socialisme et, à Cambridge, il glissa au communisme. Leslie écoutait ses divagations avec une indulgence amusée. Pour lui, c'étaient des mots, et les mots, son instinct le lui disait, ne changent rien au sens réel de la vie.

— Et s'il devient un journaliste connu, ou s'il entre à la Chambre, ce ne sera pas mauvais d'avoir un ami chez l'ennemi.

Le libéralisme de Leslie admettait certaines opinions socialistes. En principe, la nationalisation des mines de charbon ne le choquait pas. Pourquoi l'État ne gérerait-il pas les services publics aussi bien que les Compagnies privées ?

Mais il ne fallait pas aller trop loin. Les rentes foncières, par exemple, ne devaient pas dépendre de l'Etat. Quant aux taudis, dans une grande ville, on ne pouvait pas les supprimer ; le peuple les préférait aux maisons ouvrières modèles. Certes, la gérance du domaine Mason avait tenu compte de l'évolution sociale, mais un propriétaire ne peut pas héberger les gens pour rien et il est juste de retirer un revenu convenable de son capital.

Simon désirait être correspondant à l'étranger pendant quelques années pour s'initier à la politique continentale. Plus tard, à la Chambre des Communes, il serait un des très rares travaillistes experts en cette matière. Mais quand Leslie alla le présenter à un propriétaire de journal, disposé à soutenir un jeune homme doué, il le prévint : le propriétaire était très riche et, pour produire une bonne impression, Simon ferait bien de mettre un peu d'eau

dans son vin rouge. Cependant, il plut beaucoup au magnat par sa modestie, son air énergique, son élocution facile.

— Il a été parfait, raconta Leslie à sa femme. Il sait ce qu'il fait, ce petit-là ! Je te l'ai toujours dit : la parlote ne signifie rien. Comme tout homme raisonnable, quand il s'agit de décrocher une situation, il met ses théories dans sa poche.

Venetia l'approuva. Il était fort possible de pratiquer le culte de la beauté sans perdre le sens des réalités. Laurent de Médicis n'alliait-il pas le génie de la banque à la passion des arts ? Leslie était bien bon de s'être donné tant de mal pour ce petit ingrat. En tout cas, il allait partir pour Vienne et Charley échapperait à son influence. C'étaient ses tirades ridicules qui avaient poussé le gamin vers la carrière artistique. Pour Simon, ce déshérité, cet isolé, passe encore, mais le lit de Charley était tout fait. Il y avait bien assez d'artistes. Par bonheur, la nature si droite de Charley ne se laisserait corrompre par aucune fréquentation.

Tout en s'habillant, Charley pensait avec inquiétude à sa soirée. Il enfila son pantalon et téléphona au journal de Simon. Ce fut lui qui répondit.

— Simon ?

— Alors, tu es arrivé. Où es-tu ?

Ce ton suffoqua Charley.

— A l'hôtel.

— Ah ! Tu es pris ce soir ?

— Non.

— On pourrait dîner ensemble, qu'en dis-tu ? Je viendrai te chercher.

Il raccrocha. Charley n'en revenait pas. Il s'était attendu à une joie pareille à la sienne, mais, à entendre Simon, on l'aurait cru indifférent à la perspective de le revoir. Leur dernière rencontre remontait à deux ans et Simon pouvait avoir bien changé. La crainte de s'ennuyer à Paris accabla Charley. Il attendit Simon avec nervosité. Quand il arriva, il lui parut le même. A vingt-trois ans, il restait, malgré sa taille, le dégingandé d'autrefois. Il était presque débraillé, en veston marron et pantalon de flanelle grise, sans chapeau ni pardessus. Dans son long visage, plus pâle et plus maigre que jamais, les yeux sombres paraissaient plus grands encore. Durs, brillants, curieux, méfiants, jamais ils ne se fixaient. La large bouche, ironique, découvrait de petites dents irrégulières de carnassier. Avec son menton pointu et ses pommettes saillantes, il n'était pas joli garçon, mais son expression tendue, tourmentée attirait l'attention. Par instants, son visage prenait une beauté tragique. Elle semblait refléter son esprit inquiet et révolté. Le sourire sans gaîté tenait de la grimace et le rire faisait penser à une contraction de douleur. Simon ne paraissait pas tout à fait maître de sa voix aigre et, quand il s'excitait, elle devenait perçante.

Charley se retint de courir à lui et s'efforça de le recevoir avec fraîcheur. Quand on frappa à la porte, il répondit : « Entrez » et s'avança en se limant les ongles. Simon ne lui tendit pas la main. Il lui fit un signe de tête, comme s'ils se fussent déjà rencontrés ce jour-là.

— Salut ! dit-il. La chambre te plaît-elle ?

— Oui. Mais je ne m'attendais pas à un hôtel de ce genre-là.

— Il est commode et tu peux y amener qui tu veux. Je crève la faim. On va dîner ?

— Entendu.

— Allons à la Coupole.

Ils s'assirent en face l'un de l'autre à une table du premier étage et commandèrent leur dîner. Simon enveloppa Charley d'un regard appréciateur.

— Tu as toujours ta belle gueule, Charley, dit-il, avec un sourire oblique.

— Grâce à Dieu, ce n'est pas mon capital.

Charley se sentait intimidé. La séparation avait détruit leur intimité. Habitué, dès l'enfance, à écouter, il était toujours prêt à se taire pour permettre à Simon d'exposer ses idées dans un désordre éloquent. Il lui vouait une franche admiration. Convaincu de son génie, il trouvait naturel de jouer le second rôle. Quel contraste entre la vie du pauvre Simon, seul au monde, et la sienne, large et sans soucis ! L'attachement de Simon, si distant, le flattait. Souvent amer et sarcastique, Simon pouvait être étrangement doux. Dans un de ses rares moments d'expansion, il lui avait confié qu'il n'aimait que lui. Mais, à présent, Charley sentait entre eux une barrière. Le regard agité de Simon sautait de son visage à ses mains, s'arrêtait un instant sur son costume neuf, puis remontait à son col et à sa cravate. Il ne se livrait pas comme autrefois ; il semblait le jauger comme un étranger et chercher à se faire une opinion sur lui. Le malaise de Charley touchait au chagrin.

— Ça te plaît, les affaires ?

Charley rougit. Il s'attendait aux plaisanteries de Simon sur sa soumission à la volonté de son père, mais sa franchise l'empêcha de cacher la vérité.

— Beaucoup plus que je ne le pensais. Le travail m'intéresse et il n'est pas dur. Il me reste du temps pour moi.

— Tu as eu bien raison, répondit Simon, à sa surprise. Quel besoin avais-tu d'être peintre ou pianiste ? Il y en a déjà trop. D'ailleurs, quelle faribole que l'art !

— Oh, Simon !

— Tu en es encore aux marottes artistiques de papa et maman ? Allons, Charley. L'art ! Une amusette pour les bourgeois désœuvrés. Finie, l'époque de ces balivernes.

— J'aurais cru que...

— Je sais ce que tu aurais cru ; tu aurais cru que ça donnait une beauté, un sens à l'existence, une consolation aux malheureux ployés sous le fardeau et un encouragement à une vie plus noble et mieux remplie. Couillonnades! Peut-être aurons-nous, de nouveau, besoin d'art dans l'avenir mais ce ne sera pas ton art, ce sera l'art du peuple.

— Seigneur !

— Les gens ont besoin d'un coup de fouet et peut-être l'art est-il la meilleure forme sous laquelle nous puissions le leur donner. Mais l'heure n'est pas venue. Pour le moment, c'est sous une autre forme qu'il le leur faut.

— Laquelle ?

— Les mots.

Il lança ces paroles avec une vivacité ironique. Mais il sourit et, malgré la grimace de ses lèvres, Charley vit passer dans ses yeux l'expression affectueuse d'autrefois.

— Non, mon gosse, continua-t-il, mène ta bonne petite vie, va au bureau tous les jours et amuse-toi. Ça ne durera plus très longtemps et tu fais bien d'en profiter.

— Que veux-tu dire ?

— Aucune importance. Nous en reparlerons. Au fond, pourquoi es-tu à Paris ?

— Ma foi, surtout pour te voir.

Simon devint très rouge. On eût dit qu'une parole aimable, et chez Charley elle venait toujours du cœur, l'embarrassait.

— Et à part ça ?

— Je voudrais voir des tableaux et aller un peu au théâtre... et, en général, rigoler un peu...

— Tu entends sans doute par là t'offrir une poule ?

— A Londres, les occasions sont rares.

— Tout à l'heure, nous irons au Sérail.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tu verras. C'est assez drôle.

Ils commencèrent à parler du séjour de Simon à Vienne, mais il demeura sur la réserve.

— Il m'a fallu quelque temps pour trouver mon aplomb. Je n'étais jamais sorti d'Angleterre. J'ai appris l'allemand. J'ai beaucoup lu. J'ai réfléchi. J'ai rencontré des gens intéressants.

— Et depuis, à Paris ?

— A peu près la même chose ; j'ai mis mes idées en ordre. Je suis jeune. J'ai le temps. Quand j'en aurai assez de Paris, j'irai à Rome, à Berlin ou à Moscou. Si je ne peux pas me faire envoyer par le journal, je m'arrangerai autrement. Je gagnerai toujours ma croûte avec des leçons d'anglais. Je ne suis pas né dans la pourpre et je sais me passer des choses. A Vienne, pour me dresser, j'ai vécu un mois de pain et de lait. Ça ne m'a même pas paru dur. A présent, je suis habitué à ne manger qu'une fois par jour.

— Quoi ? C'est ton premier repas aujourd'hui ?

— J'ai pris une tasse de café en me levant et un verre de lait à une heure.

— Mais pourquoi ? Tu es pourtant bien payé.

— Mon salaire est normal. Je gagne assez pour m'offrir trois repas par jour. Mais comment espérer dominer les autres si on ne se domine pas soi-même ?

Charley sourit. Il commençait à se sentir plus à l'aise.

— Tu parles comme un livre.

— C'est possible, répliqua Simon, avec indifférence. « Je prends mon bien où je le trouve. » Un proverbe distille la sagesse des nations et seul l'imbécile méprise les lieux communs. Tu penses bien que je ne vais pas rester correspondant d'un journal de Londres ou professeur d'anglais toute ma vie. J'en suis à mes années de pèlerinage. Je les emploierai à acquérir l'instruction que je n'ai jamais reçue dans notre stupide collège ou dans ce cimetière de banlieue qu'est l'Université de Cambridge. Mais il ne suffit pas d'acquérir la connaissance des hommes et des livres. Il y a quelque chose de beaucoup plus difficile et de plus important : une volonté indomptable. Je veux me former moi-même, comme le jésuite novice est formé par la discipline de l'Ordre. Je me suis, je crois, toujours bien connu. Pour ça, il n'y a rien de tel que d'être seul au monde, étranger partout et de vivre au milieu d'indifférents. Mais, chez moi, c'était instinctif. En deux ans d'absence, j'ai appris à me connaître comme je connais la cinquième proposition d'Euclide. Je me rends compte de ma force et de mes points faibles et je vais consacrer cinq ou six ans à développer l'une et à éliminer les autres. Je me comporterai avec moi-même comme l'entraîneur d'un futur champion. Personne ne voit plus clair en soi et, crois-moi, c'est quelque chose. Je sais parler. On ne mène pas les hommes par le raisonnement, mais par les phrases. Avec les mots, on fait ce qu'on veut de ces idiots-là. C'est mortifiant, mais aussi vrai que la nécessité de bien finir pour un film à succès. Déjà, j'arrive à peu près à ce que je veux avec les mots ; quand je serai tout à fait rodé, je ferai n'importe quoi.

Dans sa candeur, Charley était peiné. Il ne retrouvait pas son Simon. Autrefois, ses théories extravagantes frisaient la provocation, mais gardaient une certaine noblesse. Il était désintéressé. Il s'indignait devant

l'oppression et la cruauté. L'injustice le rendait furieux. Mais Simon ne remarquait pas l'impression produite ou n'y attachait pas d'importance. Il suivait son idée.

— Mais, ni l'intelligence ni l'éloquence, pourtant si nécessaires, ne suffit. Kerenski avait l'une et l'autre : à quoi lui ont-elles servi ? L'important, c'est le caractère. Je veux tremper le mien. On peut faire n'importe quoi de soi-même. Affaire de volonté. Je m'entraîne à ignorer les insultes, l'indifférence et le ridicule.

Les yeux de Simon avaient l'opacité d'un vieux miroir au tain usé, incapable de réfléchir votre image et donnant, pourtant, l'illusion d'une vie mystérieuse, reflet d'événements passés et de passions mortes.

— Tu n'as pas été étonné de ne pas me voir à la gare ?

— J'en aurais été content. J'ai pensé que tu avais été retenu.

— Je savais que tu serais déçu. C'est notre heure la plus chargée au bureau : nous téléphonons à Londres les nouvelles de la journée ; mais demain, c'est Noël, le journal ne doit pas paraître et j'aurais pu sortir. Je ne suis pas venu parce que j'en avais trop envie. Depuis ta lettre, je ne pensais plus qu'à ça. A l'heure de ton arrivée, je te voyais sur le quai, tout désemparé dans la bousculade. Je me suis mis à lire en concentrant mon attention pour m'empêcher de guetter le téléphone. Et, quand il a sonné et que j'ai su que c'était toi, l'intensité de ma joie m'a rendu furieux. Un peu plus, je ne répondais pas. Voilà plus de deux ans que je lutte pour me débarrasser de cette amitié. Veux-tu savoir pourquoi je tenais à te revoir ? On idéalise les absents, la séparation resserre les liens et, à leur retour, on est souvent bien déçu. Je pensais que s'il restait quelque chose de ma vieille tendresse pour toi, les quelques jours que tu passerais ici suffiraient à le détruire.

— Tu vas me trouver idiot, dit Charley, avec son sourire de bon garçon, mais je ne comprends pas du tout.

— Tu es idiot, en effet !

— Bon, c'est entendu, mais explique-toi.

Les yeux inquiets de Simon virèrent comme ceux d'un lièvre traqué.

— Tu es la seule personne qui ait jamais tenu à moi.

— Ce n'est pas vrai. Mon père et ma mère t'ont toujours beaucoup aimé.

— Ne dis pas de bêtises. Ton père se moquait de moi comme de l'art, mais il lui plaisait de jouer à l'homme charitable envers un pauvre orphelin. Ta mère me trouvait peu délicat et égoïste. Elle craignait mon influence sur toi et voyait bien que je considérais ton père comme un fumiste de la pire espèce, celui qui se leurre sur lui-même. Sa seule satisfaction était de constater combien nous étions différents.

— Tu n'es guère aimable pour mes pauvres parents, remarqua doucement Charley.

— Nous nous sommes entendus tout de suite, poursuivit Simon, imperturbable. Ce vieux raseur de Gœthe appelait ça l'affinité élective. Tu m'as donné ce dont j'avais toujours été privé. Moi, qui n'avais jamais été enfant, j'ai pu l'être avec toi. J'ai pu m'oublier en toi. Je te bousculais, je te jouais des tours, je me moquais de toi et je te négligeais, mais je t'adorais. Je me sentais merveilleusement à l'aise avec toi. Je pouvais être moi-même. Tu étais toujours de bonne humeur. Ta compagnie détendait mes pauvres nerfs et me délivrait de la force inexorable qui me travaillait. Je ne veux ni repos ni délivrance, mais ma volonté flanche devant ton sourire. Je ne peux pas me permettre d'être doux, je ne peux pas me permettre d'être tendre. Dès que je regarde tes yeux bleus, si confiants, j'hésite, moi qui ne devrais jamais hésiter. Tu es mon ennemi et je te hais.

Certains de ces aveux avaient fait rougir Charley mais, cette fois, il étouffa un rire.

— Ce que tu dis de bêtises !

Les yeux passionnés de Simon restaient braqués sur Charley, comme pour chercher à pénétrer les profondeurs de son être.

— Qu'y a-t-il là-dessous ? dit-il, comme pour lui-même. Est-ce son expression qui m'illusionne ? Puis, à Charley : Je me suis souvent demandé ce que je voyais en toi. Ce n'est pas ta belle gueule, bien qu'elle joue son rôle, ni ton intelligence : elle n'a rien de transcendant, et pas davantage ta franchise ou ton bon caractère. Qu'est-ce qui, en toi, attire à première vue ? Tu as presque gagné la bataille avant de l'avoir engagée. Le charme ? Qu'est-ce que le charme ? Un de ces mots dont tout le monde connaît le sens, sans pouvoir le définir. Si j'avais du charme, avec mon cerveau et mon cran, il n'y aurait plus d'obstacles pour moi. Tu as la vitalité, et c'est la moitié du charme.

Son regard perçant se porta sur Charley.

— Ton charme est naturel, donc, irrésistible. Dire qu'une fossette suffit à te rendre la vie si facile !

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— J'avais hâte de te retrouver pour étudier le mécanisme de ton charme. Il dépend de la structure musculaire spéciale de ton orbite inférieure et d'un petit pli qui se forme sous tes yeux quand tu souris.

Gêné d'être ainsi disséqué, Charley changea de conversation.

— Mais, où tout ça te mènera-t-il ? demanda-t-il.

— Qui le sait ? Allons prendre notre café au Dôme.

— Bon ! Je vais appeler le garçon.

— Laisse-moi t'offrir ton dîner. C'est la première fois que je paierai pour toi.

Au moment de régler l'addition, il trouva deux cartes dans son portefeuille.

— Tiens, je t'ai retenu une place pour la messe de minuit à Saint-Eustache. Sa maîtrise passe pour la meilleure de Paris.

— Ça, c'est chic ! Je suis ravi. Tu viendras avec moi, dis ?

— Je verrai si ça me tente à cette heure-là. Prends toujours les billets.

Charley les mit dans sa poche. Ils allèrent à pied au Dôme. La pluie avait cessé, mais les trottoirs encore humides luisaient faiblement à la lumière des devantures ou des réverbères. Des passants allaient et venaient. Ils sortaient de l'ombre des arbres dénudés, comme des coulisses d'un théâtre, traversaient la lumière et se perdaient ensuite dans une zone d'obscurité. Les deux amis atteignirent le Dôme. Des verrières fermaient la terrasse. Toutes les tables étaient occupées, mais, à leur arrivée, un couple se leva et ils prirent les places vides. Il ne faisait pas chaud et Simon n'avait pas de manteau.

— Tu ne vas pas avoir froid ? demanda Charley. Si on allait à l'intérieur ?

— Non, je suis aguerri.

— Et quand tu t'enrhumes ?

— Je ne m'en occupe pas.

Charley avait souvent entendu parler du Dôme, mais il n'y avait jamais été et il regarda autour de lui avec curiosité. Il y avait là des jeunes gens en sweaters, quelques-uns avec des barbes en pointe, et des jeunes filles nu-tête, en manteaux de pluie ; il les prit pour des peintres ou des écrivains et cette idée l'émoustilla.

— Des Anglais ou des Américains, dit Simon, avec un haussement d'épaules. Un tas de propres à rien, théâtralement vêtus pour tenir leur rôle dans une pièce depuis longtemps retirée de l'affiche.

Plus loin, il y avait un groupe de grands jeunes gens blonds, des Scandinaves, sans doute, et, à une autre table, des Levantins basanés, démonstratifs et bavards. Mais la majorité se composaient de Français paisibles, habillés sans fantaisie, des boutiquiers du quartier. Quelques provinciaux se croyaient, comme Charley, au rendez-vous des artistes et des étudiants.

— Pauvres types, ils sont trop fauchés pour mener la vie du Quartier latin. Ils crèvent de faim et triment comme des forçats. Tu as lu *la Vie de bohème*. Aujourd'hui, Rodolphe porte un beau costume bleu acheté au clou et met tous les soirs son pantalon sous son matelas pour le repasser. Il compte sou par sou et pense à son avenir. Mimi et Musette turbinent à en crever ; ce sont des syndiquées qui ne ratent pas un meeting et, si elles perdent leur vertu, elles ne perdent pas la tête.

— Vis-tu avec une femme ?

— Non.

— Pourquoi ? Ça doit être agréable. Depuis un an, les occasions n'ont pas dû te manquer ?

— Plutôt ! J'en ai eu une ou deux. Quand on y pense, c'est tordant. Si tu voyais mon appartement... Un atelier et une cuisine. Pas de salle de bains. En principe, la concierge fait le ménage tous les jours, mais elle a des varices et ne monte pas volontiers. Voilà tout ce que j'ai à offrir et, cependant, j'ai trouvé trois filles prêtes à partager mon taudis. L'une était Anglaise, elle travaillait au bureau communiste international ; une autre était Norvégienne, étudiante à la Sorbonne et la troisième, Française. On l'aurait crue plus raisonnable. C'était une couturière en chômage. Je l'ai levée un samedi soir, en allant dîner ; elle n'avait pas mangé de la journée. Je l'ai gardée jusqu'au lundi. Elle aurait voulu rester, mais je l'ai mise dehors. La Norvégienne m'assommait. Elle voulait repriser mes chaussettes, faire la cuisine, frotter le parquet. Quand je l'ai chassée, elle a commencé à m'attendre au coin des rues et à me suivre en me racontant que si je n'avais pas pitié d'elle, elle se tuerait. Celle-là m'a appris à me conduire. Pour finir, j'ai dû employer la manière forte.

— Qu'entends-tu par là ?

— Eh bien ! un jour, j'en ai eu plein le dos. Je lui ai dit que si elle m'accostait encore, je la mettrais knock-out. Cette bécasse ne m'a pas cru. Le lendemain, elle m'attendait sur le trottoir d'en face. Elle est venue à moi, avec son air de chien battu et elle a remis ça. Je ne l'ai pas laissée en dire long. Je lui ai flanqué un direct au menton et elle s'est écroulée.

Les yeux de Simon flambèrent.

— Et alors ?

— Elle s'est relevée, je suppose. Je suis parti sans me retourner. En tout cas, elle a encaissé et j'en ai été débarrassé.

Cette histoire mit Charley mal à l'aise et, en même temps, lui donna envie de rire. Mais une pudeur lui fit garder le silence.

— Le plus comique, c'était la communiste. La fille d'un évêque, tu t'imagines ! Elle avait fait son économie politique à Oxford. Il fallait voir cet air distingué, la vraie femme du monde, mais elle considérait la fornication comme un devoir sacré. Chaque fois qu'elle couchait avec un camarade, elle croyait servir la Cause. Nous devions être des copains, mener le bon combat ensemble, coude à coude, etc. L'évêque lui servait une pension et elle voulait mettre nos ressources en commun, faire de mon studio une cellule, réunir les camarades à l'heure du thé pour discuter les questions du jour. Je l'ai vite mise au pas.

Il ralluma sa pipe et sourit douloureusement, comme s'il eût goûté une plaisanterie cruelle.

Charley aurait eu beaucoup de choses à répondre, mais il craignait l'ironie de Simon.

— Alors, tu veux couper les ponts ? risqua-t-il.

— Absolument. Je veux être libre. Pas question de me laisser mettre le grappin dessus. C'est pourquoi j'ai laissé tomber la petite couturière. C'était la plus dangereuse. Elle avait l'humilité des pauvres qui tendent le dos aux coups de la vie. Je ne l'aurais jamais aimée, mais je me méfiais de son adoration reconnaissante, de sa gaîté. Elle risquait de devenir une habitude dont je ne me serais plus dépêtré. Rien n'est insidieux comme la flatterie d'une femme. Nous en avons un tel besoin que nous finissons par en être esclaves. La flatterie, comme les insultes, doit glisser sur moi. Rien ne vous lie à une femme comme le bien qu'on lui fait. Cette fille-là, avec ce qu'elle m'aurait dû, je l'aurais traînée toute ma vie.

— Mais, Simon, tu n'es pas en bois. Tu as vingt-trois ans.

— Et tu crois que ça me travaille ? Moins que tu ne l'imagines. Quand on bûche douze à seize heures par jour, en dormant à peine six heures, avec un seul repas, tu en seras peut-être épaté, mais on pense beaucoup moins à la bagatelle. A Paris, on trouve facilement son affaire à peu de frais et sans perdre de temps. Quand ça commence à me tourmenter, je prends une femme comme on prend une purge.

Un sourire jeune découvrit les dents blanches de Charley.

— Ne perds-tu pas de belles occasions ? Après tout, on n'a pas toujours vingt ans.

— Peut-être. Mais on n'arrive à rien si on se disperse. Chesterfield a dit le vrai mot sur tout ça : le plaisir ne dure qu'un instant, la position est ridicule et la dépense regrettable. Peut-être est-ce un instinct tyrannique, mais il faut être un rude imbécile pour dérailler à cause de lui. Moi, je ne le crains plus et dans quelques années, j'en serai affranchi.

— Es-tu si sûr de ne jamais rencontrer l'amour ? Ces choses-là arrivent à tout le monde, tu sais.

Simon lui jeta un regard hostile.

— Je l'arracherai de mon cœur, comme une dent gâtée de ma bouche.

— Facile à dire !

— Je sais. Rien ne se fait sans effort, mais, quand son instinct de conservation entre en jeu, l'homme trouve la force d'agir.

Charley restait silencieux. Dans la bouche d'un autre, ces propos lui auraient paru une pose. Pendant ses trois années de Cambridge, il avait entendu assez d'extravagances pour ne pas y attacher beaucoup d'importance. Simon ne visait jamais à l'effet. Il méprisait trop l'opinion de ses semblables pour quêter leur admiration au prix d'une attitude. Il était courageux et sincère. Mais son programme choquait Charley. Simon n'avait pas dit pourquoi il s'astreignait à une discipline aussi sévère, mais, à Cambridge, il avait été communiste enragé. Sans doute, s'entraînait-il en vue de la Révolution qu'il croyait prochaine. Porté vers les arts, Charley avait écouté avec une curiosité détachée les ardentes discussions fréquentes dans la chambre de Simon. Obligé de donner son avis sur un sujet dont il ne s'occupait guère, il eût dit comme son père : malgré les folies du continent, aucun danger de comunisme ne menaçait l'Angleterre. L'ouvrier anglais était trop avisé pour obéir à une horde de politiciens étrangers ; et, après tout, son sort n'était pas si mauvais.

Depuis des mois, poursuivait Simon, il avait dû refouler ses pensées.

Seule, la présence d'un auditeur compréhensif leur donnait la force et la clarté et, pourtant, Dieu sait avec quelle fièvre il les ressassait !

— Ce qu'on dit de bêtises sur l'amour ! On y attache une importance très exagérée. Jusqu'à Platon qui exprima sa sensualité sentimentale sous une forme littéraire captivante, le monde avait eu le bon sens de ne pas lui donner trop de prix. C'est le christianisme qui, en s'appuyant sur le néo-platonisme, en a fait la fin et le but, la raison et la justification de la vie. Mais le christianisme était la religion des esclaves. Il offrait à ces malheureux le ciel pour les dédommager de leur misère et le narcotique de l'amour pour les aider à la supporter sur cette terre. Comme toutes les drogues, il énerve et détruit ses adeptes. Depuis deux mille ans, il a affaibli notre volonté et notre courage. Aujourd'hui, nous savons que presque tout est plus important que l'amour, que seuls les faibles et les imbéciles se laissent mener par lui et, pourtant, nous lui faisons une réclame hypocrite. Dans les livres, au théâtre, en chaire, à la tribune, on retrouve les bobards qui servaient à abuser les esclaves d'Alexandrie.

— Mais, Simon, les esclaves d'autrefois, c'est le prolétariat d'aujourd'hui.

Les lèvres de Simon esquissèrent un sourire et Charley eut le sentiment d'avoir dit une bêtise.

— Je sais, dit tranquillement Simon.

Ses yeux s'immobilisèrent. Tout en observant Charley, il semblait regarder au loin. A quoi pensait-il ? Charley sentit un léger malaise.

— Une habitude de deux mille ans a pu faire de l'amour une nécessité et il faut en tenir compte. Mais si une drogue est indispensable, un intoxiqué n'est pas indiqué pour l'administrer. Seul peut tirer parti de l'amour celui qui y demeure insensible.

— Mais vas-tu me dire enfin ton idée, quand tu te prives de toutes les bonnes choses de la vie ? Je ne vois pas ce qui peut valoir ce sacrifice !

— Qu'as-tu fait l'année dernière, Charley ?

Cette question ressemblait à un coq-à-l'âne, mais Charley répondit avec sa franchise habituelle.

— Pas grand'chose. J'ai été au bureau à peu près tous les jours et j'ai passé pas mal de temps dans le domaine pour me mettre au courant. J'ai joué au golf avec papa. Il fait volontiers un parcours ou deux par semaine. Et j'ai entretenu mon piano. J'ai suivi les concerts et les expositions de peinture. J'ai été à l'Opéra et au théâtre.

— Et tu es satisfait ?

— Plutôt. En tout cas, je ne me suis pas ennuyé.

— Et que comptes-tu faire l'année prochaine ?

— A peu près la même chose, je pense.

— Et l'année d'après et la suivante ?

— Un jour, je me marierai et papa se retirera et me passera ses affaires. Elles rapportent mille livres par an. Pour l'époque, ce n'est pas si mal. Et, bien entendu, plus tard, j'aurai la moitié des actions de papa.

— Et tu mèneras la même vie que lui ?

— A moins que le parti travailliste ne confisque le domaine. Alors, évidemment, je suis fichu. Mais, jusque-là, je suis tout prêt à suivre mon petit bonhomme de chemin et à tirer le meilleur parti possible de ma galette.

— Et quand tu claqueras, crois-tu que ça aura une importance quelconque que tu aies vécu ou non ?

Pris de court, Charley rougit.

— Je suppose que non.

— Et tu es content comme ça ?

— Je n'y ai jamais songé. Mais, pour parler franc, je serais idiot si je ne

l'étais pas. Je ne serais jamais devenu un grand artiste. J'en ai parlé cet été avec papa quand nous avons été pêcher en Norvège. Il a été rudement chic. Le pauvre, il avait si peur de me faire de la peine, mais il faut avouer qu'il avait raison. J'ai des dons naturels. Je peux peindre un peu, écrire un peu, jouer un peu du piano ; j'aurais pu arriver si je n'avais été doué que pour une chose mais la facilité ne suffit pas. Papa le disait bien : il vaut mieux être un bon homme d'affaires qu'un artiste de second ordre. Après tout, j'ai eu de la veine que le vieux Sibert Mason ait épousé une cuisinière et cultivé des légumes sur un bout de terrain en lisière de Londres. N'est-ce pas suffisant de faire mon devoir dans la situation où la Providence ou, si tu veux, le hasard m'a placé ?

Simon eut un sourire plus indulgent que tous ceux qui avaient crispé ses traits ce soir-là.

— Hé ! oui. Mais j'aimerais mieux passer sous un autobus que d'envisager une vie pareille.

Charley le regarda avec calme.

— Vois-tu, Simon, moi, j'ai une heureuse nature.

Simon étouffa un rire.

— On verra si on peut changer ça. En attendant, je t'emmène au Sérail.

III

C'était une maison d'apparence respectable. La porte fut ouverte par un nègre costumé en Turc. Comme ils entraient dans un corridor étroit et mal éclairé, une femme parut. Elle les examina d'un air froid, mais, à la vue de Simon, elle devint plus aimable. Ils se serrèrent cordialement la main

— C'est mademoiselle Ernestine, dit-il à Charley. Puis, à elle : mon ami débarque de Londres. Il veut se dessaler.

— Vous l'avez conduit au bon endroit.

D'un coup d'œil, elle jugea Charley. Charley vit une femme proche de la quarantaine, d'une beauté dure, avec un nez droit, de minces lèvres peintes et un menton volontaire. Un costume sombre de coupe masculine la moulait. Elle portait un col et une cravate et, comme épingle, l'écusson d'un régiment anglais.

— Il est beau, dit-elle. Ces dames seront contentes.

— Et madame, elle n'est pas là ce soir ?

— Elle passe les vacances en famille. Je la remplace.

— Alors, nous entrons ?

— Vous connaissez le chemin.

Les jeunes gens suivirent le corridor et, ouvrant une porte, se trouvèrent dans une vaste pièce, décorée dans un faux style de hammam. Le long des murs, des canapés ; devant eux, des tables et des chaises. Il y avait du monde. Les vestons dominaient, avec, çà et là, quelques smokings : c'étaient surtout des hommes, par groupes de deux ou de trois, mais, à une table se trouvaient aussi des femmes en robe du soir, venues sans doute par curiosité. Des garçons habillés à la turque prenaient les commandes. Sur une estrade, un orchestre composé d'un piano, d'un violon et d'un saxophone. Face à face, deux banquettes empiétaient sur la piste de danse. Dix ou douze jeunes personnes y étaient assises. Elles portaient des babouches à talons hauts, des pantalons bouffants en étoffe lamée froncés aux chevilles et de petits turbans. Le reste du corps était nu. D'autres femmes, dans le même costume, buvaient avec des clients. Simon et Charley commandèrent du

champagne. L'orchestre commença à jouer. Trois ou quatre hommes s'approchèrent des banquettes pour choisir des partenaires. Les dédaignées se mirent à danser ensemble d'un air indifférent. Elles se parlaient à peine et lançaient des œillades aux hommes demeurés assis. La table des femmes élégantes les intéressait. A part les poitrines nues des danseuses, rien ne distinguait cet endroit d'un dancing ordinaire. La place, cependant, n'y manquait pas. Charley remarqua ses voisins, deux hommes en conversation d'affaires. Par moments, ils sortaient des papiers de leurs serviettes en cuir et discutaient comme ils l'eussent fait au café. Bientôt, un des hommes du monde alla parler à deux femmes qui dansaient ensemble. Elles s'arrêtèrent et s'approchèrent de la table d'où il était venu. Une des belles dames en noir, avec un collier d'émeraudes, se mit à danser avec une des pensionnaires. L'autre regagna la banquette. La sous-maîtresse, en costume tailleur, vint rejoindre Simon et Charley.

— Eh bien ! Votre ami trouve-t-il une de ces dames à son goût ?

— Asseyez-vous une minute et prenez quelque chose. Il regarde. La nuit commence à peine.

Elle commanda une orangeade.

— C'est dommage qu'il tombe sur un soir aussi calme. Vous comprenez, la veille de Noël, beaucoup de gens restent chez eux. Mais ça va s'animer. Un tas d'Anglais sont à Paris pour les fêtes. J'ai lu dans le journal qu'on avait triplé la *Flèche d'Or*. Une grande nation, ces Anglais. Ils ont de l'argent.

Intimidé, Charley garda le silence. Elle demanda à Simon s'il savait le français.

— Naturellement. Il a passé six mois en Touraine.

— Quel beau pays ! L'été dernier, pendant mes vacances, j'ai fait les châteaux de la Loire en auto. Angèle est de Tours. Peut-être votre ami voudrait-il danser avec elle ?

Elle se tourna vers Charley.

— Vous dansez, n'est-ce pas ?

— Oui, j'aime ça.

— Elle est très bien élevée et d'un milieu comme il faut. J'ai été voir ses parents à Tours et ils m'ont remerciée de tout ce que j'avais fait pour leur fille. Ce sont des gens tout ce qu'il y a de bien. Ne croyez pas que nous prenions ici n'importe qui. Madame est très difficile. Elle tient à la réputation de la maison. Toutes ces dames appartiennent à des familles de province, bien posées. C'est pourquoi elles préfèrent travailler à Paris. Elles ne veulent pas causer d'ennuis à leurs parents. La vie est dure et chacun est obligé de se débrouiller. Bien entendu, je ne prétends pas que ce soit de l'aristocratie, mais l'aristocratie, en France, est complètement pourrie et, pour ma part, je mets bien au-dessus la bonne bourgeoisie française. C'est l'armature du pays.

Mademoiselle Ernestine paraissait raisonnable et ses principes solides. Ses idées sur les questions sociales ne devaient pas manquer d'intérêt. Elle tapota la main de Simon et s'adressa de nouveau à Charley.

— Je suis toujours contente de voir M. Simon. C'est un ami de la maison. Il ne vient pas très souvent, mais, quand il est là, il se conduit en gentleman. Il ne se pocharde pas comme certains de vos compatriotes et, avec lui, on peut causer. Nous aimons à recevoir des journalistes. Parfois, notre vie me paraît un peu terne et ça fait du bien de voir quelqu'un qui est dans le mouvement. Ça vous sort de l'ornière.

Dans cette ambiance, comme s'il se fût senti étrangement à l'aise, Simon se montrait détendu et naturel. S'il jouait la comédie, il la jouait bien. Ou se découvrait-il quelque affinité singulière avec la sous-maîtresse ?

— Un jour, il m'a emmenée à une répétition générale au Français. Tout Paris était là. Académiciens, ministres, généraux. J'ai été éblouie.

— Et permettez-moi d'ajouter qu'aucune femme n'avait plus de distinction. Ça m'a très bien posé d'être vu avec vous.

— La tête de certains gros bonnets qui viennent ici, quand ils m'ont rencontrée au foyer au bras de M. Simon !

C'était bien Simon d'aller à une grande manifestation mondaine en pareille compagnie. Ils parlèrent encore un peu ; puis Simon dit :

— Ecoutez, ma chère, pour la première fois qu'il vient ici, il faut soigner notre ami. Si nous le présentions à la princesse ? Qu'en pensez-vous ?

Les traits marqués de mademoiselle Ernestine se détendirent dans un sourire et elle jeta sur Charley un regard amusé.

— C'est une idée. Ce sera, en tout cas, pour lui une expérience nouvelle. Elle est bien faite.

— Invitons-la à prendre un verre.

Mademoiselle Ernestine appela un garçon :

— Dites à la princesse Olga de venir.

Puis à Charley :

— Elle est Russe. Depuis la révolution, nous en sommes submergés ; nous en avons par-dessus la tête de leur « niet, niet » et du charme slave. Au début, les clients s'en sont montrés friands mais, à présent, ils en ont assez. Et puis, ces filles-là ne sont pas sérieuses. Toujours du bruit, des disputes. En somme, ce sont des sauvages, incapables de se tenir. Mais la princesse, c'est différent. Elle a des principes. On voit qu'elle a été bien élevée. Elle a quelque chose, c'est indéniable.

Pendant qu'elle parlait, le garçon s'approcha d'une femme assise sur une des banquettes et lui dit un mot. Charley l'avait déjà remarquée. Elle paraissait inconsciente de l'entourage. Elle se leva, jeta un coup d'œil dans leur direction et vint sans se hâter. Quand elle les eut rejoints, elle sourit à Simon et ils se serrèrent la main.

— Je vous avais vu entrer, dit-elle en s'asseyant.

Simon lui proposa du champagne.

— Pourquoi pas ?

— Voilà un de mes amis qui brûle de vous connaître.

— J'en suis flattée.

Elle tourna son regard calme vers Charley et l'examina avec une insistance gênante, mais ses yeux n'exprimaient ni bienvenue ni invitation. Leur complète indifférence était presque choquante.

— Il est beau.

Charley sourit timidement. Un sourire trembla sur les lèvres de la princesse.

— Il a l'air gentil.

Son turban, son pantalon bouffant étaient en gaze bleu pâle, semée de petites étoiles d'argent. Elle n'était pas très grande, son visage était fardé, ses joues d'un rouge extravagant, ses lèvres écarlates et ses paupières bleues. Du rimmel noircissait ses sourcils et ses cils. Elle n'était, certes, pas belle, mais plaisante, avec ses pommettes hautes, son petit nez charnu et ses yeux à fleur de tête comme des fenêtres enchassées dans un mur. Ils étaient grands et bleus, et leur bleu, rehaussé par la couleur du turban et le rimmel, jetait l'éclat d'une flamme. Son corps d'ambre pâle, svelte et élégant, avait la douceur de la soie. Ses seins étaient menus et ronds, virginaux, avec des petits bouts rosés.

— Pourquoi ne fais-tu pas danser la princesse, Charley ? dit Simon.

— Voulez-vous ? proposa-t-il.

Elle eut un léger haussement d'épaules et se leva, sans un mot. Au même instant, mademoiselle Ernestine, appelée par ses affaires, les quitta. Jamais Charley n'avait dansé avec une femme sans corsage. Le contact de ce corps nu et des petits seins lui faisait perdre le souffle. La main qu'il tenait était menue et douce. Mais, en garçon bien élevé, il engagea la conversation comme avec une jeune fille inconnue dans un bal de Londres. Elle répondit poliment, sans marquer d'intérêt à ses paroles. Ses yeux erraient autour de la pièce où rien, pourtant, ne méritait de retenir son attention. Quand il la serra de plus près, elle se laissa faire sans paraître le remarquer. L'orchestre se tut et ils retournèrent à leur table. Simon y était seul.

— Alors, danse-t-elle bien ? demanda-t-il.

— Pas trop.

Elle se mit à rire. Elle s'animait pour la première fois et son rire sonnait franc et gai.

— Je suis désolée, dit-elle en anglais. J'étais distraite. Je peux danser mieux. Vous verrez la prochaine fois.

Charley rougit.

— Je ne savais pas que vous compreniez l'anglais. Je n'aurais pas dit ça.

— Mais c'est vrai. Et, quand on danse comme vous, on mérite une bonne partenaire.

Jusque-là, ils avaient parlé français. Charley s'exprimait avec plus d'aisance que de correction, mais presque sans accent. Elle parlait un français très pur, avec les intonations languissantes des Russes. Son anglais n'était pas mauvais.

— La princesse a été en Angleterre, dit Simon.

— J'y suis restée de ma seconde à ma quatorzième année. Depuis, je n'ai guère parlé anglais et j'ai oublié.

— Où habitiez-vous ?

— A Londres. A Ladbroke Grove. A Charlotte Street. Dans n'importe quel coin bon marché.

— A présent, je vous laisse, mes enfants, dit Simon. Je te verrai demain, Charley.

— Tu ne viens pas à la messe de minuit ?

— Non.

Il les quitta.

— Il y a longtemps que vous connaissez M. Simon ? demanda la princesse.

— C'est mon plus vieil ami.

— Et il vous plaît ?

— Plutôt !

— Il est très différent de vous. Ça m'étonne que vous vous entendiez.

— Il est si intelligent. Pour moi, il a toujours été parfait.

Elle ouvrit la bouche, mais se ravisa et garda le silence. La musique reprit.

— On danse encore ? proposa-t-elle. Je veux vous montrer que je sais danser.

Se sentait-elle plus à l'aise depuis le départ de Simon, ou quelque détail dans les manières de Charley avait-il éveillé sa sympathie, par exemple, sa mine confuse en s'apercevant qu'elle comprenait l'anglais ? Elle se montrait à présent d'une amabilité inattendue. En dansant, elle s'animait avec de soudains éclats de gaîté. Elle racontait son enfance et insistait avec une ironie amère sur la misère des logements où elle avait vécu à Londres avec ses parents. Cette fois, soucieuse de suivre, elle dansait très bien. Ils se rassirent et Charley regarda sa montre : presque minuit. Il se sentait au pied du mur. Ses parents lui avaient souvent parlé de la musique religieuse à Saint-Eustache et il ne pouvait manquer l'occasion d'y entendre la messe de minuit.

La griserie de Paris, les propos de Simon, la nouveauté du Sérail et le champagne le remplissaient d'un trouble singulier, mais sa fringale de musique égalait son désir pour la jeune Russe. Cela paraissait idiot de partir à ce moment-là et pour une raison pareille ; mais, après tout, c'était son affaire.

— Ecoutez, dit-il gentiment, j'ai un rendez-vous. Il faut que je parte, mais je reviendrai dans une heure. Vous serez encore là, je pense ?

— Je reste toute la nuit.

— Vous ne serez pas accaparée par un autre ?

— Pourquoi vous en allez-vous ?

Gêné, il sourit.

— Ça va vous paraître ridicule, mais mon ami m'a donné des billets pour la messe de Saint-Eustache et je n'aurai peut-être plus jamais l'occasion de l'entendre.

— Avec qui y allez-vous ?

— Avec personne.

— Et si vous m'emmeniez ?

— Vous ? Mais comment pourriez-vous sortir ?

— Je vais parler à mademoiselle. Donnez-moi 200 francs et j'arrangerai ça.

Il la regarda, indécis. Avec ses seins à l'air, son turban, son pantalon bleu de ciel et son maquillage elle n'avait pas l'allure d'une personne à emmener à l'église. Elle comprit et se mit à rire.

— Je donnerais tout au monde pour y aller. Dites oui, dites oui. Dix minutes et je suis prête. Ça me ferait tant de plaisir.

— Entendu.

Il lui tendit l'argent et, après lui avoir dit de l'attendre dans l'entrée, elle se sauva. Il régla l'addition et, au bout de dix minutes, montre en main, il sortit.

Dans le corridor, une jeune fille vint à lui.

— Je ne vous ai pas fait attendre, vous voyez. J'ai expliqué à mademoiselle. De toutes façons, elle croit les Russes folles.

Avant qu'elle eût parlé, il ne l'avait pas reconnue. Elle portait un costume brun et un feutre. Son fard avait disparu, même le rouge des lèvres, et ses yeux, sous la ligne blonde des sourcils rasés, ne paraissaient plus ni si grands ni si bleus. Dans ses vêtements bruns de confection, mais propres, elle passait inaperçue. On l'eût prise pour une jeune ouvrière, comme il s'en répand à flots dans les petites rues à la sortie d'un grand magasin. Elle était à peine jolie, mais elle paraissait très jeune, et son attitude modeste émut Charley.

— Aimez-vous la musique, princesse ? demanda-t-il, dans le taxi.

Il ne savait comment l'appeler. Elle avait beau être une prostituée, il lui semblait déplacé, à cause de sa naissance, de l'appeler déjà Olga, surtout dans sa situation humiliante.

— Je ne suis ni princesse, ni Olga. Au Sérail, ça flatte les clients de croire qu'ils couchent avec une princesse et on m'appelle Olga parce qu'à part Sacha, c'est le seul nom russe qu'ils connaissent. Mon père était professeur d'économie politique à l'Université de Léningrad et ma mère, la fille d'un fonctionnaire des douanes.

— Alors, quel est votre vrai nom ?

— Lydia.

A leur arrivée, la messe venait de commencer. Aucune chance de trouver des chaises libres. Il faisait très froid. Charley offrit son manteau à Lydia. D'un signe de tête, elle refusa. Le chœur était brillamment éclairé. Ils se placèrent près d'un pilier, à l'ombre duquel ils pouvaient se croire isolés. A l'autel officiaient des prêtres aux ornements somptueux. La musique, d'un

style trop fleuri, déçut Charley. Elle ne l'émouvait pas comme il l'avait espéré. La voix métallique et théâtrale des solistes le laissait froid. Il avait le sentiment d'assister à une représentation plutôt qu'à une cérémonie religieuse et il n'éprouvait aucune impression de respect. Pourtant, il ne regrettait pas d'être venu. L'obscurité ajoutait à l'austérité des lignes gothiques. Çà et là, la lumière des globes électriques la coupait de traits étincelants. Le doux rayonnement de l'autel, avec sa multitude de cierges ; les prêtres dont il ne comprenait pas les gestes ; les relents des vêtements humides et le parfum de l'encens ; le froid aigre tombant sur vous comme une menace invisible : tout cela créait en lui, non pas une émotion religieuse, mais le sentiment d'un mystère vieux comme la race humaine. Ses nerfs étaient tendus et quand le chœur et l'orchestre firent éclater l'*Adeste fideles*, il fut saisi d'une exaltation imprévue. Puis, un jeune garçon chanta un cantique. La voix grêle, argentine, monta dans le silence et les notes ruisselèrent d'abord avec hésitation, comme une eau cristalline sur les cailloux blancs d'un ruisseau. Le chant s'affermit. Les sons furent projetés jusqu'à la coupole noyée d'ombre. Soudain, Charley s'aperçut qu'à côté de lui, Lydia pleurait. Il en fut frappé, mais, avec sa discrétion anglaise, il fit semblant de ne pas le remarquer. Son imagination, nourrie de romans, essayait de se représenter ce qu'elle éprouvait et une grande pitié le prit. Pourtant, cette musique était bien banale. Comment émouvait-elle autant Lydia ? A présent, de gros sanglots la secouaient et il ne pouvait plus ignorer sa peine. Il lui prit la main pour lui marquer sa sympathie, mais elle la retira presque brutalement. Il commença à être embarrassé. Les pleurs de Lydia attiraient l'attention des voisins. Elle se donnait en spectacle et il rougit.

— Voulez-vous sortir ? murmura-t-il.

Elle hocha rageusement la tête. Ses sanglots devinrent convulsifs. Elle tomba à genoux et, le visage dans les mains, s'abandonna au désespoir. Elle était tassée, comme un paquet de vêtements, et, sans le tremblement convulsif de ses épaules, on l'aurait crue évanouie. Elle gisait au pied du grand pilier et Charley, atrocement gêné, se tenait devant elle pour la cacher. Tout le monde les regardait. Que devait-on supposer ?

Les musiciens ne jouaient plus, le chœur s'était tu et du silence montait un respect extatique. Rang par rang, les communiants se pressaient sur les marches de l'autel pour recevoir l'hostie sainte. Par délicatesse, Charley évitait de regarder Lydia et contemplait fixement le sanctuaire illuminé. Il la sentit se relever. Elle s'appuya contre le pilier et cacha son visage dans le creux de son coude. Sa crise de larmes l'avait épuisée, mais la façon dont elle s'abandonnait à présent contre la pierre, les jambes pliées sur les dalles, exprimait un désespoir indicible.

Le service se terminait. L'orgue doubla l'orchestre pour la sortie et un flot de gens, impatients de retourner à leurs voitures ou de trouver des taxis, s'écoula. Puis, une grande foule longea l'église. Déjà les portes étaient presque dégagées : ils demeurèrent seuls. Charley posa la main sur l'épaule de Lydia.

— Venez.

Il la prit par la taille et l'aida à se relever. Inerte, elle se laissait faire. Elle détournait les yeux. Il l'entraîna vers le bas-côté. Une douzaine de personnes s'y attardaient.

— Voulez-vous marcher un peu ?

— Non, je suis si fatiguée. Prenons un taxi.

Mais ils n'en trouvèrent pas tout de suite. Au premier réverbère, elle s'arrêta et sortit une glace de son sac. Ses yeux étaient gonflés. Elle passa une houpette sur son visage.

— Il n'y a pas grand'chose à faire, dit-il avec un sourire. Allons prendre quelque chose. Vous ne pouvez pas retourner au Sérail comme ça.

— Quand je pleure, mes yeux enflent toujours. J'en ai pour des heures avant que ça s'arrange.

Un taxi passa. Charley lui fit signe.

— Où allons-nous ?

— Ça m'est égal. Au Select, boulevard Montparnasse ?

Il donna l'adresse et ils traversèrent la Seine. En arrivant, il hésita, car l'endroit paraissait bien encombré, mais elle sauta du taxi. Il la suivit. Malgré le froid, la terrasse était pleine. Ils trouvèrent une table à l'intérieur.

— Je vais laver mes yeux.

Au bout de quelques minutes, elle revint. Elle avait enfoncé son chapeau pour cacher ses paupières meurtries et s'était poudrée, mais elle n'avait pas mis de rouge et paraissait blême. Elle ne s'excusa pas de sa crise de larmes, comme s'il se fût agi d'une chose toute naturelle.

— J'ai faim, dit-elle. Vous aussi, je pense.

Elle ne se trompait pas. En l'attendant, Charley s'était demandé si, dans ces circonstances, il serait déplacé de se commander des œufs au bacon. La remarque de Lydia le soulagea. Elle avait justement envie d'œufs au bacon. Il voulut prendre du champagne pour la remonter, mais elle l'en empêcha.

— Pourquoi gaspiller votre argent ? Buvons de la bière.

Ils mangèrent leur simple repas avec appétit. Ils parlèrent peu. Charley se mit d'abord en frais, mais elle ne l'encouragea pas et, bientôt, ils retombèrent dans le silence. Après le café, il demanda à Lydia où elle désirait aller.

— Je voudrais rester ici. J'aime cet endroit, on y est bien. Ça m'amuse de regarder les gens.

— Entendu.

Ce n'était pas ainsi qu'il avait imaginé sa première nuit de Paris. Quelle folie de l'avoir emmenée à la messe de minuit ! Il n'avait pas le cœur de la brusquer. Mais le ton de sa réponse avait dû la frapper, car elle se retourna. De nouveau, elle eut le sourire qui l'avait frappé deux ou trois fois. Un singulier sourire de ses lèvres presque figées, ironique, mais non sans bonté, à la fois bref et contraint, patient et désabusé.

— Ça ne sera pas bien drôle pour vous. Retournez donc au Sérail et laissez-moi.

— Jamais de la vie.

— Moi, ça m'est égal d'être seule. Parfois je traîne ici pendant des heures. Vous êtes venu à Paris pour vous amuser. Vous seriez bien bête de ne pas en profiter.

— Si ça ne vous ennuie pas, je préfère rester avec vous.

— Pourquoi ?

Elle eut un regard dédaigneux.

— Vous trouvez-vous noble et généreux ? Avez-vous pitié de moi ? Ou est-ce de la simple curiosité ?

Charley ne s'expliquait pas ces phrases blessantes.

— Pourquoi de la pitié ou de la curiosité ?

Il cherchait à lui faire comprendre qu'il n'en était pas à sa première prostituée. Il ne tenait pas à des confidences, sans doute vulgaires et fausses. Lydia le contemplait avec un air de surprise incrédule.

— Qu'est-ce que votre ami Simon vous a raconté sur moi ?

— Rien.

— Pourquoi rougissez-vous ?

— Je rougis ? répondit-il en souriant.

En fait, Simon lui avait dit qu'elle lui en donnerait pour son argent, mais

ce n'était pas le moment de lui parler de ces choses-là. Avec sa pâleur et ses yeux rouges, dans sa pauvre robe brune et son feutre noir, elle ne rappelait en rien la créature en pantalon bleu à la turque, le torse nu, d'où émanait un attrait exotique. C'était une tout autre personne, tranquille, respectable, modeste, aussi dépourvue de *sex appeal* qu'une des jeunes institutrices de l'ancienne école de Patsy. Lydia retomba dans un silence rêveur. Quand elle parla enfin, elle eut l'air de penser tout haut.

— Si j'ai pleuré à l'église, ce n'est pas pour ce que vous croyez. J'ai assez pleuré pour ça, Dieu sait, mais cette fois, c'était pour autre chose. Je me sentais si seule. Tous ces gens, ils ont un pays et un foyer ; demain, ils passeront Noël en famille. Certains, comme vous, étaient venus pour la musique ; d'autres n'ont aucune foi, mais là, un sentiment commun les réunissait. Ils sont imprégnés du sens de cette cérémonie qu'ils ont connue toute leur vie. Chaque mot, chaque geste des prêtres leur est familier, et même s'ils ne croient pas avec leurs cerveaux, ils croient avec leurs cœurs ; ça fait partie de leurs souvenirs d'enfance, comme les jardins où ils jouaient, leur campagne, les rues des villes. Ça les rapproche. Moi, je suis une sans-patrie, une vagabonde. Je ne suis de nulle part. Je suis une épave.

Elle eut un rire lamentable.

— Je suis Russe et je ne sais de la Russie que ce que j'en ai lu. Je soupire après les grands champs de blé doré et les forêts de hêtres dont parlent les livres et j'ai beau essayer, essayer, impossible de me les figurer. Je connais Moscou par le cinéma. Parfois, je me creuse la tête pour me représenter un village russe : le village éparpillé avec ses isbas et leur toit de chaume, cher à Tchékoff, et c'est en vain, je sais que ce n'est pas ça du tout. Je parle le russe plus mal que l'anglais et le français. Je lis plus facilement Tolstoï et Dostoïewsky dans une traduction. Je suis aussi étrangère à mes compatriotes qu'aux Anglais et aux Français. Vous qui avez une maison et un pays, des gens qui vous aiment, dont les habitudes sont les vôtres, que vous comprenez sans les connaître, comment pourriez-vous savoir ce que c'est de n'être chez soi nulle part ?

— Mais, n'avez-vous pas de famille ?

— Personne. Mon père était socialiste. C'était un homme paisible, absorbé par ses études, et il ne prenait pas une part active à la politique. Il crut voir dans la révolution le début d'une ère nouvelle pour la Russie. Il accepta les bolchévistes. Il ne demandait qu'à poursuivre son travail à l'Université. Mais on le renvoya et, un jour, il apprit qu'il allait être arrêté. Nous nous enfuîmes par la Finlande, mon père, ma mère et moi. J'avais deux ans. Nous vécûmes douze ans en Angleterre. De quoi, je n'en sais rien. Parfois, mon père trouvait un peu de travail ; parfois, on nous aidait. Mais il avait le mal du pays. Sauf pour ses études à Berlin, il n'était jamais sorti de Russie ; il ne s'habituait pas à la vie anglaise et, pour finir, il voulut partir. Ma mère le supplia de rester. C'était plus fort que lui : sa nostalgie était trop violente. Il se mit en rapport avec l'ambassade russe à Londres, et se déclara prêt à faire n'importe quel travail pour les bolchévistes ; il était connu en Russie, ses livres avaient eu du succès et, dans sa patrie, il faisait autorité. On promit tout et il s'embarqua. Dès l'arrivée, il fut cueilli par les agents de la Tchéka. Nous apprîmes qu'il avait été mis en cellule au quatrième étage de la prison et jeté par la fenêtre. On raconta qu'il s'était tué.

Elle soupira et alluma une nouvelle cigarette. Depuis la fin du souper, elle n'avait pas cessé de fumer.

— Pauvre papa, si doux et si bon, incapable de faire du mal.

Ma mère m'a raconté qu'il ne lui avait jamais dit une parole dure. Parce qu'il s'était rapproché des bolchévistes, les gens cessèrent de nous aider. Ma

mère se décida à partir pour Paris. Elle y avait des amis. Ils lui donnèrent des lettres de recommandation. J'entrai en apprentissage chez une couturière. Ma mère mourut parce qu'il n'y avait pas assez à manger pour deux : elle se privait pour que je n'eusse pas faim. La couturière me payait la moitié du salaire habituel, parce que j'étais Russe. Si les amis de ma mère, Alexëi et Eugénie, ne m'avaient pas donné un lit pour dormir, j'aurais crevé de faim aussi. Alexëi jouait du violon dans l'orchestre d'un restaurant russe et Eugénie tenait le vestiaire de dames. Ils avaient trois enfants et nous vivions tous les six dans deux chambres. Alexëi était avocat, ancien élève de mon père à l'Université.

— Mais vous les avez encore ?

— Oui. Je les ai encore. A présent, ils sont très pauvres. Voyez-vous, tout le monde en a assez des Russes, de leurs restaurants et de leurs orchestres. Depuis quatre ans, Alexëi n'a plus de place. Il s'est aigri et s'est mis à boire. Une des filles a été recueillie par une tante qui vit à Nice ; une autre est domestique ; le fils fait le gigolo dans les dancings à Montmartre ; il vient souvent ici. Je me demande même pourquoi il n'y est pas ce soir. Peut-être a-t-il été ramassé. Son père l'insulte et le bat quand il est saoul, mais les 100 francs qu'il rapporte à la maison quand il trouve un amateur, aident à faire bouillir la marmite. J'habite chez eux.

— Est-ce possible ?

— Il faut bien que j'habite quelque part. Je ne vais au Sérail que le soir et, quand les clients boudent, je ne rentre souvent pas avant quatre ou cinq heures. Mais c'est terriblement loin.

Ils se turent un instant.

— Pourquoi avez-vous dit tout à l'heure que vous n'aviez pas pleuré pour ce que je croyais ? demanda enfin Charley.

De nouveau, elle lui jeta un regard étonné et soupçonneux.

— Ne savez-vous vraiment pas qui je suis ? Je pensais que c'était pour ça que votre ami Simon m'avait fait venir.

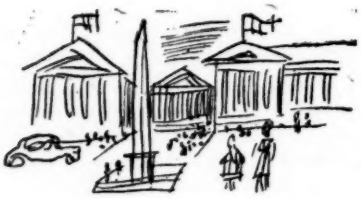
— Il ne m'a rien dit, sauf que vous me feriez passer un bon moment.

— Je suis la femme de Robert Berger. C'est pourquoi, bien que Russe, ils m'ont prise au Sérail. Ça intéresse les clients.

— Vous allez me trouver idiot, mais je vous avoue que je ne sais pas de quoi vous me parlez.

(A suivre.) SOMERSET MAUGHAM[1]

(TEXTE FRANÇAIS DE MADAME E. R. BLANCHET).



[1] Copyright by madame E. R. Blanchet.

LA CHIMIE DE L'HÉRÉDITÉ

Aux environs de l'année 1900, la biologie s'est augmentée d'un chapitre tout neuf et d'importance primordiale : la Génétique ou science de l'hérédité. Directement issue des révélations mendéliennes, fondée sur l'étude expérimentale et statistique de l'hybridation, cette jeune et vive discipline qui, dès sa naissance, prodiguait les enseignements inattendus et ruinait bien des notions prétendûment acquises, n'allait pas tarder à prendre un merveilleux essor à la suite des recherches de Thomas Hunt Morgan sur la Drosophile, petite mouche du vinaigre.

L'une de ses principales conclusions, aujourd'hui universellement admise, c'est que le phénomène d'hérédité — autrement dit, le fait général de similitude entre ascendants et descendants — tient à la transmission d'une substance spéciale, caractérisée par une structure discontinue et particulaire. Si l'enfant ressemble à ses parents, c'est pour en avoir reçu, par l'intermédiaire des cellules reproductrices dont il dérive, une collection de microscopiques éléments distincts, les *gènes*, qui sont tout pareils à ceux que ses parents eux-mêmes avaient reçus des leurs.

L'hérédité biologique, œuvre des gènes cellulaires, n'est donc, à tout prendre, qu'un cas particulier de la loi suivant laquelle de mêmes causes produisent de mêmes effets. Nous répétons nos progéniteurs dans la mesure où nous les continuons substantiellement et où, dès le départ de l'existence, nous étions eux.

Les gènes — manières d'atomes vitaux qui se perpétuent d'une génération à l'autre — se trouvent cantonnés dans le noyau de la cellule ; leur ensemble y constitue ces organes permanents et nettement individualisables qui doivent leur nom de *chromosomes* à leur avidité élective pour certaines matières colorantes. Au nombre de plusieurs milliers dans chaque noyau, ils ont chacun son mode d'action et ses propriétés, ils jouent chacun un rôle défini dans la formation de l'être, si bien que toute modification (ou *mutation*) de l'un d'entre eux se traduit par un caractère ou des caractères particuliers dans l'organisme. C'est ainsi que, chez l'homme, une différence portant sur un seul gène entraînera une différence dans la pigmentation de l'œil, ou dans celle des cheveux, ou dans la forme du nez, ou dans la catégorie du groupe sanguin, etc.

La première question qui se pose, au sujet des gènes, est de savoir comment ils peuvent se transmettre en restant identiques à eux-mêmes à travers les nombreuses générations cellulaires qui se placent entre l'œuf producteur du parent et l'œuf producteur de l'enfant. Pour cela, il faut évidemment qu'ils soient doués du singulier pouvoir de multiplication qui appartient aux choses vivantes ; et, en effet, à chaque fois qu'une cellule se divise en deux, chaque gène qu'elle renferme y fait place à deux gènes rigoureusement pareils l'un à l'autre et tout pareils au gène originel. On ne sait encore si c'est le gène lui-même qui se redouble par sa propre vertu, ou si l'ensemble de la cellule prend part à sa duplication.

Il est infiniment plausible de considérer le gène comme une grosse molécule chimique, de haute complexité. Certains auteurs, néanmoins, préfèrent de voir dans le chromosome tout entier une molécule géante, où les différents gènes ne figureraient que comme des groupements atomiques à propriétés distinctes.

D'après les biochimistes Edgar et Ellen Stedman, qui travaillent actuellement à l'Université d'Edimbourg, les gènes seraient essentiellement constitués par une *protéine* riche en tryptophane, la *chromosomine* [1]. A en croire ces auteurs, la substance héréditaire serait dès à présent isolée et identifiée ; sa composition serait un peu moins complexe qu'on ne l'avait estimé de prime abord, puisque, par analogie avec certains virus (mosaïque du tabac), l'on faisait jusqu'ici du gène une *nucléoprotéine*, c'est-à-dire une protéine combinée à un acide nucléique [2].

Quoi qu'il en soit, l'on ne saurait douter que le phénomène d'hérédité, en fin de compte, ne se laisse ramener à la chimie. Si chaque représentant de l'espèce humaine diffère de son prochain, si dans une foule on ne saurait rencontrer deux individus vraiment identiques, si l'on peut, avec Fontenelle, admirer le secret que possède la nature « pour varier de tant de manières une chose aussi simple qu'un visage », c'est assurément que chaque individu a reçu en en partage un patrimoine chimique d'une nature particulière.

Sans doute, fort exceptionnellement, il arrive que deux humains se ressemblent de façon stupéfiante, au point d'être quasiment indiscernables. Mais dans ce cas — celui des vrais jumeaux, nés d'un même œuf —, l'héritage est commun aux deux individus, qui ne sont, en somme, qu'un seul et même être, tiré à double exemplaire.

On peut très grossièrement comparer l'œuf, cellule première, à un minuscule laboratoire où se trouvent inclus des milliers de produits et réactifs différents, qui sont les gènes. Tout cela, par un travail d'une extraordinaire complexité, aboutira à la formation d'un organisme ; et l'on conçoit que la forme et le fonctionnement de celui-ci doit dépendre de tous les gènes contenus par l'œuf.

Sur ce très subtil et mystérieux labeur qui s'effectue depuis le germe jusqu'à l'être développé, la Génétique, depuis peu, commence à projeter quelque lumière. Primitivement limitée au plan structural ou morphologique, elle en est venue maintenant à aborder le plan physiologique ou fonctionnel.

1. *Nature*, 1943.

2. Les protéines et les albuminoïdes sont des corps quaternaires, contenant du carbone, de l'hydrogène, de l'oxygène et de l'azote. L'acide nucléique est un acide complexe, dont l'hydrolyse donne des bases puriques et pyrimidiques, des glucides et de l'acide phosphorique.

Non contente d'identifier les gènes dans les patrimoines héréditaires, de les distribuer entre les différents chromosomes et de leur assigner des emplacements précis, elle prétend mettre au jour les ressorts de leur activité et suivre le déroulement des phénomènes qui, à partir des milliers de gènes présents dans le noyau de l'œuf, mèneront à la réalisation des caractères dans l'organisme achevé.

Il y a là, on le conçoit, tout un monde à explorer, et le généticien commence à peine son enquête. Mais déjà, de ces travaux de « Génétique physiologique », un fait ressort, et d'importance capitale, à savoir qu'entre le gène et les caractères qu'il détermine — autrement dit, entre la condition initiale et le résultat final —, se déroule toute une série de réactions chimiques où interviennent des substances diffusibles, plus ou moins voisines des hormones.

En vue d'illustrer la production et le rôle de ces hormones particulières, nous examinerons tout d'abord la façon dont les gènes déterminateurs du sexe commandent la différenciation de la glande sexuelle.

Le sexe de l'individu, chez l'immense majorité, sinon chez la totalité des êtres vivants, est déterminé dès le moment de la conception par l'héritage chromosomique de l'œuf. On a donc bien affaire à un caractère héréditaire, génétique. Or, selon toute vraisemblance, il se réalise par l'intermédiaire de certaines substances chimiques, lesquelles, suivant le cas, impriment à l'ébauche d'abord indifférenciée de la glande sexuelle une évolution masculine ou féminine : de telle constitution chromosomique découlera tel équilibre hormonal, qui lui-même commandera l'édification de tel type de glande.

Cette conclusion ressort en premier lieu d'une fort curieuse « expérience naturelle » qui fut signalée pour la première fois par le naturaliste américain Lillie.

Quand une vache porte deux jumeaux, il advient qu'une communication s'établisse entre les systèmes circulatoires des fœtus. C'est alors un même sang qui les irrigue tous deux, et, s'ils sont de sexes différents, le fœtus femelle se montre nettement dévié dans le sens masculin (*free-martinism*) : sa glande sexuelle, notamment, révèle une structure équivoque, intermédiaire entre celle d'un ovaire normal et celle d'une glande mâle. La seule explication plausible du fait est que le fœtus mâle produit et déverse dans le sang une sorte d'hormone à effet masculinisant. L'on présume que c'est précisément cette hormone qui, dans le fœtus mâle lui-même, est l'artisane de la différenciation sexuelle.

On peut d'ailleurs reproduire artificiellement le phénomène chez les batraciens (tritons, salamandres, grenouilles, crapauds), en greffant l'une sur l'autre, en *parabiose*, deux jeunes larves (Witschi, Burns). Lorsque l'on a constitué ainsi des paires de « siamois » composées d'un sujet mâle et d'un sujet femelle, on constate que, chez ce dernier, la glande sexuelle accuse toujours un certain degré de masculinisation. Cette influence du mâle sur la femelle tient manifestement, ici encore, à la diffusion d'une substance à propriétés masculinisantes.

On n'a pas réussi à isoler, et encore moins à identifier chimiquement, ces hormones embryonnaires à effet sexuel. En revanche, nous connaissons fort bien les hormones sexuelles de l'adulte (*œstrone* ou *folliculine* de la femelle, *testostérone* du mâle), c'est-à-dire celles qui, sécrétées par les glandes génitales, conditionnent la différenciation extérieure des sexes et

font apparaître dans l'organisme les caractères sexuels dits *secondaires*. En faisant agir sur l'embryon ces hormones de l'adulte, on a pu, dans certains cas, modifier profondément le type de la glande sexuelle, ce qui, d'une part, corrobore l'idée d'une différenciation sexuelle par facteurs chimiques, d'autre part, suggère que l'hormone sécrétée par la glande adulte doit ressembler à celle qui, au cours de l'embryogenèse, en provoque l'édification.

Si, à un très jeune embryon de poulet, génétiquement mâle, on injecte de fortes doses d'hormone ovarienne, sa glande sexuelle acquiert le type féminin : à la naissance de l'animal, on ne pourra, sur l'aspect de cette glande, le distinguer d'un poussin génétiquement femelle. L'inversion sexuelle ainsi obtenue n'est d'ailleurs que transitoire ; l'animal, au cours de sa vie, reprendra son sexe originel, et cela même si l'on continue à le soumettre au traitement féminisant [1].

Si, au contraire, on injecte de l'hormone mâle à un jeune embryon, génétiquement femelle, on provoque également une inversion de sexe, mais beaucoup moins accentuée que dans l'exemple précédent.

La grenouille se prête tout particulièrement bien à ce genre de recherches, car sa larve ou têtard se développe librement en milieu aquatique, et la différenciation sexuelle ne s'y manifeste qu'assez tard. Or, si l'on injecte de l'hormone femelle à de jeunes têtards, on transforme en femelles tous ceux qui étaient destinés au sexe mâle, tandis que, par l'injection d'hormone mâle, on transforme en mâles tous ceux qui étaient destinés au sexe femelle. Dans ce dernier cas, même, la transformation semble permanente, *définitive*, comme l'a montré L. Gallien dans un remarquable travail qui vient de paraître [2]. Apparemment, les femelles ainsi masculinisées par voie chimique resteront mâles toute leur vie ; et, donc, si l'on réussit à les mener jusqu'à l'âge reproducteur, ce qui ne soulève qu'une difficulté matérielle, on pourra faire naître des produits de deux femelles, des têtards *fils de deux mères*, — expérience d'une grande valeur théorique, car elle doit permettre de vérifier certaines conséquences de la théorie chromosomique du sexe.

Chez les mammifères, on n'a pu jusqu'ici déterminer par traitement chimique des modifications notables de la glande sexuelle ; il est probable que, chez eux, les hormones embryonnaires diffèrent plus ou moins profondément des hormones produites par l'organisme adulte.

***

Les faits précédemment indiqués établissent clairement que les facteurs responsables de la différenciation *sexuelle* sont de l'ordre chimique. Mais l'intervention de substances chimiques dans la réalisation des caractères héréditaires a pu être également démontrée en ce qui concerne la différenciation *raciale* des individus.

On sait que, chez la mouche du vinaigre, matériel favori des généticiens, il existe une profusion de races héréditaires ou mutations, dont chacune

1. Expériences de Willier, Gallacher et Koch ; de Véra Dantchakoff ; d'Étienne Wolff et Ginglinger.

2. Recherches expérimentales sur l'organogenèse sexuelle des batraciens anoures. (*Bulletin biologique*, 1944, LXXVIII, fasc. 3-4.)

est en rapport avec une particularité de gène. Telle race, par exemple, a les yeux blancs, au lieu de les avoir rouge-brique ; telle autre les a vermillon, ou rubis, ou sépia ; telle autre a le corps noir au lieu de l'avoir gris ; telle autre a les ailes rudimentaires ; telle autre, les yeux atrophiés...

Dans certains cas — encore exceptionnels, il est vrai — on a pu constater que la réalisation du type normal exige l'intervention, au cours du développement, d'une substance spéciale qui fait défaut chez la race mutante.

Si, ayant prélevé une ébauche d'œil sur une jeune larve de la race aux yeux vermillon, on la greffe sur une larve de race normale, cette ébauche, en s'y développant, produit un œil de coloration normale, rouge brique ; en d'autres termes, l'ébauche transplantée ne se développe pas conformément à son propre type génétique, mais conformément à la race de la larve porte-greffe. D'où l'inévitable conclusion que, dans les humeurs de celle-ci, diffuse quelque substance nécessaire au rougissement normal des yeux. Et l'on peut d'ailleurs en administrer la preuve directe. Que l'on injecte à une larve de la race aux yeux vermillon un peu de lymphe recueillie sur un organisme de race normale, et la larve ainsi traitée produira une mouche aux yeux rouge-brique.

Dans ces remarquables expériences, qui sont dues à Beadle et à Boris Ephrussi, on a, par un traitement hormonal, modifié un caractère génétique. Usant de la substance même dont usent les gènes au cours du développement de l'insecte, et réalisant par là une façon de « mutation chimique », on n'a rien fait de moins que de changer le type racial, comme nous avons vu tout à l'heure qu'on pouvait changer le type sexuel.

La substance en question a pu être précisément identifiée ; c'est la *cynurénine*, substance azotée de structure relativement simple. La puissance d'action en est considérable : avec un gramme de cynurénine, on aurait de quoi faire rougir les yeux de dizaines de milliers de mouches !

Le rôle des substances chimiques dans le déterminisme héréditaire apparaîtra encore plus clairement, peut-être, si l'on considère non plus des traits de pigmentation, mais des particularités de structure.

Dans la race de Drosophiles dite race *Bar*, l'œil fortement réduit, ne contient que soixante à soixante-dix facettes au lieu des sept à huit cents que compte l'œil normal. Or, en administrant une certaine nourriture (extraits d'asticots) à des larves de race *Bar*, on leur fait produire des mouches à yeux quasi-normaux. Il est naturel de penser que le régime alimentaire agit par le moyen d'une substance à effet spécifique ; et l'on est en droit de supposer que cette même substance, ou une substance analogue, s'élabore dans l'organisme de race normale où elle conditionne l'achèvement structural de l'organe oculaire. Voilà donc une substance réellement *morphogénétique*, et dont l'absence, ou tout au moins la raréfaction, se traduit par l'apparition d'un caractère mutant. Ici encore, par une vicariance chimique, on est en mesure de reproduire l'effet du gène normal.

Certes, un grand nombre de caractères héréditaires n'ont pu jusqu'ici être modifiés ni par la greffe, ni par les injections, ni par la nourriture. Mais il ne s'ensuit nullement de là que leur mode de réalisation relève d'un mécanisme essentiellement différent. On peut, en ce qui les concerne, supposer ou bien que l'expérimentateur intervient à un stade trop avancé du développement, ou bien qu'il s'agit de substances dont l'activité s'exerce exclusivement à l'intérieur même des cellules.

Du seul point de vue théorique, l'importance des nouvelles acquisitions touchant la « chimie de l'hérédité » ne laisse pas d'être considérable. Elles permettent qu'on se représente avec quelque netteté certains des processus par lesquels les gènes de la cellule réalisent les caractères de l'organisme, et, dès lors que ces processus sont de nature hormonale, on voit que, par eux, s'établit une étroite liaison entre la science de l'hérédité et la science des hormones, entre la Génétique et l'Endocrinologie.

Du point de vue pratique, l'intérêt des faits n'est certes pas moindre. Car un grand nombre de maladies et de tares humaines ne sont que des mutations défectueuses, en rapport avec des modifications de gènes. Par analogie avec ce qui se passe chez la mouche du vinaigre, on admettra volontiers que les gènes morbides ou anormaux produisent leurs fâcheux effets par la suppression ou la raréfaction d'une substance chimique, indispensable au développement normal. Et, par suite, rien n'interdit de penser que la science future parviendra à corriger ces déficiences génétiques par l'emploi d'une chimiothérapie appropriée [1].

On pourrait même aller plus loin, et se demander si l'homme, en ce nouveau domaine, n'apprendra pas à faire mieux que la nature. Si, d'ores et déjà, l'on sait restituer à un organisme ce dont le prive une mutation désavantageuse, ne peut-on prétendre à lui fournir ce dont l'enrichirait une mutation favorable, et, en somme, par les artifices de la chimie, anticiper sur le progrès évolutif ?

JEAN ROSTAND

1. J. Rostand. La Génétique physiologique et la Pathologie humaine. (*Archives hospitalières*, 1945.)

LE TRAVAIL DU POÈTE

A Guillevic

Les belles manières d'être avec les autres
Sur l'herbe pelée en été
Sous des nuages blancs

Les belles manières d'être avec les femmes
Dans une maison grise et chaude
Sous un drap transparent

Les belles manières d'être avec soi-même
Devant la feuille blanche
Sous la menace d'impuissance
Entre deux temps et deux espaces

Entre l'ennui et la manie de vivre.

II

Qu'êtes-vous venu prendre
Dans la chambre familière

Un livre qu'on n'ouvre jamais

Qu'êtes-vous venu dire
A la femme indiscrète

Ce qu'on ne peut pas répéter

Qu'êtes-vous venu voir
Dans ce lieu bien en vue

Ce que voient les aveugles.

III

La route est courte
On arrive bien vite
Aux pierres de couleur
Puis
A la pierre vide

On arrive bien vite
Aux mots égaux
Aux mots sans poids
Puis
Aux mots sans suite

Parler sans avoir rien à dire
On a dépassé l'aube
Et ce n'est pas le jour
Et ce n'est pas la nuit
Rien c'est l'écho d'un pas sans fin.

IV

Une année un jour lointains
Une promenade le cœur battant
Le paysage prolongeait
Nos paroles et nos gestes
L'allée s'en allait de nous
Les arbres nous grandissaient
Et nous calmions les rochers

C'est bien là que nous fûmes
Réglant toute chaleur
Toute clarté utile
C'est là que nous chantâmes
Le monde était intime
C'est là que nous aimâmes

Une foule nous précéda

Une foule nous suivit
Nous parcourut en chantant
Comme toujours quand le temps
Ne compte plus ni les hommes
Et que le cœur se repent
Et que le cœur se libère.

V

Il y a plus longtemps encore
J'ai été seul
Et j'en frémis encore

O solitude simple
O négatrice du hasard charmant
J'avoue t'avoir connue

J'avoue avoir été abandonné
Et j'avoue même
Avoir abandonné ceux que j'aimais

Au cours des années tout s'est ordonné
Comme un ensemble de lueurs
Sur un fleuve de lumière
Comme les voiles des vaisseaux
Dans le beau temps protecteur
Comme les flammes dans le feu
Pour établir la chaleur

Au cours des années je t'ai retrouvée
O présence indéfinie
Volume espace de l'amour

Multiplié.

VI

Je suis le jumeau des êtres que j'aime
Leur double en nature la meilleure preuve
De leur vérité je sauve la face
De ceux que j'ai choisis pour me justifier

Ils sont très nombreux ils sont innombrables
Ils vont par les rues pour eux et pour moi
Ils portent mon nom je porte le leur
Nous sommes les fruits semblables d'un arbre

Plus grand que nature et que toutes les preuves.

VII

Je sais parce que je le dis
Que mes désirs ont raison
Je ne veux pas que nous passions
A la boue
Je veux que le soleil agisse
Sur nos douleurs qu'il nous anime
Vertigineusement
Je veux que nos mains et nos yeux
Reviennent de l'horreur ouvertes pures

Je sais parce que je le dis
Que ma colère a raison
Le ciel a été foulé la chair de l'homme
A été mise en pièces
Glacée soumise dispersée
Je veux qu'on lui rende justice
Une justice sans pitié
Et que l'on frappe en plein visage les bourreaux
Les maîtres sans racines parmi nous

Je sais parce que je le dis
Que mon désespoir a tort
Il y a partout des ventres tendres
Pour inventer des hommes
Pareils à moi
Mon orgueil n'a pas tort
Le monde ancien ne peut me toucher je suis libre
Je ne suis pas un fils de roi je suis un homme
Debout qu'on a voulu abattre.

PAUL ELUARD

ELUARD

Un Adam s'éveillant dans l'éden du silence reconnaît les mots, ou plus exactement les nomme, nomme les noms. Il s'enchante lui-même de la fraîcheur de ses inventions et de la splendeur dont s'illumine aussitôt toute cette création, autour de lui, merveilleusement recréée. Il dit : « Il fait beau », s'étonnant lui-même, à moins que ce ne soit le monde ainsi animé qui s'étonne de cette action imputée à un sujet neutre et total et associée à cet attribut qui, par sa seule expiration monosyllabique, comble l'univers d'une parure absolue. Que cela est extraordinaire, de faire beau ! Et que cela est extraordinaire, d'accomplir, par d'aussi simples rencontres, toute une suscitation de frémissements, d'éclats, d'étincelles, d'insondables et soudaines présences, disparues sitôt qu'apparues, mais dont la chaîne est infinie et forme la végétation, la respiration de la vie, la présence même ! Mais cependant que cette genèse se produit, — et non point à l'origine, mais de nos jours, tel un mystère perpétué, — la race humaine a son langage, nous avons notre langage, dont nous ne nous étonnons plus et dont les circuits et les frottements nous sont familiers. Aussi familiers que les choses qu'il prétend représenter et dont nous avons oublié qu'elles furent le premier arbre, le premier oiseau et le premier soleil. Faisons l'effort, néanmoins, de confronter ce langage avec celui de l'Adam poète et nous verrons aussitôt ressortir l'usure du nôtre et s'exalter l'immaculée nitescence du sien. Nos associations devenues mécaniques, c'est-à-dire locutions et lieux communs, apparaissent dans sa bouche, lorsqu'elles s'y rencontrent comme par hasard, comme la première fois qu'elles furent osées, d'incompréhensibles et saugrenues merveilles. Tel un vieux ménage dont on pense soudain, et non sans malice bouffonne, qu'il fut un jour la prodigieuse attraction de deux amants. Mais tout notre langage courant, notre langage social n'est fait que de vieux ménages. Aussi est-ce un jeu encore trop facile que de souligner son contraste avec les éclosions et les émois que découvre le printemps du paradis terrestre. Il faut, pour respirer ce printemps à plein et dans toute sa surprenante innocence, nous reporter un instant au bouquet fané de notre langage poétique même. Car nous aussi, dans notre monde du péché, nous nous risquons et nous divertissons à des associations gratuites de formes, de pensées et de sons, qui éveillent un écho dans le cœur collectif et s'y trouvent admises et autorisées. Bientôt ces analogies, ces équations, pour singulières qu'elles aient pu paraître, portent l'estam-

pille triviale et sont classées dans les *Clefs des Songes* et les *Blasons des Fleurs*. Mais dans son jardin aux fleurs toujours nouvelles l'Adam poète ne propose aucun signe qui puisse jamais entrer dans un alphabet utile, dans un langage usuel. Assemble-t-il un blason des fleurs ou forge-t-il une clef des songes, ce seront de vains instruments. Il y a, dans la floraison verbale qui l'entoure, des charmes qu'il n'a pas encore employés, — et qui sans doute coïncident avec des tas de mots qui grouillent dans les conversations de la tribu et ses lexiques, voire ses phantasmes et jusqu'à ses poèmes et jusqu'à ses délires, mais sous le ciel du paradis terrestre ces charmes vers lesquels se tourne Adam curieux, restent aussi insolites et constamment neufs que ceux qu'il a déjà découverts. Et alors il s'éprend de ces mots pour lui exotiques, il les approche, il les cueille. Et il y en a mille autres, et mille autres encore, et le monde est toujours illimité !

On comprend dès lors que la production du poète adamique soit vaste, indéterminée, toujours égale et facile — *facile* au sens où il l'entend lui-même dans sa primitive béatitude à sentir perpétuellement et si simplement ! les merveilles surgir sous ses doigts. Facile et *immédiate* surgit la merveille : et de merveille en merveille va-t-on voir se composer une œuvre close ? Non, car l'éden du silence, car le jardin des racines miraculeuses n'a pas de frontières et son bienheureux habitant connaît que ses ressources sont inépuisables et que les naissances y sont à l'infini possibles. C'est notre langage à nous qui forme un système, et les variations qu'y introduisent nos poètes, pour puissants magiciens que soient ceux-ci, finissent par composer un ensemble organisé qu'on peut appeler une œuvre. Mais l'Adam ne compose pas une œuvre, il est dans un état et en dehors de l'espace et du temps, un état inconditionné, sans commencement ni fin et où tout est perpétuel renouvellement. Ses opérations ne composent ni n'organisent; elles ne tendent ni au poème, ni à la suite de poèmes. Ses opérations ne font pas une œuvre.

Opérations toutes brèves, instantanées, qui ne dépassent pas l'imagination d'un point, d'une flamme, d'un soupir. Elles s'absorbent dans le prononcé d'un mot vidé de tous rapports, cristallisé dans un air raréfié, subtilisé dans la nudité de son épiphanie. Puis, à peine plus compliquées, dans le chimisme imprévu de la rencontre de ce mot avec un autre mot. Et déjà la mort a consumé ces fabuleuses noces et une fête voisine jaillit. Et ainsi indéfiniment dans l'intarissable fécondité paradisiaque. Ce serait une erreur que d'évoquer à ce propos tels styles déliquescents, évanescents, amorphes, éperdument dépersonnalisés que nous avons pu connaître et même savourer. Nous ne sommes point ici dans un déclin crépusculaire, mais au matin, et les exercices du matin peuvent être salutaires, tant d'angélique pureté peut avoir un caractère exemplaire et humain. Car cette suite infinie d'apparences sans lien entre elles laisse transparaître une unité qui n'hésite pas à s'appeler la vie, la vie faite d'agonies perpétuelles, mais qui se poursuit quand même et qui se proclame sous son aspect le plus fier, le plus ingénu, le plus simple, et, pour tout dire, le plus amoureux. Toute cette matière céleste et musicale qui s'allonge et se prolonge, chatoie et scintille, déçoit nos mains, désespère notre soif, échappe à tous les efforts qui la voudraient fixer, nos habitudes d'esprit finissent par y trouver un sens : elles y découvrent une dialectique de l'amour.

L'attitude de notre Adam n'est pas une attitude de nonchalance, d'abandon, de donjuanisme, celle d'un funèbre et décadent voluptueux qui tue les minutes et en rejette le cadavre au fur et à mesure de leur évocation. C'est une façon divine, divinement humaine d'approfondir la vie, de la vivre dans son éblouissante multiplicité, dans son flot et sa perpétuité. De communier

avec chacun des moindres atomes qui la divisent sans la rompre, avec l'essentiel secret de son tissu, avec l'élément dernier qui est la cause même de sa phosphorescence. Ce poète-là n'est pas un don Juan, mais le contraire de don Juan, c'est-à-dire un amoureux. Car c'est dans l'amour, l'amour de la personne pour la personne, d'un homme pour une femme que l'analyse de l'instant et la connaissance de tous les évanouissements qui impliquent la vie reconstituent avec la plus intense évidence le sentiment même de la vie.

C'est en l'honneur de la vie que joue la dialectique de l'amour et que se nouent et se dénouent ces savantes oppositions du drame amoureux : sommeil et veille, présence et absence. Le regard se reconstitue dans le ciel qu'il reflète, l'amour s'abolit et renaît dans le miroir de sa réflexion. L'être aimé se perd constamment en des figures diverses qui reproduisent une similitude. Et vivre s'accomplit de toujours mourir. Les actes mentaux qui faisaient sans cesse éclater et s'éteindre de soudaines fulgurations verbales se reproduisent dans le rythme de non moins fragiles palpitations du cœur, et près d'Adam se forme et s'anéantit pour se reformer aussitôt, présente et d'une présence riche de mille absences, absente et par conséquent plus présente que jamais, endormie et envolée et en voyage et alors si vigilante, puis éveillée et lourde du secret de son sommeil, différente et semblable, semblable et différente, Eve.

*
* *

Incarnée dans l'amour, une telle poésie s'incarne aussi dans la douleur et la colère. Au temps où elle se manifestait, les événements les plus retentissants firent irruption dans notre monde du péché, et l'Adam poète ne pouvait y demeurer insensible. Aussi bien convient-il à présent de l'appeler par son nom, le nom que, après avoir délicieusement réinventé tous ceux qui coïncident avec notre langage, il voulut donner à sa poésie même, mais totalement inventé celui-là et neuf, un nom fluide et lumineux : Paul Eluard.

Comment la poésie édénique de Paul Eluard allait-elle affronter une si terriblement réelle réalité ? A tout ce que nous avons tous vécu en commun il fallait que l'art de chaque poète trouvât à s'appliquer. Il fallait que des arts qui souvent n'exprimaient que leur propre définition, leur recherche d'eux-mêmes et leur singularité consentissent à exprimer, cette fois, une tragédie venue de l'extérieur, abattue du siècle sur le siècle, imposée à ce par quoi tout homme, poète ou non, se sentait confondu avec les autres hommes. Pour les poètes les plus récents, dont la manière s'était plus ou moins tournée vers ce que les peintres appellent l'art figuratif et faisait leur place aux choses, aux idées, à certaines relations et cohésions du monde vécu, l'adaptation pouvait encore paraître aisée. Elle se laissait moins prévoir chez ceux dont la poésie était apparue à ses débuts comme une rupture, la plus violente qu'eût jamais risquée l'esprit, et s'était isolée dans son arbitraire, son défi, son essence.

Le flot de désordre et d'énergie que se complaisait à déchaîner Tristan Tzara se donne dès lors un sens et se trouve animé par une fureur précise et qui sait contre quoi elle s'exerce. Et cette grande allure du style d'Aragon, cette démarche péremptoire, extraordinairement assurée, prestigieuse, éloquente, avec un je ne sais quoi de crânerie parisienne, ont une direction et un objet. Mais ici l'incarnation était déjà un fait accompli, et cela depuis que, sorti du surréalisme, Aragon avait situé ses romans en cours et à venir sous ce titre général : *le Monde Réel.* Aussi tout un art éprouvé, exercé, rompu à lui-même jusqu'à ses limites extrêmes, pouvait-il

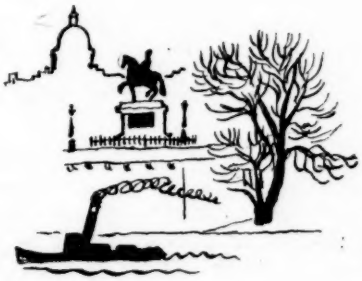
se laisser *inspirer*. Il a écouté la passion la plus généreuse et, gonflé de romance et de chanson, enivré de sources françaises, il a produit des poèmes de guerre dont certains resteront à jamais aussi populaires, aussi scolaires, aussi nationaux que tels des plus beaux poèmes de Victor Hugo.

Les feux et les diamants de Paul Eluard, cette virginité de chaque mot, cet infinitésimal isolement de leurs accords, ces révélations d'assortiments, ces fusées d'alliances nouvelles, subtiles, inouïes, tout cela qui ne finissait par *exprimer* quelque chose que dans le domaine sacré de l'amour poursuit son humanisation sur ces terres où s'est joué le sort de l'homme : celles de notre pays foulé par l'oppresseur, arrosé du sang des martyrs. Et la pureté d'expression qui avait été le fruit d'une des plus rares et miraculeuses opérations spirituelles porte à présent son plus beau visage : elle s'appelle simplicité. Le poète peut écrire qu'il dit ce qu'il voit, ce qu'il sait, ce qui est vrai.

Son langage des origines, son langage de prime aurore et d'avant la chute, sans doute usait-il du même matériel que notre langage courant : il restait toujours à part et défendu par l'invulnérable silence de ses blancs. Mais à présent que les sentiments du poète se confondent avec ceux de sa patrie, son deuil avec son deuil, sa révolte avec sa révolte, son destin avec son destin, les mots purs et saints qu'il emploie sont ceux-là mêmes que la patrie exhale et jusqu'aux plus directs. Lorsqu'il dit de nos ennemis : *bêtes et méchants*, la rue et la campagne de chez nous ne disent pas autrement, et l'on ne saurait dire autrement. Et lorsque, dans l'exploration de ses richesses, un mot suprême se fait pressentir, qui, plus que tous autres, mérite ses approches, ses faveurs, cette litanie, ce cortège de cérémonies alchimiques dont il enchante la révélation de ses plus précieuses créatures, ce mot n'est autre que l'impérieux maître-mot de tout un peuple : liberté.

Les larmes qui entrent dans ses fabrications sont de rares joyaux : mais ce sont aussi des larmes. Des larmes très amères et très humaines, telles que celles que nous pleurons avec lui sur ce sublime enfant de dix-huit ans qui s'appelait Lucien Legros, fusillé par les Allemands. Les armes de la douleur, étincelantes et fortes, qu'il a déposées sur cette tombe sont de véritables armes et qui dureront autant que la France. Leur clarté immortalise le nom de Paul Eluard, honneur de la poésie française.

JEAN CASSOU



LE SORT DE L'ALLEMAGNE

L'Allemagne est vaincue, elle a capitulé sans conditions ; l'édifice monstrueux construit par Hitler s'est effondré. Pour la seconde fois en moins de trente ans, les puissances alliées tiennent entre leurs mains les destinées du peuple allemand. Jusqu'à présent, elles n'ont conclu avec ses représentants ni armistice, ni convention d'aucune sorte : l'acte de capitulation du 7 mai 1945 oblige le vaincu à se soumettre, à accepter la loi du vainqueur ; il n'impose à ce dernier aucune obligation réciproque. Les Nations unies occupent l'Allemagne et l'occuperont aussi longtemps qu'elles le jugeront nécessaire ; elles ont pris en charge le gouvernement et l'administration du pays ; elles ne traiteront avec la nation allemande que le jour où celle-ci leur paraîtra en mesure de se gouverner elle-même et de tenir les engagements qu'elle aura contractés.

Comment se justifie cette procédure ? Par la raison très simple que, lors de leur victoire, les Alliés ne savaient pas dans quel état matériel, social, politique et moral ils allaient trouver l'Allemagne, et qu'ils ne le savent pas encore aujourd'hui. C'eût été de leur part une grave imprudence que de proposer ou même d'imposer soit un armistice, soit des préliminaires de paix à un ennemi dont ils ne connaissaient exactement ni les possibilités ni les dispositions. La période d'occupation, qu'ils prolongeront autant qu'il faudra, leur permettra d'élaborer sur place et en toute connaissance de cause le statut futur de l'Allemagne, comme aussi de composer les désaccords et les divergences de vues qui pourraient se produire entre eux et que les Allemands ne manqueraient pas d'exploiter à leur profit.

En d'autres termes, l'Allemagne est aujourd'hui à la merci de ses vainqueurs, mais le problème allemand n'est pas encore résolu. L'occasion que nous avons de le résoudre au mieux de nos intérêts et au plus grand avantage d'une Europe pacifiée ne se représentera peut-être jamais sous une forme aussi propice ; nous l'avons payée assez cher pour avoir le droit d'en user et le souci d'en bien user. Chacun des gouvernements alliés à qui a été confiée une zone d'occupation devra donc, tout en administrant les territoires qui y ressortissent, instituer une série d'enquêtes politiques, économiques, sociales qui l'éclaireront sur les données réelles du problème allemand et sur les méthodes les plus propres à le résoudre.

La répartition des zones a donné lieu à quelques tiraillements sur lesquels

il ne nous convient pas d'insister. Les armées américaines, qui avaient envahi l'Allemagne par l'ouest, ont dû céder aux instances de l'Union soviétique et abandonner à ses troupes une assez large bande du territoire qu'elles avaient conquis. La zone attribuée à la France a été prise en partie sur les régions d'abord occupées soit par les Américains, soit par les Britanniques. Sa configuration est assez bizarre. Elle se compose de trois tronçons plus ou moins triangulaires, qui se rejoignent deux à deux par les sommets. Le premier comprend une partie de la Hesse et de la Prusse rhénane, la Sarre et le Palatinat, avec une petite tête de pont sur la rive droite du Rhin. Le

ZONES D'OCCUPATION DES ARMÉES ALLIÉES EN ALLEMAGNE

deuxième tronçon est formé par une portion du pays de Bade et la moitié Sud du Wurtemberg avec le lac de Constance. La troisième part de l'extrémité orientale de ce lac pour englober la province autrichienne du Vorarlberg. La zone française ne contient aucune des très grandes villes allemandes, mais compte pourtant quelques agglomérations importantes : Coblence, Mayence, Sarrebrück, Ludwigshafen, Fribourg-en-Brisgau. Nous occupons deux centres universitaires également célèbres : Fribourg, catholique, et Tubingue, protestant. Enfin la France participe à l'occupation de Berlin et de Vienne.

Chacun des gouvernements alliés est maître dans la zone qu'il occupe, ce qui n'exclut point une direction centrale, confiée à un Conseil suprême interallié qui siège à Berlin. Il est évident que l'administration des grands organes économiques du Reich, comme la *Reichsbank*, les Chemins de fer, le *Reichsverband* ou le *Kohlensyndicat* ne pouvait ne pas être morcelée, de même que le désarmement, le contrôle des changes, le service des transports, l'office des restitutions devaient ressortir à une seule autorité. Sur ce point, pas de controverse possible. Au contraire, un débat semble s'être

engagé entre partisans de l'autonomie des zones et champions de l'administration uniforme. Les premiers ont fait valoir que la différence des méthodes appliquées par les Russes, les Britanniques, les Américains et les Français dans leurs zones respectives contribuerait à affaiblir l'unité du Reich allemand et peut-être à réveiller utilement certains particularismes. Les seconds signalaient le danger de quelques initiatives locales, prématurées ou irréfléchies, qui pourraient mettre dans l'embarras des voisins moins indulgents ou plus circonspects. On incline à penser que les seconds n'avaient pas tout à fait tort, lorsqu'on lit les déclarations faites le 2 juillet par le colonel américain Keegan, gouverneur militaire de Bavière. Cet officier estimerait possible « de remettre entièrement entre des mains allemandes le gouvernement du pays dès le 1er novembre prochain, étant donné les résultats déjà obtenus par l'Administration militaire américaine ». Si la déclaration est authentique, ce serait aller un peu vite en besogne. Quoi qu'il en soit, c'est la formule de l'autonomie qui semble avoir prévalu.

Nous abordons ainsi un élément essentiel du problème allemand : dans l'intérêt de l'Europe et de la paix future, convient-il de maintenir l'unité politique de l'Allemagne, ou ne vaudrait-il pas mieux diviser le territoire du Reich en un certain nombre d'Etats souverains ? Ici encore, les Alliés sont maîtres, leur décision sera sans appel et ne pourrait être infirmée que par les événements à venir ; mais il s'agit pour eux de ne pas se tromper dans leurs prévisions. Dans un discours prononcé aux Communes le 24 mai 1944, M. Winston Churchill a déclaré « qu'il ne pouvait être question de donner à l'Allemagne la moindre garantie qu'elle ne subira pas de modifications territoriales, s'il apparaît que de telles modifications sont de nature à rendre plus sûre et plus durable la paix de l'Europe ». Cette déclaration s'applique tout aussi bien aux amputations de territoire imposées au Reich allemand qu'au démembrement de l'Empire et à la restauration des principaux Etats dont se composait l'Allemagne avant 1871.

Quelques amputations sont déjà prévues, pour ne pas dire accomplies. En compensation de la Russie blanche et de la Galicie orientale, cédées à l'Union soviétique, la Pologne doit recevoir, avec la Silésie, une partie de la Prusse orientale et de la Poméranie. Les Pays-Bas acquerraient, à l'est de leur frontière, une bande de territoire équivalant à l'étendue de la région qu'a rendue inculte l'inondation provoquée par les Allemands. Au nord, on songe à internationaliser le canal de Kiel et l'île d'Héligoland. A l'ouest, le rattachement, total ou partiel, de la Sarre à la France paraît être envisagé. La région rhéno-westphalienne sera-t-elle détachée du Reich et soumise à l'administration d'un groupe de puissances occidentales ? C'est une question qui n'est pas encore résolue. Les Alliés auront évidemment le plus grand avantage, soit à priver l'économie allemande d'une partie de ses ressources minières et industrielles, soit à restreindre la puissance démographique du Reich. Les Russes estiment que, du seul fait des amputations opérées à l'est, la population de l'Etat allemand se trouverait ramenée à 55 millions d'habitants.

Venons à une autre sorte de modification territoriale : le morcellement de l'Allemagne. Convient-il de rendre leur indépendance souveraine aux principaux Etats dont Bismarck fit un Empire, à la Bavière, à la Saxe, au Wurtemberg, au Pays de Bade, etc., et d'obliger la Prusse à restituer tout ce qu'elle a conquis ou *volé* aux dépens de ses voisins germaniques ? Dans un ouvrage récent, le comte de Fels a fort bien mis en lumière les moyens hardis et peu scrupuleux par lesquels la monarchie prussienne s'était assuré en Allemagne une position hégémonique et comment, pour reprendre

l'expression de l'auteur, « la Prusse avait fait la conquête de l'Allemagne »[1]. Presque en même temps, M. Paul Mantoux, rouvrant un vieux débat, expliquait les raisons pour lesquelles Talleyrand à Vienne non seulement ne s'était pas opposé, mais avait contribué lui-même à l'installation de la Prusse sur la rive gauche du Rhin[2].

Le fait est que la Prusse n'en avait aucune envie. Au Congrès de Vienne, les provinces rhénanes lui furent offertes, à titre de compensation, pour sauver le royaume de Saxe qu'elle prétendait s'annexer. L'Autriche voulait, par ce moyen, écarter de ses frontières une Prusse agrandie et formant un tout compact au centre de l'Allemagne ; Louis XVIII voulait faire prévaloir le principe de légitimité et sauver le roi de Saxe, qui était demeuré fidèle à l'alliance française. L'Angleterre qui, en 1805, avait offert la rive gauche du Rhin à une Prusse hésitante, « obligea, en 1815, une Prusse récalcitrante à l'accepter ». Ce qui, d'ailleurs, n'empêcha point la Prusse de s'attribuer une partie de la Saxe, en attendant mieux. Il est assez piquant de constater que cette expansion prussienne vers l'ouest, source de tant de difficultés et de désastres, fut favorisée par les puissances qui auraient eu le plus d'intérêt à s'y opposer.

La faute commise au Congrès de Vienne et ses lourdes conséquences seront-elles réparées au futur congrès de la paix ? Voudra-t-on et pourra-t-on « déprussifier » l'Allemagne ? S'il s'agit de réduire la superficie de l'Etat prussien, l'opération paraît assez simple. Déjà les hommes de la république weimarienne l'avaient envisagée, préconisant une série de mesures qui eussent permis à l'Allemagne d'absorber la Prusse, comme la Prusse avait naguère absorbé l'Allemagne ; la Prusse ne serait plus qu'une « région » du Reich, égale en droits et en importance aux autres régions. Ce mouvement du « Los von Berlin ! » se produisit en 1930. Trois ans plus tard, par la loi du 7 avril, Hitler, qui venait de se faire donner pleins pouvoirs pour quatre ans, mettait fin au régime fédéral que la constitution de Weimar avait respecté, et réduisait les Etats allemands au rang de simples provinces prussiennes, dont dix *Statthalter* nommés par le Reich assuraient le gouvernement et l'administration. Hitler se vanta d'avoir, par cette réforme, achevé en quelques semaines l'œuvre que Bismark avait si longuement poursuivie, et donné enfin à l'Allemagne l'unité nationale dont elle avait besoin pour conquérir sa place en Europe et dans le monde. Il allait un peu vite et un peu loin. La vérité est que la loi du 7 avril 1933 consacrait le triomphe de Berlin et de l'hégémonie prussienne.

Il semble bien que, dans certains « pays » *(Laender)*, les particularismes aient survécu à cette réforme, comme ils avaient survécu à la chute des dynasties. L'unification de l'Allemagne est encore si récente ! La première étape fut franchie, non sans heurts, par Erzberger, qui substitua le contrôle du Reich à celui des Etats dans les chemins de fer, les postes et l'administration des finances. L'unification hitlérienne consista surtout à remplacer les fonctionnaires locaux par des agents prussiens, qui s'appliquèrent à désagréger les éléments particularistes en Bavière, en Bade, au Wurtemberg. Mais, en dernière analyse, la base la plus solide, le fondement le plus résistant de l'unité allemande, c'est le lien économique, c'est le *Zollverein*. Au temps de Bismarck, chaque fois que les Etats du Sud manifestaient quelque velléité séparatiste, il n'était, pour les ramener à l'obéissance, que

1. Comte de Fels : *La Conquête de l'Allemagne par la Prusse*. — Paris, Chaix 1945.

2. Paul Mantoux : *Talleyrand et la rive gauche du Rhin*, dans Études suisses d'histoire générale, tome 3, 1945.

de les menacer d'une sanction : exclusion de l'union douanière. C'est ce lien économique qu'aujourd'hui encore on aurait le plus de peine à rompre, si l'on voulait diviser l'Allemagne en plusieurs Etats indépendants et souverains.

Si, d'autre part, on entend par « déprussification » la destruction de l'esprit prussien, l'extirpation des méthodes prussiennes de gouvernement et d'administration dans toute l'étendue du Reich allemand, c'est une opération d'autant plus difficile qu'on ne voit pas bien par quel esprit, par quelles méthodes on pourrait les remplacer. Nous oublions trop aisément que l'Allemagne n'est point et n'a jamais été un Etat « national », et que certains ressorts, tout-puissants en France ou en Angleterre, ne jouent que très faiblement appliqués au conglomérat germanique.

*
* *

Soit qu'on laisse à l'Allemagne, territorialement réduite, sa forme unitaire, soit qu'on en fasse une fédération d'Etats souverains, il faudra fonder la reconstruction sur une base réelle, sur des éléments existants. Tous les Alliés sont d'accord pour éliminer le parti national-socialiste, dissoudre ses organisations et écarter des fonctions publiques ses adhérents notoires ; on n'insiste que trop sur le fait que les démocraties ont fait la guerre « contre le nazisme et non contre le peuple allemand ». On commencera donc par une vaste épuration. Mais, cela fait, sur quoi s'appuiera-t-on ? Que reste-t-il des anciens partis politiques ? Les deux partis les plus importants et les plus solidement constitués étaient le Centre catholique et la social-démocratie.

Le premier n'attendit même pas d'être officiellement dissous pour se suicider ; le Saint-Siège ratifia cette destruction en signant avec le gouvernement hitlérien le concordat du 20 juillet 1933, dont l'article 32 interdit aux ecclésiastiques allemands toute inscription à un parti politique et toute activité en faveur de ce parti. Cependant l'épiscopat et le clergé catholique, dans son ensemble, n'ont cessé d'opposer au régime hitlérien, qui les persécutait, une courageuse résistance. Deux *leaders* du Centre, anciens chanceliers de l'Empire, MM. Wirth et Brüning, qui avaient pris après 1933 le chemin de l'exil, sont prêts à jouer un rôle dans la reconstruction de leur pays. Le rôle qu'ils envisagent est-il conforme aux desseins que forment les gouvernements alliés touchant le futur statut de l'Allemagne ? C'est assez douteux. On aura tout loisir de s'en assurer pendant la période d'occupation. Il s'est également trouvé dans les cadres de l'Eglise évangélique des éléments irréductibles à l'hitlérisme. La persécution commune a sensiblement rapproché les deux grandes confessions chrétiennes, et ceux qui préconisent la réunion de l'Autriche à la Bavière pour former une Allemagne catholique séparée de l'Allemagne protestante feront bien de méditer sur les conséquences de ce rapprochement.

Si le Centre s'était dissous de lui-même en 1933, il n'en avait pas été de même du parti social-démocrate, contre lequel Hitler dut employer la force. Le 2 mai, des formations nazies mirent la main sur tout ce qui appartenait aux syndicats libres : maisons du peuple, banques ouvrières, archives, imprimeries de journaux, et cela dans tout l'Empire. Les principaux chefs syndicalistes furent jetés en prison. L'énorme appareil des syndicats allemands passa sous la « surveillance » du parti nazi. Nous connaissons mal

l'attitude des socialistes pendant la guerre ; quelques-uns de leurs chefs, réfugiés à l'étranger, y eurent des fortunes diverses : on sait comment le gouvernement de Vichy livra lui-même à Hitler Breitscheid et Hilferding ; ceux qui avaient trouvé asile en Angleterre ou aux Etats-Unis firent contre l'hitlérisme une propagande très active, mais perdirent à peu près tout contact avec leurs camarades demeurés en Allemagne.

Un des premiers soins des administrateurs soviétiques après l'occupation fut d'aider les syndicats allemands à se reconstituer. Le 17 juin dernier, plus de trois cents militants syndicalistes et d'anciens employés de l'Union des Syndicats allemands se sont réunis en congrès à Berlin. Les organisations rattachées à l'Internationale d'Amsterdam voisinaient avec celles qui ressortissent à l'Internationale de Moscou et avec les syndicats chrétiens. La plupart des participants sortaient des camps de concentration et des prisons d'où l'Armée Rouge les avait libérés. Deux discours furent prononcés par un social-démocrate, Otto Brass, et un communiste, Roman Kwaleck ; un appel fut lancé aux ouvriers du Grand-Berlin, les invitant à lutter de toutes leurs forces contre l'idéologie nazie et le militarisme allemand et à collaborer loyalement avec les autorités d'occupation en vue de hâter le relèvement économique du pays. Enfin le Congrès décida unanimement l'institution d'un *Comité syndical provisoire*, ayant son siège à Berlin.

Il est naturel que l'administration russe s'appuie, dans la zone dont elle a la charge, sur les éléments syndicalistes ; les Américains, les Anglais, les Français, dans leurs zones respectives, feront sans doute appel à des concours différents. L'essentiel est que ni les uns ni les autres ne cèdent trop tôt à l'illusion d'un mouvement décisif du peuple allemand vers la démocratie. L'expérience de Weimar ne doit pas être oubliée. Il ne suffisait pas de déclarer déchues quelques dynasties et de proclamer la république pour rendre l'Allemagne inoffensive. Il est vrai qu'en 1918, la victoire des Alliés laissait aux Allemands un pays intact, une armée qui niait la défaite et une industrie à laquelle il ne manquait que l'argent pour repartir ; encore ne devait-il pas lui manquer longtemps.

Les circonstances aujourd'hui nous sont plus favorables. La défaite militaire totale, indiscutable, est consacrée par un acte de reddition en bonne et due forme ; les villes allemandes sont en partie détruites ; les principales régions industrielles ont subi des dégâts considérables ; il faudra quelque temps à l'Allemagne pour sortir du chaos et pour relever ses ruines. Faisons en sorte que ce temps ne soit pas pour nous du temps perdu. Prolongeons l'épreuve autant qu'il sera nécessaire pour bien connaître les sentiments du peuple allemand et les intentions de ses dirigeants. Méfions-nous des soumissions passives et des conversions miraculeuses. Il y a plusieurs manières d'entendre la démocratie ; on peut concevoir une Allemagne démocratique et agressive, pacifiste et redoutable. Les mots ne sont pas des garanties. Un peuple qui ne conçoit la *Gleichberechtigung*, l'égalité des droits que comme un moyen de réaliser le *Gleichscheltung*, la mise au pas des peuples voisins, ne peut retrouver sa place dans le concert des nations européennes qu'après avoir non seulement abjuré, mais expié son erreur. Il ne suffira pas de changer le statut politique de l'Allemagne pour la rendre incapable de nuire.

*
* *

La première tâche des puissances occupantes — la seule qui exige des décisions immédiates — consiste à régler la vie administrative, économique

et financière de l'Allemagne selon leurs vues et sous leur seule autorité durant la période d'épreuve. A ce sujet, les mesures prises, pour être efficaces, devraient être uniformes et s'appliquer, sans distinction de zone, à l'ensemble du territoire. Et c'est ici qu'apparaissent déjà certaines difficultés. La peur des Russes a refoulé une partie de la population de la zone qu'ils occupent dans les zones anglaise et américaine ; or c'est dans la partie orientale du Reich que les produits alimentaires sont le plus abondants. Si les Alliés ne s'entendaient pas sur les conditions d'une répartition équitable, la région la moins peuplée d'Allemagne disposerait du ravitaillement le plus large, tandis que la plus peuplée souffrirait de la faim. L'équilibre doit être rétabli de manière à assurer partout à la population du Reich un niveau de vie suffisant.

Il faut remettre immédiatement les Allemands au travail : là-dessus, tout le monde est d'accord. Les divergences de vues portent sur la méthode. De la force économique que représente l'Allemagne — production du sol et du sous-sol, travail, services, installations industrielles — comment tirer le meilleur parti possible en vue de reconstruire l'Europe dévastée, sans compromettre la sécurité de l'Europe future ? Déjà l'on voit reparaître la dispute dont les Alliés eurent tant à souffrir après la victoire de 1918, entre les partisans d'une destruction totale de l'appareil allemand de production et leurs adversaires qui préconisent une exploitation méthodique de ce même appareil au profit des puissances victorieuses et des pays dévastés. Les premiers se placent au point de vue de la sécurité, les seconds à celui des réparations. Poussée à l'extrême, la première thèse aboutit aux conclusions de M. Morgenthau : il faut faire de l'Allemagne un Etat purement agricole. En adoptant la seconde, on se heurte aux difficultés du contrôle et l'on s'expose au danger de voir les Allemands reconstituer, par des fabrications clandestines, leur potentiel de guerre.

On croyait le problème notablement simplifié par l'étendue des destructions qu'avaient fait subir au Reich les bombardements par avions. Mais les témoignages récemment produits devant la commission Kilgor ont dissipé cette illusion. Les experts américains, après une enquête sur place, estiment que « l'Allemagne possède encore aujourd'hui, non seulement d'importants avoirs à l'étranger, mais aussi des réserves de matières premières industrielles, des machines et des usines qui lui permettraient de renouveler d'ici dix ans ses entreprises d'agression ». La conclusion de MM. Baruch, Clayton et Crowley, c'est que les industries capables de produire pour la guerre doivent être soustraites à la direction allemande et placées sous le contrôle « de nations européennes plus pacifiques ». La meilleure solution serait, à notre avis, de détruire totalement ou de transporter hors d'Allemagne les usines travaillant pour la guerre et d'appliquer aux réparations les ressources en matières premières et les outillages non détruits ou aisément réparables.

Il serait désirable que chacune des puissances occupantes pût trouver dans sa zone les centres de fabrication nécessaires à ses besoins et les utiliser librement à son profit, en se conformant à quelques règles très générales. L'extrême centralisation administrative de l'appareil économique allemand facilitera beaucoup la tâche des occupants. Ceux-ci devront se répartir entre eux, non point comme en 1920 des produits ou des commandes, mais des centres de fabrication ou de production.

Cependant il importerait d'envisager un système différent pour un grand centre minier et industriel comme le bassin de la Ruhr. Sur les 186 millions

de tonnes de charbon que l'Allemagne a produites en 1938, 130 millions provenaient de la Ruhr. Là-dessus, l'économie allemande absorbait 156 millions de tonnes, l'exportation n'était que de 30 millions. La consommation intérieure se trouvant sensiblement réduite du fait de la suppression des usines de guerre, les Alliés disposeront d'un surplus considérable, du moins lorsque l'exploitation aura été complètement rétablie. A la même date, la Ruhr produisait plus des deux tiers de la fonte et de l'acier fabriqués dans tout le Reich. C'est assez dire qu'en détenant ce bassin, les Alliés auront entre leurs mains, non seulement de grandes ressources en charbon, en fonte et en acier, mais encore un très puissant moyen d'action sur l'économie allemande. Mais on concevrait mal que ce double avantage fût entièrement réservé à la puissance qui trouvera le bassin de la Ruhr dans sa zone d'ocupation. Ici semble s'imposer un régime d'exploitation interallié, sinon international. Ce cas particulier étant expressément réservé, il faudra limiter autant que possible le nombre des organismes interalliés qui sont coûteux, pesants et n'agissent qu'avec lenteur. Seul paraît indispensable l'Office central qui assurera la prise en charge commune des grands moteurs de l'économie allemande : *Reichsbank, Reichsbahn,* Office des Changes, Douanes, *Kohlensyndikat, I. G. Farben,* laboratoires scientifiques de Dahlem, Pour le surplus, chacune des puissances occupantes aura dans son secteur pleine liberté de mouvement et de décision.

La Commission des Réparations prévue à Yalta et qui siège actuellement à Moscou devrait jouer strictement le rôle d'un organe d'exécution, sans intervenir dans le règlement des questions d'ordre politique. C'est aux gouvernements qu'il appartiendra de faire évaluer par leurs experts la capacité de paiement de l'Allemagne et de fixer d'un commun accord, *avant de traiter avec elle,* le montant de sa dette en fonction de cette capacité. Jamais les paiements allemands — en espèces, en nature, en main-d'œuvre, en restitutions — ne répareront entièrement les dommages causés. Nous pourrons donc, sans aucun scrupule, fixer le montant de la dette avant toute évaluation des dommages, sur la seule détermination de la capacité de paiement du peuple allemand, en lui laissant des moyens de vivre inférieurs, ou tout au plus équivalents à ceux qu'il nous a laissés quand il occupait notre pays. Exception faite des exactions et des violences criminelles, nous traiterons l'Allemagne comme elle nous a traités.

Pour reconstruire notre pays, nous aurons besoin, non seulement de prestations en nature : matières premières, outillage industriel, objets fabriqués ; mais aussi de main-d'œuvre. Il est juste que le travail allemand contribue à relever ce que la rage allemande a détruit. L'Union soviétique se propose, dit-on, de transporter sur son territoire quelque six millions de citoyens du Reich, dont elle fera des mineurs, des ouvriers agricoles ou industriels. La France ne peut suivre cet exemple que toutes proportions gardées ; mais la pénurie de main-d'œuvre dont nous souffrons sera partiellement atténuée par l'emploi, dans nos mines, dans nos usines ou dans nos campagnes, de prisonniers de guerre ou de civils allemands réquisitionnés à cet effet.

Nos Alliés anglais et américains font œuvre très utile en amenant le peuple allemand — par des tracts et par des affiches, par la radio et le cinéma — à prendre conscience des dommages qu'ils ont causés et des crimes dont ils sont responsables. Ils sont allés plus loin en mettant à l'étude des plans et des méthodes de « rééducation ». Dans ce domaine, comme dans beaucoup d'autres, l'expérience des années d'occupation nous éclairera sur l'efficacité des moyens employés. Si, faute de pouvoir convertir l'Allemagne à la démocratie, on parvenait à la ramener au respect du droit d'au-

trui et aux règles élémentaires de la justice internationale, ce serait déjà un appréciable résultat.

*
* *

En terminant cet exposé très incomplet, nous nous permettons d'insister sur les points suivants :

1° Il faut maintenir à tout prix l'accord entre les puissances qui occupent et contrôlent provisoirement l'Allemagne ; le moindre dissentiment ne manquerait pas d'être exploité à nos dépens ;

2° Il faut régler par décision unilatérale tous les problèmes importants concernant l'Allemagne avant de passer contrat avec elle ; prolonger l'occupation autant qu'il sera nécessaire et ne point se hâter d'en venir aux préliminaires de paix ;

3° Partout où il y aurait conflit entre sécurité et réparations, on devra sacrifier résolument les réparations à la sécurité ;

4° Il ne faut pas s'imaginer qu'en détruisant le système htilérien on aura supprimé le danger allemand. Le national-socialisme n'est qu'une forme exaspérée du pangermanisme et de l'impérialisme germanique, qui existaient longtemps avant lui, et qui longtemps lui survivront.

MAURICE PERNOT

ROMAIN ROLLAND

(1868-1944)

Lorsque Romain Rolland s'éteignit, à l'extrême fin de l'année libératrice, il faisait figure de patriarche des lettres françaises. Nullement diminué par l'âge, attentif encore à toutes les formes de la vie intellectuelle, il gardait le prestige un peu fabuleux de l'explorateur qui revient de très loin, du témoin qui a traversé plusieurs époques historiques. Il était entouré d'un respect unanime que traduisit, au lendemain de sa mort, le projet de transporter solennellement ses cendres au Panthéon. Or, à plusieurs étapes de sa destinée, ce même Rolland avait compté parmi les hommes dont l'action et l'orientation étaient le plus passionnément discutées. Y a-t-il là un réel paradoxe ? Faut-il y voir l'intervention de quelque malin génie qui se serait diverti à multiplier les malentendus entre Rolland et une partie de son public ? L'explication tient plutôt, je crois, à une constante dualité dans les aspirations de Romain Rolland : avec la même force qu'il voulait être un esprit indépendant, il demeurait attaché aux maîtres qu'il avait élus dès son adolescence. En son âme, les deux fidélités s'accordaient spontanément ; pour un spectateur, elles pouvaient paraître se limiter mutuellement, voire : s'opposer et se contredire.

« Une longue vie réfléchie est une grande expérience » : ainsi débute *le Voyage intérieur* où Rolland nous invitait à trouver une sorte de « prélude symphonique » à ses *Mémoires*. Que s'y propose-t-il ? Justement, d'éclaircir l'énigme de son existence. Non point qu'il manque de matériaux pour la revivre pas à pas, car il a tenu son journal intime depuis sa vingtième année. Mais il cède à un autre besoin, plus angoissant, plus subtil : il écarte les documents trop précis et, obéissant aux ombres aimées qui sont revenues le visiter, il compose le « Songe d'une vie ». Ce scrupuleux s'abandonnerait-il à la recherche d'une satisfaction égoïste ? Assurément non, puisqu'il fait revivre des morts injustement oubliés, qu'il nous livre un enseignement et que, pour marquer son adhésion à la Vie universelle, il dédie l'ouvrage au vieux noyer de Villeneuve qui fut son « compagnon de songe ».

Il est donc particulièrement révélateur que la première question qui se soit posée au petit Rolland, dans sa « ratoire » de Clamecy, ait été : « D'où est-ce que je viens ? Et où suis-je enfermé ? » En effet, l'atroce impression d'être enclos dans une prison devait persister jusqu'au delà de sa seizième année où sa geôle fut illuminée par les trois « fulgurations » que ses biographes appelleront, d'après lui, « la terrasse de Ferney, les mots de feu de Spinoza, l'éclair Tolstoyen dans la nuit du tunnel ». Entendons-nous bien cependant sur la portée de ces « instants sacrés » : il ne devait admettre Voltaire dans son Panthéon qu'une trentaine d'années plus tard ; il ne se

souciait pas alors de glorifier l'art épique de Tolstoï ; Spinoza ne le touchait point par cette discipline cartésienne qu'il nommait un « Versailles de la pensée ». Du paysage de Ferney, de telle page du *Traité de l'Entendement*, de tel épisode de *Guerre et Paix* il tirait la même leçon de communion avec l'entière Nature et de « réalisme halluciné ». Et les dernières lignes de l'*Ethique* lui évoquaient déjà les accents de l'*Ode à la Joie*, orchestrée par Beethoven pour couronner sa symphonie cosmique.

Beethoven, « le grand Sourd, le Tirésias de la musique » : dans ces définitions s'affirme le romantisme de Rolland. S'il admire profondément Bach, il entoure d'une spéciale dilection l'homme qui n'accomplit sa création qu'au prix d'une lutte évidente et qui s'est, publiquement, somptueusement, colleté avec le Destin. Je m'en voudrais de forcer ici une nuance délicate et ne pousserai pas jusqu'à dire que Rolland eût moins aimé Beethoven s'il n'eût pas été malheureux et sourd. Je n'aurais garde d'omettre qu'il sut rendre hommage à Mozart et faire tenir le tableau de ses passions meurtries dans cette pudique confidence : « Mon cœur chantait l'*adagio* mélodieux où Mozart joue avec sa douleur [1] ». Il n'en reste pas moins que l'instinct de Rolland le portait vers les Titans plutôt que vers les Olympiens et que son séjour à Rome l'avait confirmé dans cette préférence. Dans ses conversations avec Malwida von Meysenbug, « l'alouette nourrie du grain de Gœthe », les noms qui revenaient sans cesse étaient ceux de Mazzini et de Nietzsche, de Beethoven et de Wagner. On ne s'étonnera point que de ces causeries devant le Colisée Romain Rolland ait conservé le souvenir d'une « grande école d'héroïsme ».

Ils étaient, à ses yeux, les vrais maîtres du monde, ceux dont Malwida lui découvrait ainsi le secret, ceux qu'il nomme les « grands vaincus » ou, tout au moins, « les grands blessés ». Car il était trop accueillant pour exiger leur défaite comme une condition primordiale à cet accès dans un temple idéal ; mais il leur demandait, s'ils avaient réussi à s'imposer, d'avoir scruté lucidement la vanité de leur triomphe temporel. Il les invoquait déjà dans le manifeste qui sert de préface à son premier *Beethoven* : « La vieille Europe s'engourdit dans une atmosphère pesante et viciée. Un matérialisme sans grandeur pèse sur la pensée... le monde étouffe. Rouvrons les fenêtres. Faisons rentrer l'air libre. Respirons le souffle des héros. » A cet égard, on remarquera combien les *Drames de la Révolution* s'accordent avec les *Vies des Hommes illustres :* Danton et Condorcet, eux aussi, étaient d'avance de grands vaincus, assurés de ne point voir le terme de la rénovation qu'ils avaient entreprise. Il n'est pas moins instructif de noter qu'un des personnages que Rolland souhaitait exalter lui opposa une résistance inattendue. Ce qu'il magnifiait d'ordinaire, c'était l'héroïque vouloir qui imprime sa marque sur des événements hostiles et des esprits rebelles. Chez Michel-Ange, l'obstacle était purement intime : il naissait de « la contradiction poignante entre un génie héroïque et une volonté qui ne l'était pas ». Avec sa loyauté coutumière, Rolland aborda de front la difficulté, protestant que « l'inquiétude d'esprit n'est pas un signe de grandeur » et concluant sur une des phrases qui peuvent servir de clefs à toute son œuvre : « Jamais nous ne dirons que c'est parce qu'un homme est trop grand que le monde ne lui suffit pas ».

« Grand » et « grandeur », ces mots reviennent sans cesse dans la prose de Rolland : à l'avoir ainsi accompagné dans ses années de formation, nous comprenons mieux qu'ils s'appliquent à l'homme qui, à travers orages et

1, L'*adagio* en *si mineur*, pour clavier, celui qu'Olivier joue à Christophe, mais qu'il ne peut achever sans la main de l'ami. (Note de Romain Rolland, le *Voyage intérieur*, p. 215.)

défaillances, maîtrise le Destin et garde toujours son contact avec la Vie maternelle. Jean-Christophe est le héros de ce panthéisme instinctif : tel son saint patron, il traverse les torrents en portant sur ses épaules l'enfant Jésus. Romain Rolland nous a conté sa vie en dix volumes qui firent la gloire des *Cahiers de la Quinzaine*. Et ce premier roman-fleuve de notre XXe siècle pose de nombreux problèmes artistiques : emprunts aux biographies d'hommes célèbres pour créer un personnage fictif et synthétique, part faite dans le roman aux polémiques d'actualité, dualisme et inter-dépendance de Jean-Christophe et d'Olivier, etc. Dans les limites de notre étude, contentons-nous d'aller droit à l'essentiel, à cette question du style que soulèvent, non seulement *Jean-Christophe*, mais toutes les productions romanesques de Rolland. L'incisive remarque de Paul Valéry que « l'enthousiasme n'est pas un état d'âme d'écrivain » explique ici les inégalités qui choquaient tant Gourmont et Gide. Peut-être a-t-on provoqué leurs cinglantes ripostes et fait tort à Rolland lui-même en le traitant de grand écrivain. La justice serait de le nommer un grand animateur d'idées et d'émotions, dont le principal souci n'est point le culte de la forme, auquel pourtant la puissance de sa conviction inspire souvent des formules et des pages d'anthologie.

Son dédain pour la matière verbale peut surprendre, de prime abord, chez un être aussi pénétré d'influences musicales. Il importe donc de s'en expliquer clairement. Il est indiscutable que, jusqu'au bout, la passion de la musique resta l'un des pôles de la pensée de Romain Rolland : à preuve que l'œuvre chérie de ses dernières années fut la magistrale fresque des « grandes époques » de Beethoven. Mais le même instinct qui le portait vers les Titans de la musique l'empêchait d'accorder une entière sympathie aux artistes qu'il jugeait trop purement raffinés. Il était trop loyal pour ne point confesser qu'à la France de Racine et de Debussy, il préférait celle de Rabelais, de Molière, de Diderot « et, en musique, dirons-nous (faute de mieux), la France de Berlioz et de Bizet ». C'est pour affirmer ce point de vue que Romain Rolland, fils de la Gaule nivernaise, devait écrire *Colas Breugnon* et *Liluli*. Il maintenait, en effet, que les échos de la forêt germanique répondent toujours aux appels du rire gaulois. Beethoven et Malwida ne lui avaient-ils point révélé « cette parenté du sang qui unit la France d'au-dessus de la Loire et le vieux peuple d'Allemagne entre l'Elbe et le Rhin ? » Il accusait donc le pangermanisme et la « foire sur la place » de Paris d'avoir caché les deux vrais visages de la France et de l'Allemagne.

On voit aisément comment put naître le malentendu que provoqua la publication d'*Au-dessus de la mêlée*. Ce titre pourtant avait une double signification que Rolland marque fortement quand il relate les heures d'illumination qu'il vécut sur le Janicule, lors de son premier séjour à Rome : « A partir de cet instant, le plan de ma vision fut, demeura toujours *au-dessus de la mêlée*. Aucun de vous n'a compris, en ma bouche, le sens de cette mêlée. Elle ne se livrait point seulement sur vos charniers. Elle a sévi sur le mien, en moi, dans mes passions. Qui sait si ces passions n'ont pas été souvent sœurs jumelles des vôtres ? Mais je ne leur ai reconnu aucun droit pour troubler le regard de l'esprit. Et je n'en ai pas reconnu davantage à l'esprit pour étouffer la vie des passions. » Est-ce à dire que la traditionnelle opposition entre l'esprit et le cœur se présentait pour Rolland comme une antithèse aux deux termes irréconciliables ? Au contraire, le secret que lui révéla « le génie du Janicule », ce fut « l'harmonie des cordes de la lyre » dans le concert universel. Jamais, depuis lors, il ne devait renoncer à trouver cet Ordre qui, en un soir de mars romain, lui était apparu à la fois magique et souverain. Qui veut comprendre son activité de penseur et d'écrivain doit méditer d'abord la définition qu'il nous offre de l'Ordre auquel il aspirait :

« La suprême liberté de l'esprit affranchi qui *sereine* l'anarchie chaotique du cœur. » On ne le trahirait pas si l'on proposait pour sa devise, en souvenir du passage beethovenien de la souffrance à la joie, cette formule : du tumulte à la sérénité.

L'a-t-il finalement conquise ? La réponse, on l'a pu lire dans les deux volumes intitulés *Quinze ans de Combat* et *Compagnons de Route* qui datent de 1935 et 1936. Romain Rolland y retraçait son itinéraire spirituel depuis août 1914, depuis la crise qui le contraignait (bien malgré lui, observe-t-il) d'entrer dans la politique. Vue de l'extérieur, cette période se divise en deux mouvements : un élan vers le bouddhisme, une adhésion aux principes de Marx et de Lénine. Aux yeux de Rolland, les deux gestes étaient complémentaires : le communisme de l'U.R.S.S. et la non-acceptation dans l'Inde gandhiste lui semblaient être « les deux grandes ailes de la Révolution ». Plus tard, il dut reconnaître qu'il avait échoué en prétendant lier ces deux doctrines, ces deux expérimentations sur le destin des sociétés. Après ces années d'incertitude, il se tourna entièrement vers le régime où s'accomplissait « la coïncidence naturelle du communisme avec l'humanisme ». Survinrent les premières manifestations du fascisme : alors Rolland, le « douteur d'Occident » devenu depuis 1927 le « compagnon de route de la République soviétique », entra ouvertement dans la lutte, en rappelant qu'il était, depuis le début de ce siècle, « le soldat de l'Action ».

Voilà sans doute en quoi résident l'unité de son apostolat et la constante d'un écrivain que les auteurs de manuels démembreront en un essayiste, un romancier, un dramaturge, un historien de la musique et un épistolier. Car leurs bibliothèques contiendront, outre l'œuvre actuellement publiée, quinze ou vingt tomes de cette Correspondance qui fut, au jour le jour, un des ouvrages essentiels de Romain Rolland. Sur un point, au moins, et qui demeurera le point capital, nous sommes assurés que notre jugement ne sera pas contredit par celui de l'historien qui aura dépouillé ces milliers de lettres avant d'entreprendre une biographie de Romain Rolland. Comme nous, il affirmera que Rolland s'est constamment vu tel qu'il représente Péguy dans l'ouvrage auquel sa mort ajoute une valeur de testament : « Le grand homme de foi qui n'a jamais subordonné à sa foi sa liberté. » Comme nous, il relèvera, parmi les plus significatives du message de Rolland, cette protestation : « Nous sommes quelques-uns qui avons cette prétention de rester dans la Révolution et d'y rester des hommes libres. » Et il nous approuvera d'avoir pensé que, sur la tombe du noble animateur qui fut, pour tant de ses contemporains, un directeur de conscience et proclama si haut son aversion pour toute Cléricature de l'Esprit, la plus belle fleur que nous puissions déposer, en respectueux hommage, était bien cette phrase, qu'il écrivit, il y a dix ans : « Le débat ici s'étend ; Romain Rolland ne parle plus pour lui seul. »

RENÉ LALOU

LA FRANCE

MANQUE DE CHARBON

•

Tout a été dit sur la gravité de la situation charbonnière en France : la S.N.C.F. avec un volant moyen de cinq jours de marche, les usines à gaz de Paris disposant de six jours de stock, les secteurs électriques prélevant sur leur réserve du prochain hiver, la campagne sucrière compromise, car il n'a pas été mis en place une seule des 45 000 tonnes mensuelles stockées d'ordinaire de mai à septembre pour permettre le traitement des betteraves ; le dernier haut fourneau de la Sambre éteint, et la sidérurgie limitée à 20 p. 100 de son activité normale ; cimenteries et verreries alimentées, précairement, à moins du sixième de leur taux de marche du temps de paix ; textiles, cuirs et fabriques de chaussures entretenus à 15 p. 100 de leur taux de marche de 1938 au moyen d'attributions enlevées aux usines d'armement.

Alors que les distributions aux foyers domestiques, qui s'étalent sur six à sept mois, auraient dû commencer en mai, les livraisons ont été quasiment nulles.

Les ministres de la Production Industrielle et du Travail annoncent le « blocage » de l'industrie pour octobre, si nos ressources n'augmentent pas d'au moins un quart jusqu'à cette date ; la plupart des établissements industriels sont stoppés pour trois semaines, et l'on envisage le chômage de centaines de milliers d'ouvriers, à l'automne.

Pour quels motifs ?

Sans l'Alsace-Lorraine, la France métropolitaine disposait, en combustibles minéraux solides de toutes origines, de :

— 5 100 000 tonnes par mois en 1938, année de consommation assez faible.

— 5 250 000 tonnes par mois au début de l'année 1940.

— 3 640 000 tonnes par mois, en moyenne, pendant les années 1941 à 1943 et le premier trimestre 1944.

Or, les ressources prévues pour le mois de juillet sont d'environ 2 500 000 tonnes ; après déduction de la consommation propre des mines et des livraisons au personnel, l'Office de Répartition prévoit un total d'attributions un peu inférieur à 2 millions de tonnes.

Les *60,1* millions de tonnes de charbon disponibles en 1938 sur le territoire métropolitain, en dehors de l'Alsace-Lorraine, se réduisaient à *43,6* millions de tonnes par an, en moyenne, sous l'occupation ennemie. Ce taux de

misère se trouve aujourd'hui abaissé à *32* millions de tonnes, et fait choir notre pays de la disette dans la famine.

Il n'est pas besoin d'épiloguer sur les conséquences de cet état de choses, qui conduit la France à un désastre économique, sape à la base sa reconstruction et compromet sa rentrée dans la compétition internationale : aucun pays ne peut soutenir une politique de grandeur sans charbon.

Le redressement de la production charbonnière est devenu, par conséquent, la condition première du relèvement de la France, qui doit compter d'abord sur elle-même et s'en convaincre. Ce redressement met en jeu une série de facteurs d'ordre matériel et psychologique, dont il y aurait intérêt à remettre la coordination et le maniement entre les mains d'une autorité unique à pouvoirs étendus.

Aucune des difficultés multiples que soulève la reprise de l'extraction n'apparaît insoluble, si l'on consent à les aborder dans un esprit réaliste, libéré des « slogans » et des phantasmes, avec la connaissance des hommes et des choses de cette industrie très ancienne, qui possède ses particularités.

*
* *

La France est un pays organiquement déficitaire en charbon, et le plus gros importateur du monde : c'est assez dire qu'il ne lui est pas permis de recouvrer par son seul effort productif la totalité des ressources d'énergie provenant des combustibles minéraux solides dont elle avait la disposition lorsque — comme en 1938 — l'importation de Grande-Bretagne, d'Allemagne, de Belgique, des Pays-Bas et de Pologne, pour ne citer que les fournisseurs principaux, procurait *34 p. 100* de la consommation, avec l'équivalent de 1 900 000 tonnes de houille par mois.

Ramenées à 1 080 000 tonnes par mois de septembre 1939 à décembre 1939 et à 1 240 000 tonnes mensuellement en moyenne de janvier à avril 1940 par les événements de guerre, qui coupaient la France de tous ses fournisseurs autres que l'Angleterre, la Belgique et les Pays-Bas, les importations avaient pratiquement cessé jusqu'à la fin de l'année 1940.

Pendant l'occupation ennemie, elles ont repris en provenance de Belgique, de la Sarre, d'Allemagne et des houillères lorraines réexploitées par les Allemands, et fourni au total 12 473 000 tonnes pendant les années 1941 à 1943 et le premier semestre 1944, soit, en moyenne 297 000 tonnes par mois. En dehors des 550 000 tonnes en 1941 et des 671 000 tonnes en 1942 expédiées par la Métropole à l'Afrique du Nord et aux colonies, aucune « exportation » notable n'a eu lieu pendant la même période, sauf de faibles tonnages destinés à la Belgique et à la Suisse.

Depuis la libération, l'apport des Alliés n'a pas excédé 250 000 tonnes par mois ; il tombe maintenant au-dessous de 200 000 tonnes, ce qui ne suffit pas à compenser les consommations des armées alliées et de leurs services. L'aide directe des Alliés, l'octroi à la France d'une large participation aux ressources continentales qu'ils contrôlent : Sarre et Ruhr principalement, constituent donc des éléments indispensables de la reconstruction française, fondés aussi bien sur les courants naturels d'approvisionnement que sur nos sacrifices dans la lutte commune.

Demander cette aide en faisant valoir nos ruines et l'urgence de nos besoins est un devoir auquel le Gouvernement, comme chaque Français en relation avec les milieux politiques et économiques alliés, n'a pas manqué un seul instant. Mais il est douteux que nous réussissions à l'obtenir dans des proportions suffisantes, au moment où les producteurs les plus riches se sen-

tent à l'étroit, où, d'autre part, la reprise de l'extraction s'amorce à peine dans la Sarre et dans le puissant bassin dévasté de la Ruhr, avec des résultats inférieurs au sixième d'un côté, au dixième de l'autre aux productions réalisées pendant la guerre. Le bassin de lignite rhénan offrirait en fournitures de briquettes et de courant électrique des possibilités plus rapidement payantes.

Au surplus, il serait erroné d'imaginer qu'une option se pose entre une politique de recours à l'importation et une politique de redressement de la production française. L'une ne dispense pas de l'autre ; les deux s'épaulent l'une l'autre. Dans leur rôle de co-répartiteurs des ressources charbonnières de l'Europe, qu'ils s'efforcent de développer partout, les Alliés pèsent le potentiel de chacun et l'efficacité de l'utilisation qui en est faite. Notre appel aux concours extérieurs — appel qu'il ne faudrait rendre ni implorant ni impérieux — a chance d'être entendu d'autant mieux et d'autant plus vite que nous aurons, pour notre part, prouvé les progrès de notre propre restauration, dans ce secteur du charbon qui commande tous les autres.

*
* *

Il existe un « minimum vital » de la production charbonnière en France que définit approximativement le niveau tenu sous l'occupation : *43,4* millions de tonnes en moyenne pour les trois années 1941 à 1943, sans la Moselle. En effet, par le jeu des règles de priorité qu'imposent les Pouvoirs publics dans l'administration de la pénurie : d'abord les services publics essentiels, puis l'industrie et l'artisanat, enfin les foyers domestiques, tout abaissement marqué de la production se répercute sur le dernier échelon dénommé « septième collectivité », où entrent les foyers domestiques, le commerce et la petite industrie, en affectant les conditions de vie de la masse de la population.

Les statistiques de l'Office de Répartition du charbon font clairement ressortir le fonctionnement pratique de ces règles de priorité dans la distribution d'une disponibilité totale de 3 640 000 tonnes par mois.

Consommation charbonnière de la France (sans l'Alsace-Lorraine)
(en milliers de tonnes).

	Consom. des mines.	S.N.C.F.	Marine et soutes.	Gaz.	Centrales électr.	Industries.	Foyers domest. et petite indust.	Ensemble.
Moyenne mensuelle 1938.	483	758	77	335	262	1 732	1 365	5 012
Coefficient d'attribution en p. 100 par rapport à 1938.								
Moyenne des années 1941 à 1943.....	114,2	86,5	49	86,4	114,9	60,1	46,4	72,7
1er trim. 1944.	134,3	95,0	2,0	80,3	151,3	55,0	36,8	72,5

L'armée allemande, la marine de guerre et l'organisation TODT ont prélevé, de 1941 à 1943, *131 000* tonnes par mois en moyenne, c'est-à-dire 3,6 p. 100 de la disponibilité totale et un peu moins de la moitié des tonnages importés.

Déduction faite de ce prélèvement et de la consommation propre des mines (y compris les livraisons à leur personnel), l'ensemble des utilisateurs a reçu 58 p. 100 de la consommation de 1938, mais avec des taux très variables selon les groupes, les services publics venant en tête avec un coefficient moyen de 92 p. 100.

Si l'on considère qu'à l'intérieur de la « septième collectivité », servie la dernière, jouaient aussi des priorités en faveur des industries alimentaires, des hôpitaux, sanatoria et établissements scolaires, il fallait tenir le niveau de production de 43 millions de tonnes par an pour permettre d'attribuer 500 kilogrammes par an aux foyers « sans gaz » de 2 à 3 personnes, et 400 kilogrammes — ramenés en fait à 300, c'est-à-dire au quart de la consommation moyenne à Paris d'avant la guerre — au foyer-type de 2 à 3 personnes, plus 50 kilogrammes par mois aux mutilés et aux enfants de moins d'un an.

A défaut, de douloureux arbitrages — ceux-là même que la famine de charbon fait aujourd'hui surgir — se seraient imposés aux Pouvoirs publics.

L'évolution de la production montre que cette dernière se place tragiquement en deçà du minimum vital. On peut la suivre au mouvement de l'extraction nette *journalière* moyenne de houille et de lignite, en distinguant le bassin principal du Nord-Pas-de-Calais et les bassins secondaires du Centre-Midi (Loire, Bourgogne, Gard, Tarn-Aveyron, Centre, Alpes, Bouches-du-Rhône).

Production journalière moyenne de houille et de lignite (en tonnes).

	Nord-P.-de-C.	Centre-Midi.	Total.
Année 1938	108 152	48 298	156 450
Avril 1940 (maximum) . .	*120 313*	*53 959*	*174 272*
1er trimestre 1944 . . .	88 107	41 443	129 550
Décembre 1944	63 461	31 200	94 661
Janvier 1945	64 020	31 412	95 432
Février —	62 323	32 235	94 558
Mars —	61 960	32 256	94 216
Avril —	60 404	31 853	92 257
Semaine 18-24 juin . . .	60 805	34 319	95 124

La production s'établit actuellement à 65 000 tonnes par jour dans le Nord-Pas-de-Calais et progresse également dans le Centre-Midi.

Sur la base du résultat d'avril 1945 — le plus bas — le *Nord-Pas-de-Calais* produisait un peu plus de la moitié de ce qu'il avait fourni après sept mois de guerre, en avril 1940, et le *Centre-Midi* 59 p. 100 de la même référence.

Quant aux productions annuelles, les chiffres caractéristiques sont repris ci-après, en millions de tonnes :

	Ensemble (sans Moselle).	Dont Nord-P.-de-C.
Année 1938	40,8	28,2
Année 1939	45,5	31,9
Base janvier-avril 1940	51,0	35,2
Base avril 1940 (maximum) . .	*54,0*	*37,5*
Moyenne 1941-1943	43,4	27,8
Base janvier-avril 1945	29,03	19,17

La reprise de l'extraction des houillères de Moselle, qui va atteindre 7 000 tonnes par jour, promet un appoint prochain de l'ordre de 2 millions

de tonnes par an, essentiellement en faveur des consommations locales. Elle ne saurait compenser la déficience de 7 à 8 millions de tonnes du Bassin du Nord et du Pas-de-Calais.

*
* *

Quelles en sont les causes ? Dans ce bassin, l'effectif du fond était inférieur de 13 1/2 p. 100 fin avril à ce qu'il était au mois d'avril 1940, et de moindre qualité ; un cinquième à un quart du personnel inscrit était absent ; le personnel présent au travail, physiologiquement affaibli, fournissait, par journée, un tiers de moins qu'à cette époque ; l'outillage est fatigué, lui aussi. C'est pourquoi la production avait diminué de moitié.

— A la fin d'avril dernier — mois qui marquera sans doute, avec mai, le creux de la courbe — l'effectif ouvrier total du fond et de la surface de l'ensemble des bassins français, d'environ 224 000 unités, se montrait en diminution de 31 000 par rapport à la situation de mars 1944 ; ce déchet correspond au départ des 38 000 jeunes gens soustraits au travail en Allemagne par l'embauchage dans les mines, et à la mise au travail de 7 600 prisonniers de guerre allemands. Mais le déchet était de 3 000 unités à peine par rapport au mois d'avril 1940, et l'effectif de la fin de l'année 1939 se trouvait dépassé de 12 000 dans l'ensemble, de 2 100 dans le Nord-Pas-de-Calais.

Par contre, l'effectif inscrit au fond s'élevait, à la fin d'avril 1945 :

— dans le *Nord-Pas-de-Calais*, à 92 838 au lieu de 98 166 à la fin de l'année 1939 et de 114 852 à la fin de mars 1944 ;

— dans le *Centre-Midi* à 48 000 au lieu de 44 000 à fin avril 1940 et de 57 000 à fin mars 1944.

Le pourcentage des absences au fond a triplé dans le Nord-Pas-de-Calais depuis 1938 ; il atteignait *22,96 p. 100* pendant la deuxième quinzaine d'avril 1945 (au lieu de 8 p. 100 en 1938), dont 10,33 p. 100 pour maladie et 7,02 p. 100 pour blessures, et 3 p. 100 sans justifications.

Les absences au fond, dans le Centre-Midi, représentent à peu près le double des chiffres observés habituellement : le pourcentage est de l'ordre moyen de 23 p. 100, dont 10 à 11 p. 100 pour blessures.

Dans les deux groupes de bassins, les ouvriers professionnels s'absentent le plus, ce qui entraîne, par la désorganisation des chantiers et le défaut d'ouvriers directement productifs, une perte d'extraction particulièrement lourde ; chaque absence représente un manque à produire de 1 500 à 2 000 kilogrammes par jour.

— Le rendement ouvrier moyen en production nette constitue le quotient de l'extraction nette par le nombre de « postes » effectués, c'est-à-dire de journées de travail fournies. L'évolution a été la suivante, pour le personnel du fond :

Rendement ouvrier moyen du fond par journée de travail (en kgs).

	Nord-P.-de-C.		Autres régions minières (sans la Moselle).
	—		—
	Kgs.		Kgs.
2e trimestre 1939	1 199		1 223
1er trimestre 1944	888		1 115
Décembre 1944	836		1 046
Janvier 1945	868	1er trim.	—
Février —	860		1 031
Mars —	861		—
Avril —	840		1 010
Semaine 28 mai-3 juin	823		1 034

Le rendement moyen du fond avait atteint pendant le premier trimestre 1940 son maximum de la période de guerre, dans le Nord-Pas-de-Calais, avec *1 298* kilogrammes.

Par comparaison avec la situation du deuxième trimestre 1939 et du premier trimestre 1944, sur la fin de l'occupation ennemie, la perte, à la fin de mai 1945, était de *31 1/2 p. 100* et de 7 1/2 p. 100 respectivement dans le Nord-Pas-de-Calais, de *16,3 p. 100* et de 8,2 p. 100 dans le Centre-Midi.

En valeur absolue, les rendements fond des mines du Centre-Midi sont normalement quelque peu supérieurs à ceux du Nord-Pas-de-Calais. La différence s'est fortement accrue. Ainsi, pendant la semaine du 28 mai au 3 juin, le chiffre de *823* kilogrammes enregistré dans le Nord-Pas-de-Calais se compare à des rendements *fond* de *1 196* kilogrammes à *Blanzy*, *1 158* dans la *Loire*, *940* dans le *Gard*, *996* dans le *Tarn-Aveyron*, *838* dans le petit bassin du *Centre*, *1 202* dans le bassin de lignite des *Bouches-du-Rhône* et *1 455* en *Lorraine*.

Calculé sur l'ensemble du personnel du fond et de la surface, le rendement moyen du Nord-Pas-de-Calais se chiffre à *505* kilogrammes par journée de travail, en perte de 40 p. 100 sur la situation du deuxième trimestre 1939 : c'est aujourd'hui le plus bas du monde, parmi les grands pays producteurs.

Il n'est pas douteux que l'état physique de la main-d'œuvre et la sous-alimentation qui l'affecte — malgré son ravitaillement privilégié — en raison du caractère pénible du travail minier, ont contribué à cette détérioration de la productivité individuelle, qui s'est poursuivie depuis la libération. Y contribuent de même la fatigue du matériel — cause d'incidents techniques plus fréquents — et la pénurie de petit outillage. Mais on ne peut faire abstraction des effets du relâchement de la discipline, de l'effondrement de l'autorité et de l'ensemble des facteurs psychologiques dont aucun, jusqu'à ce jour, ne s'est révélé favorable au renversement de la tendance à la réduction de l'effort née sous l'occupation ennemie.

Concentrer l'exploitation sur des veines riches et des couches faciles, suspendre les travaux préparatoires de manière à masser le personnel présent sur des travaux directement productifs serait, techniquement, une solution de désespoir. L'exploitation des mines est l'objet de plans prévus dix ans à l'avance. On divise les exploitations en quartiers et l'on exploite systématiquement, quartier après quartier, toutes les veines exploitables. Pendant l'occupation, on a continué de se conformer aux plans. Loin d'utiliser de préférence les meilleures veines, on a poussé plus avant qu'en période de concurrence commerciale la mise à fruit des veines minces, médiocres ou sales ; c'était, au surplus, l'intérêt matériel évident des exploitants, sous un régime de taxation très stricte des prix et de répartition administrative. Malgré l'opposition des autorités allemandes de contrôle, on a, d'autre part, poursuivi et souvent étendu au delà des règles habituelles les travaux préparatoires qui devraient maintenant permettre à l'exploitation de se dérouler normalement.

Prendre aujourd'hui le meilleur et laisser le reste serait bouleverser le système d'exploitation en vigueur, s'obliger, les années suivantes, à exploiter un nombre toujours plus grand de veines riches pour prévenir un brusque et considérable « décrochage » du niveau de la production et ruiner en vingt ou trente ans le gisement dont la France, médiocrement dotée, ne peut se permettre de négliger ou d'abandonner aucune partie.

*
* *

Les moyens de redressement ? Le premier est d'accroître la main-d'œuvre utile, et d'abord de conserver à la mine le personnel exercé qui s'y trouve, d'y ramener le personnel mobilisé ou engagé, notamment les 6 000 jeunes ouvriers du Nord-Pas-de-Calais retenus depuis six mois contrairement aux instructions ministérielles. Les rapatriements de prisonniers de guerre devraient ramener à la mine 8 000 à 9 000 ouvriers. Il reste dans les mines de charbon françaises environ 63 000 ouvriers d'origine étrangère, dont 45 000 Polonais, pour la plupart ouvriers qualifiés du fond et utilisés à l'abatage. Il appartient aux Pouvoirs publics de prévenir le départ de certains de ces éléments. Sur le plan psychologique et matériel, des dispositions ont déjà été prises pour réaliser leur assimilation totale aux ouvriers français (droit de vote aux Comités d'entreprise, aux Caisses de secours et de retraites). Elles gagneraient grandement à se compléter, comme le demandent les syndicats ouvriers, par l'attribution de l'allocation de salaire unique aux étrangers chefs de famille et la suppression de la taxe sur les cartes d'identité.

Le personnel de complément, dont l'aptitude physique aux travaux du fond est à vérifier au préalable, doit être abrité, ravitaillé, équipé, pourvu de lampes et de petit outillage, encadré et réparti dans les chantiers de manière à y éviter la cohue ; il doit recevoir aussi un minimum de formation. Pour l'immédiat, l'emploi de prisonniers de guerre allemands apparaît comme la seule ressource réelle. Une dizaine de milliers sont au travail ; leur nombre doit être porté à 32 000 au cours de l'été, dont 20 000 dans le Nord-Pas-de-Calais. Cet emploi massif, pour être efficace, suppose un tri dans les camps par des techniciens et des médecins de la mine et une adaptation des conditions de ravitaillement et de rémunération propre à inciter les prisonniers à fournir un effort réel et soutenu.

L'absentéisme — plaie béante — se lie, comme ailleurs, à la situation du ravitaillement, aux randonnées à la recherche de provisions, aux opérations sur le marché « parallèle », à l'indifférence croissante devant la perte d'un salaire qui ne trouve pas en denrées une contre-partie suffisante. Mais il provient aussi, à la mine, d'abus flagrants et de complaisances, en matière de maladies et de blessures, qui appellent des mesures de police intérieure et de contrôle médical effectif : un accident léger tel qu'égratignure ou ongle cassé, justiciable d'un pansement sans interruption de travail en période normale, entraîne couramment onze jours d'indisponibilité. L'abandon de fait des conditions d'attribution de la « prime d'assiduité » de 10 p. 100 du salaire a également encouragé l'absentéisme.

D'un point de vue plus général, le redressement de la production se lie, dans cette industrie de main-d'œuvre par excellence où le facteur humain joue le rôle essentiel, à une valorisation tangible et publiquement affirmée du métier de mineur, vers lequel il faut attirer des forces jeunes. Le mineur s'est toujours montré sensible aux appels que l'on fait à son sentiment patriotique et au souci de l'intérêt économique général. Pour être suivi aujourd'hui, cet appel doit s'accompagner dans tous les domaines d'avantages reclassant la profession minière en tête de toutes les autres, sans porter atteinte au particularisme des institutions sociales, auquel le mineur est très attaché.

L'application du programme de « revalorisation » — un peu trop tardive,

puisqu'elle date, en fait, du début de juin semble avoir produit de bons effets.

— En matière de *salaires*, la formule codifiée par un arrêté du 1er juin 1945 comporte un « coefficient préférentiel » de *1,125* pour le manœuvre de la surface et de *1,25* pour le manœuvre du fond, par rapport à la moyenne (22 francs actuellement dans la région parisienne) du salaire minimum et du salaire maximum moyen du manœuvre de première catégorie de la métallurgie. Les abattements de zones jouent sur cette base. Le pourcentage de majoration (de 65 p. 100 dans le Nord-Pas-de-Calais) qui résulte de la modification du salaire du manœuvre s'applique à toutes les autres catégories et aux prix de tâche, ainsi qu'aux appointements de la maîtrise et des employés non sédentaires.

Il s'y ajoute une « prime de régularité » de 10 p. 100 du salaire brut de la quinzaine en faveur de l'ouvrier qui n'a pas eu d'absence, et de 5 p. 100 avec une absence.

On aboutit ainsi, prime de régularité comprise, à un salaire journalier de 254 francs pour le manœuvre du fond de deuxième catégorie du Nord-Pas-de-Calais, à un salaire minimum garanti de 293 francs pour le mineur qualifié travaillant à la tâche, et à un salaire effectif moyen de 340 à 350 francs pour le même ouvrier. Un bon « piqueur » travaillant régulièrement peut réaliser un gain mensuel de 9.000 à 10.000 francs.

Sur la base 1 au moment de la libération, le salaire journalier moyen du mineur (déjà majoré de 78 p. 100 entre 1939 et 1944) se trouve à l'indice *2,5* à *2,6* selon les bassins et les catégories.

Ce régime réalise avec une marge substantielle — surtout pour les manœuvres de la surface qui bénéficient déjà d'avantages particuliers en prestations de charbon, retraites et ravitaillement — la « revalorisation » désirable. Toutefois, le maintien d'une priorité effective en faveur du mineur suppose que le « plancher » sur lequel repose son coefficient préférentiel ne soit pas exhaussé, dans d'autres industries voisines ou des usines d'Etat, par de nouvelles surenchères ou manipulations de salaires.

— En matière de *ravitaillement* — objet dominant, sinon exclusif des préoccupations de la masse du personnel — les rations des mineurs du fond, améliorées et unifiées depuis le 1er mai 1945 par M. Ramadier — sont les suivantes :

Pain : 475 grammes par jour, plus 150 grammes par « poste ».

Viande : 400 grammes par semaine, plus 45 grammes par « poste ».

Matières grasses (huile, beurre, margarine) : en sus de la ration de 1 000 grammes par mois et d'un supplément de 55 grammes par « poste » est attribuée une majoration de 33 p. 100 de ce supplément ; l'ensemble des suppléments est réparti entre le fond et la surface, ce qui donne à un ouvrier moyen du fond une ration mensuelle totale de 2 kg. 550 et à l'ouvrier moyen du jour 1 kg. 275.

Fromage : 1 kg. 080 par mois, avec 40 grammes par « poste » s'ajoutant à la ration normale.

Vin : ration de droit commun, plus supplément des T. F. 2, soit au total 12 litres, plus un litre par « poste », ce qui donne théoriquement 37 litres à l'ouvrier du fond effectuant 25 journées de travail dans le mois.

Autres denrées : par mois, 1 kg. 250 de confitures, 4 kilogrammes de pommes de terre, 250 grammes de pâtes, 250 grammes de légumes secs, 325 grammes de café, 500 grammes de savon (dont la qualité était mau-

vaise), un litre d'eau-de-vie ou de genièvre, 500 grammes de sucre, 120 grammes de tabac supplémentaire.

En vêtements de travail et chaussures, le mineur reçoit des attributions notablement supérieures à celles des autres industries, mais très inférieures à ses besoins : ainsi, les attributions en chaussures de travail ont porté sur 334 000 paires durant les dix-huit derniers mois, ce qui donne une paire par ouvrier et par an.

Sauf pour la viande et le vin, qui ont fait défaut plusieurs mois dans le Nord, les distributions sont assez régulières. Il importe que les rations soient scrupuleusement servies, et réparties exactement. Démarches auprès des fonctionnaires du Ravitaillement général, collecte, conditionnement et distribution des rations supplémentaires de mineurs étaient antérieurement pris en charge par les exploitants ou leurs groupements d'achat. Il leur a été substitué, dans presque toutes les régions minières, des Commissions ouvrières qui ont pris en main le contrôle des commandes, de la réception et de la répartition et semblent avoir généralement besoin d'acquérir de l'expérience dans la gestion de cette organisation complexe.

Le mineur ne consomme pas sur les lieux de travail les suppléments de denrées attribués ; il les partage avec sa famille, ce qui en restreint la valeur physiologique. Pour rompre le cercle vicieux qui fait de la relative sous-alimentation un des facteurs de la chute de production, et du manque de charbon la cause de l'état léthargique où l'économie industrielle et agricole est tenue, il faudrait disposer d'une masse de manœuvre alimentaire dont l'emploi fût capable de produire un choc physique et psychologique. Le Gouvernement a obtenu des Alliés la mise à sa disposition, en faveur des mineurs, de *1 800* tonnes de conserves de viande, *300* tonnes de sucre, *200* tonnes de café et *200* tonnes de lait condensé pour les enfants. Les distributions de ces suppléments exceptionnels vont être effectuées par les exploitants, ou sous leur contrôle et leur responsabilité. Elles seront proportionnelles aux « postes » effectués, à raison, par exemple, de 100 grammes de viande par « poste » pour le fond et de 40 grammes pour la surface.

Si de telles allocations ne pouvaient être renouvelées, il serait nécessaire de constituer, sur les ressources françaises, un « fonds de solidarité » permettant d'assurer aux mineurs — spécialement aux mineurs du fond — les suppléments de rations convenables, ou bien de faire prendre en charge par l'Intendance leur ravitaillement et leur habillement, en les assimilant à des rationnaires militaires. De toute manière, l'action rapide et massive sur le ravitaillement apparaît comme l'élément moteur du redressement de la production.

— Sur le plan social, un retard fâcheux se manifeste dans l'adaptation des retraites des mineurs aux conditions nouvelles, selon les propositions présentées dès le mois de février par le Conseil d'administration « tripartite » de la Caisse Autonome de retraites des mineurs, portant à 24 000 francs par an le taux de base de la retraite à 55 ans d'âge après trente années de services miniers. La maturité des mineurs et l'expérience que possèdent leurs administrateurs de Caisses conseillent d'étendre leurs attributions de co-gestion à l'ensemble de l'organisation médico-sociale, dans le cadre professionnel, y compris le traitement des blessures selon un « chemin de guérison » préétabli.

— Pour l'approvisionnement des exploitations elles-mêmes en fournitures, matériel et outillage, l'industrie houillère dispose depuis peu d'une priorité absolue. Son organisme central et ses groupements régionaux ont

organisé, parmi les premiers, des liaisons avec les services alliés compétents, envoyé des missions en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, passé des commandes qui commencent à se réaliser après un « hiatus » inévitable, et s'emploient, avec un acharnement couronné de succès, à procurer aux entreprises la longue série des produits, matières et machines nécessaires pour qu'elles puissent continuer à « tourner ».

*
* *

L'examen des réformes de structure appliquées à l'industrie houillère et des conditions de fonctionnement des nouvelles institutions est inséparable de l'étude de la situation charbonnière présente.

Ceux qui ont suivi, depuis dix ans, l'évolution de l'industrie-clé en cause ont éprouvé quelque surprise à voir l'Etat revendiquer les leviers de commande, car ils croyaient que l'Etat les tenait déjà : depuis la guerre, les salaires — c'est-à-dire l'élément essentiel du prix de revient — sont dictés par des arrêtés ministériels et non plus discutés paritairement ; les prix sont taxés sous un étroit contrôle, et le profit, lorsqu'il existe, mesuré à la même aune ; la clientèle est imposée par un Répartiteur, auquel la totalité de la production est remise ; l'investissement lui-même est dirigé, sous la double forme d'approbation préalable des travaux pour allocation de matières et d'un contrôle des dépenses consacrées à ces travaux.

Ce sera sans doute l'un des étonnements des commentateurs futurs que l'on ait choisi comme terrain d'expérience des réformes de structure la base même de la production de l'énergie dans un pays désorienté et contraint à un immense effort de reconstruction, en remettant à l'Etat ou à ses représentants le rôle d'exploitants et de conducteurs d'hommes : non pas d'agents plus ou moins directs d'un service public à forme plus ou moins administrative, mais de travailleurs dont la productivité commande le résultat de l'exploitation.

Si l'impératif psychologique paraissait exiger un changement de main, en présence du phénomène de décompression qui suit les longues épreuves collectives, l'impératif économique et la sagesse populaire — qui veut qu'on ne change pas d'attelage au milieu du gué — auraient du moins réclamé que l'on écartât les bouleversements de structure. Le contraire s'est produit.

Depuis le 15 octobre 1944 — date à laquelle ont été suspendus par décret les présidents et directeurs généraux de toutes les Sociétés houillères du *Nord et du Pas-de-Calais* et désignés des administrateurs provisoires — les anciens exploitants ont cessé d'exercer leurs responsabilités et leur autorité. Une ordonnance du 13 décembre 1944 a institué les « Houillères Nationales du Nord et du Pas-de-Calais », établissement de caractère industriel et commercial doté de la personnalité civile et de l'autonomie financière et chargé de gérer, dans l'intérêt exclusif de la nation, l'ensemble des exploitations houillères du Bassin. La prise de possession a eu lieu le 1er janvier 1945.

Dans le *Centre-Midi*, des arrêtés des Commissaires régionaux de la République pris à la fin du mois de septembre 1944 ont soumis à la réquisition à dater du 1er octobre 1944, en vertu de la loi du 11 juillet 1938 sur l'organisation de la nation en temps de guerre, les entreprises exploitant des concessions de mines de houille ou de lignite dans le *Gard-Hérault* et le *Tarn-Aveyron*, ainsi que le personnel de ces entreprises. Depuis huit mois,

ces entreprises vivent sans statut régulier ; elles dépendent d'une autorité non définie, qui n'est plus celle de leurs dirigeants antérieurs, et semble être l'Etat lui-même, représenté par ses Commissaires régionaux.

Pratiquement, environ les trois quarts de la production charbonnière française (Moselle exclue) se trouvent soustraits à la responsabilité des dirigeants antérieurs. L'extension de la prénationalisation aux bassins de la *Loire* et des *Bouches-du-Rhône* a été envisagée.

Partout, le régime de prénationalisation ou de réquisition présente un caractère provisoire : la future Assemblée élue doit statuer, quant à la dépossession définitive, « sans spoliation assurément ».

A ne retenir que l'expérience poursuivie depuis plus d'un semestre dans le Bassin du Nord-Pas-de-Calais, les premiers mois de fonctionnement ont accusé certains vices fondamentaux qui contribuent à expliquer les résultats constatés depuis décembre dernier.

— Le « changement de main » a été brusque et total. Tous les directeurs des exploitations minières ont été éliminés d'un coup, et dans les formes les plus propres à éveiller, à leur encontre, les suspicions des populations minières, en même temps qu'à affaiblir le crédit de la fonction directoriale.

— Le cadre des exploitations a été rompu. Dix-huit Compagnies à gestion autonome exploitaient les concessions actives. Il a été constitué sept « groupes d'exploitation » rassemblant d'une manière plus ou moins arbitraire deux, trois ou quatre, selon le cas, des exploitations antérieures. Les nouveaux directeurs des groupes ne semblent pas pouvoir connaître à fond leur domaine avant plusieurs semestres. Ils n'ont pas tous l'expérience directe du commandement et du maniement des hommes. En outre, un chassé-croisé d'ingénieurs et d'employés s'est produit et se poursuit. Installées dans le tohu-bohu des grands déménagements, les « Houillères Nationales » ne semblent pas encore avoir réalisé leur « stationnement » définitif.

— L'entreprise unique que l'on vient d'ériger en « trust » d'Etat occupe 160 000 personnes ; elle serait normalement capable d'une production de 30 millions de tonnes par an. Il n'existe guère de précédent à une concentration d'aussi vaste envergure, qu'aucune mesure préparatoire, aucun regroupement préalable n'a précédée. Il faudrait un surhomme pour tenir en main un ensemble d'un poids aussi écrasant.

— Dès ses débuts, l'institution s'est trouvée marquée d'un caractère fonctionnariste, sinon bureaucratique. On assiste à un émiettement des responsabilités qui ne permet pas de prendre rapidement et d'appliquer des décisions. Les transmissions du siège au groupe, du groupe à la Direction générale, l'intervention du Comité Consultatif et de sa Section permanente, l'exercice du contrôle financier de l'Etat accentuent la lourdeur organique de l'institution. On a fait des « disjecta membra » un gigantesque corps, jusqu'ici sans souffle.

— Il n'existe plus d'autorité personnelle sous les espèces d'un « patron ». Il est malaisé de discerner si c'est un ministre qui gouverne les « Houillères Nationales » ou si c'est un président directeur général qui les gère. Les conceptions politiques et sociales de l'un, les vues économiques et techniques de l'autre ne se recoupent pas nécessairement ; est-il certain, d'autre part, que l'échelon supérieur — qui est politique — couvrira toujours les échelons subordonnés, lesquels travaillent « sur le tas » ? Si ce n'est pas le cas, ces derniers n'hésiteront-ils pas à s'engager et à assumer des responsabilités directes ? Un « climat » politique apparaît rarement favorable à la

gestion efficace d'entreprises industrielles remises à la nation, sauf peut-être sous des régimes totalitaires.

— L'ambiance psychologique, souhaitée se trouve-t-elle créée ? Pour la masse du personnel, le mot de « nationalisation » évoquait confusément la suppression des « chefs », la remise de la mine aux travailleurs, libres de disposer d'un bien devenu la propriété du peuple. Les bénéfices, réputés certains et immenses, cesseraient d'aller aux « trusts ». Le caractère hybride de la formule résultant de l'ordonnance du 13 décembre 1944, fortement teintée d'étatisme, a dérouté, puis déçu le personnel, dont les représentants s'en prennent à ce qu'ils appellent une caricature de nationalisation, sans méconnaître que le nouveau régime ménage un tremplin commode aux revendications de tout ordre.

Chez les dirigeants syndicaux, le désir évident de bien faire se heurte à l'incompréhension fréquente des obligations de l'heure, à l'inertie, à l'hystérésis de l'état d'esprit qui existait sous l'occupation.

Chez les « cadres » — ingénieurs et maîtrise — parmi lesquels les meilleurs techniciens ambitionnaient légitimement un champ plus vaste ouvert à de grandes réalisations techniques, un malaise semble s'étendre. Il provient en partie de « l'épuration », jugée trop lente, mal faite et inspirée d'étroites considérations juridiques par les porte-paroles du personnel, selon lesquels on aurait dû instaurer un « droit du peuple », quitte à être injuste, pour ranimer la production en détendant les esprits. A l'épuration « juridique », sur dossiers comportant le plus souvent des dénonciations individuelles qui n'ont pas été retenues, on tend donc à substituer une épuration « sociale » qui met en cause le comportement de l'ingénieur ou de l'agent de maîtrise à l'égard de la main-d'œuvre sous ses ordres. En fait, la plupart des agents visés par l'une ou l'autre « épuration » n'ont pu reprendre de postes actifs. Chez les autres, on sent le désir d'éviter toute manifestation de zèle, ou d'échapper au contact direct du personnel. Le malaise provient aussi des retards apportés, en matière de traitements, au rétablissement d'une hiérarchie professionnelle d'autant plus atteinte, depuis dix ans, que l'on s'élevait davantage dans cette hiérarchie, et du « porte-à-faux » de la position qui fait de l'ingénieur des « Houillères Nationales » la moitié d'un fonctionnaire et la moitié d'un collaborateur d'un établissement industriel.

— L'énorme déficit de l'exploitation ajoute aux difficultés. Au rendement le plus bas s'associe inévitablement le prix de revient le plus élevé. Le plus récent relèvement des salaires décidé par le Gouvernement entraîne, avec les bas rendements, une charge nouvelle de l'ordre de 320 francs par tonne marchande et semble hausser le prix de revient aux alentours de 1 150 francs par tonne marchande, c'est-à-dire à huit fois le montant de juin 1939 et trois fois le montant du premier trimestre 1944. En regard, la recette commerciale, doublée par le relèvement des prix des charbons en vigueur depuis le 15 avril dernier, s'élève à 600 francs par tonne marchande. Du milliard et demi de dépenses mensuelles, un peu plus de la moitié se trouve couvert par cette recette. Le reste doit être demandé au Trésor, sous la forme d'un subside de quelque dix milliards par an.

Avec un moindre décalage entre le prix de revient et la recette commerciale, des situations analogues existent dans les autres bassins miniers. Soucis de trésorerie, échéances, ravitaillement, approvisionnements, réceptions de délégations ouvrières absorbent le plus clair de l'activité du producteur de charbon.

La marge bénéficiaire admise sur cette production essentielle, et procurée par le Trésor, au moyen d'une indemnité compensatrice de l'insuffisance des prix de taxation du charbon, représentait, jusqu'au 15 avril dernier, 15 francs par tonne marchande en moyenne. Elle semble devoir être portée à un montant de l'ordre de 3 p. 100 du nouveau prix de revient. Personne ne la considérera comme une valorisation excessive de la rémunération du producteur, oublié jusque-là, ou pis encore, dans les projets et les programmes destinés à privilégier la profession minière.

*
* *

Tels sont les éléments multiples de la crise charbonnière, sans précédent par son ampleur et sa durée, que traverse notre pays. En les exposant au complet, comme ils apparaissent à l'observateur extérieur, on voudrait mettre le lecteur en présence des facteurs réels du manque actuel de charbon, et susciter l'élan de défense, c'est-à-dire la tension d'effort dans tous les domaines qu'appelle le redressement. Ce redressement s'amorce ; on est entré dans la bonne voie. Pour peu que la « mise en ordre » des esprits s'accomplisse à son tour et qu'on évite la répétition des erreurs notées ici avec franchise, le résultat ne fait pas de doute, puisqu'il commande notre destin.

ROBERT FABRE

LES AMÉRICAINS EN IRAN

●

On sait que pendant la guerre, Russes, Anglais et Américains durent envoyer des troupes en Iran (Perse) pour sauvegarder la liberté de leurs communications. Cette occupation, qui permit aux Américains de livrer aux Russes un important matériel, a donné à cette vieille terre d'Asie un aspect nouveau, singulièrement pittoresque et fertile en contrastes, qu'évoque ici l'écrivain américain Quentin Reynolds. Ces pages, tirées de ses souvenirs, ont été écrites en 1943. (N.D.L.R.)

Six jours après avoir quitté Miami, notre avion de transport survole tranquillement les cimes neigeuses qui entourent Téhéran, puis il pique dans la chaleur de la capitale iranienne. Vue d'en haut, elle luit, toute blanche au soleil et paraît propre. De nos jours, il faut l'admirer de loin, comme toute cité du Proche ou du Moyen Orient.

Nous décrivons des cercles au-dessus de l'immense aéroport ceinturé d'avions de combat : quelque cent cinquante P-40 et une quarantaine d'Airacobras, tous en partance pour la Russie. Pour la plupart, ils seront au front d'ici quarante-huit heures. Leurs canons sont parés, le camouflage au point : ils n'attendent plus que le beau temps. Les combats aériens sur le front russe se livrent le plus souvent à basse altitude, et les Airacobras, qui ont une grande puissance de feu, sont spécialement appréciés par l'aviation rouge.

Une auto attend le colonel Edward Brown, de l'état-major du général Connolly, et nous emmène avec lui vers la ville, à une dizaine de kilomètres de là. La première impression que donne la capitale de l'Iran, c'est une impression de saleté et de misère. Les rues sont pleines de mendiants en haillons effilochés. Des ruisseaux larges et profonds, à lent écoulement, assurent tout l'approvisionnement en eau de la ville. Cette eau, claire et fraîche quand elle descend des montagnes et commence son long circuit, ne l'est plus quand elle se répand dans les rues. Le colonel Brown fait arrêter la voiture un instant pour nous montrer une scène fréquente dans les rues de Téhéran : un petit garçon fait sa toilette dans le ruisseau, cinquante mètres plus loin une femme y lave son linge, plus bas encore, un miséreux boit de cette eau dans une vieille boîte de conserves. Comment ces ruisseaux à ciel ouvert, qui ne sont souvent que des égouts, ne répandent-ils pas la peste dans toute la ville ? C'est un miracle permanent. Mais il en est ainsi depuis trois mille ans, les Iraniens se sont immunisés contre des maladies qu'Européens ou Américains contractent fréquemment.

En fait, tous les Américains et Anglais qui passent ici souffrent aussitôt

de la dysenterie. Les troupiers appellent « courante de Téhéran » cette maladie de l'Asie Mineure, qui sévit aussi en Iran. Le général Donald Connolly, qui commande la région du golfe Persique, a défendu à ses hommes de manger ou de boire les produits locaux. Nos médecins militaires ont inspecté les abattoirs et les boucheries et rejeté la viande qui en sort. D'habitude, la viande quitte les abattoirs en camions ouverts : on imagine la poussière et les microbes qu'elle récolte en route avant d'atteindre boucheries et hôtels. Notre armée fournit une excellente eau javellisée, purifiée au point de ne plus conserver la moindre trace de cet infect chlore. Pour l'essentiel, nos hommes vivent d'excellentes rations C, qui ne sont bien entendu que des conserves, mais avec les conserves américaines on ne craint rien.

— Il me faudra attendre quelques jours mon avion pour Moscou, me dit le colonel Brown, et il ajoute que le général Connolly sera certainement heureux de m'accueillir chez lui. Le général et son état-major occupent une belle villa dont le propriétaire est un des bandits les plus connus de l'Iran ; il juge plus expédient de la louer et de faire toucher le prix de la location par un intermédiaire qui le lui apporte dans son repaire. Je me rends donc à la villa. Le colonel Brown avait vu juste : le général Connolly me demande de m'installer sous son toit.

Le général Donald Connolly est un homme très grand, au menton proéminent. Son abord est froid. La première fois que vous voyez Connolly, vous vous dites : « Pas d'histoires avec ce bonhomme-là si tu tiens à tes oreilles ». Le général commande un des théâtres de guerre les plus importants du monde : la région du golfe Persique, c'est-à-dire qu'il contrôle l'approvisionnement de la Russie. C'est une tâche des plus ardues. Ses hommes travaillent souvent par des températures où l'eau tend vers son point d'ébullition, et Connolly doit avoir l'œil à tout pour sauvegarder leur condition physique et morale malgré la chaleur meurtrière. Il peut avoir l'aspect rude, mais il est dévoué à ses hommes et, s'il vous prend à part, il vous parlera, des heures durant, de leur zèle et de leur ardeur.

— Tous mes gars, dit-il au petit déjeuner du lendemain, en savent plus long que moi sur leur métier et j'en suis fier. Je suis désolé d'être obligé de les faire travailler dans les ports du golfe Persique : c'est l'endroit le plus chaud du monde, mais jamais vous ne les entendrez se plaindre.

Il est interrompu par son aide de camp, le major Ben Wyatt (Texas) qui jette deux télégrammes sur la table. Connolly les ouvre et, sans un mot, me les tend. Ils viennent tous deux du même port du golfe Persique. Le premier dit simplement : « Température aujourd'hui 129° F » (53° cent.). Le second est du commandant de ce même port : « A cause importance imprévue dernier convoi, crains pénalité et propose augmenter durée travail de huit à douze heures jusqu'à fin déchargement ».

Je regarde Connolly. Il n'a plus du tout l'air austère, ni rude. Sa bouche crispée réprime un sourire d'orgueil.

— Vous voyez, dit-il, c'est bien ce que je disais : on ne les entend jamais se plaindre. Douze heures de travail par cette température, ce serait la mort d'un indigène, et pourtant ces hommes sont prêts à les accomplir. Vous étonnez-vous que je sois fier d'eux ?

Non, je ne m'en étonne pas.

Le rôle de commandant du golfe Persique n'a rien de glorieux, d'éclatant. Il consiste à régler les transports. Des bateaux arrivent dans les ports, chargés de matériel de guerre pour la Russie. Ce matériel, il faut, par trains

ou camions, l'acheminer vers le nord et le livrer aux Russes ; puis le cycle recommence. Au moment où le trafic était le plus intense dix-huit mille tonnes de matériel transitaient chaque mois vers la Chine par la route birmane ; une quantité dix fois supérieure utilise le corridor persan pour gagner le front soviétique.

— Le front russe est une extension du front américain, répète sans cesse Connolly à son état-major et à ses hommes. Toute arme que nous mettons entre les mains d'un Russe sauve la vie d'un Américain.

Telle est son opinion et il en a convaincu jusqu'aux gens les plus humbles, les liant ainsi à leur tâche quand leurs forces vacillent et que de lancinantes douleurs à la nuque les avertissent que le soleil prend sa revanche.

Le général Connolly a une excellente table. Son cuisinier a le don de faire des merveilles avec les rations de l'armée. Le clou de mon premier dîner, ce furent des croquettes de viande et des spaghettis, également délicieux. Le général félicita son cuisinier et lui demanda comment, diable, il avait pu fabriquer ces croquettes. Avec fierté, le cuisinier avoua qu'il s'était simplement servi de conserves et les avait ingénieusement accommodées. Depuis des mois, il essayait d'étonner le général ; c'était la première fois qu'il y réussissait.

Le respect que Russes, Anglais et Iraniens témoignent au général Connolly est la meilleure preuve de sa réussite. L'Iran n'a pas beaucoup de raisons de nous aimer ; actuellement, l'Anglais y est détesté, le Russe redouté, l'Américain toléré. Le rôle de Connolly est donc à la fois militaire et diplomatique. Médiateur entre l'Iran d'une part, la Russie et l'Angleterre de l'autre, il est souvent appelé à intervenir entre les Alliés eux-mêmes pour résoudre des difficultés.

Nous autres Alliés, nous n'avons pas été invités en Iran. Notre présence y est nécessaire, mais crée une situation embarrassante. Si nous n'y étions pas arrivés les premiers, les Allemands l'auraient occupé, et le trafic de matériel qui, aujourd'hui, s'effectue régulièrement à travers le corridor iranien, en provenance du golfe Persique, et par Téhéran, Kazvin et Pahlevi atteint la zone de combat russe, ce trafic ne serait pas possible.

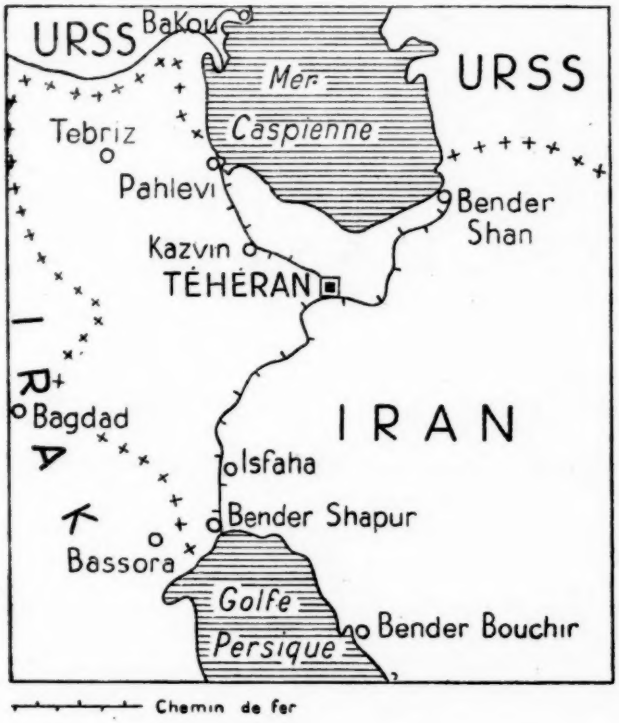
La situation particulière et d'ailleurs tragique de l'Iran résulte uniquement d'un accident géographique : le sort naturel de ce pays est d'être la porte de l'Inde et, pour employer un autre cliché, la petite porte du Caucase. Chaque fois qu'un conquérant a voulu s'emparer de l'Inde, il a emprunté la voie qui s'imposait : celle de l'Iran. Qui convoite les puits de pétrole de Bakou ou les raffineries du Caucase a toujours cherché à s'ouvrir la porte persane. Contre son gré, ce pays n'a donc jamais pu rester neutre. Plus grand que la France, il n'a jamais été assez fort pour défendre sa neutralité. Les intérêts anglais, russes et allemands ont toujours été en conflit dans cette région sans que ce vieux pays usé ait pu imposer sa volonté propre. Il essaya de rester neutre durant la première guerre mondiale, les circonstances l'en empêchèrent ; la pression turco-allemande était alors trop forte. Anglais et Russes occupèrent le pays en qualité d'alliés.

La guerre finie, le shah Reza Pahlevi, ancien chef cosaque persan et patriote obstiné, entreprit la modernisation du pays. Il construisit une gare magnifique à Téhéran et en fit son domaine privé. Cette gare royale devait coûter à peu près trois millions de dollars. Le shah, ne disposant pas de cette somme, autorisa les Allemands à construire la gare pour son compte. Ils apportèrent le marbre somptueux, l'onyx, la tuyauterie moderne, ils aménagèrent des salles d'attente ; le shah ajouta des centaines de précieux tapis

persans. Les Allemands comptaient naturellement être payés de leurs peines. Ce fut un jeu d'enfant pour le shah : il envoya ses agents à travers le pays afin d'annoncer qu'il avait fixé pour le blé un tarif extrêmement bas. C'était en fait réquisitionner le blé aux paysans, mais tout le monde était heureux, sauf les paysans !

On n'a jamais rien fait pour encourager les efforts individuels en Iran. Dès que quelqu'un parvient à mettre quoi que ce soit de côté, marchandise ou argent, ce petit capital tombe inévitablement dans les poches du gouvernement, de ses représentants, des bandits ou enfin de soldats corrompus dont il faut acheter la protection.

Outre cette gare royale (que les Russes, nullement étonnés, comparent



au métro de Moscou), Reza Shah a fait édifier bien d'autres monuments publics. Il avait même commencé la construction d'un opéra, mais il l'abandonna quand il apprit qu'il n'existait pas de chanteurs d'opéra en Iran et qu'il n'y avait pas d'espoir d'y attirer des artistes en tournée.

Il libéra les femmes du port du voile ; l'autorité des prêtres fut abolie par décret ; il fit construire plusieurs usines en vue de soustraire le pays à la dépendance de l'étranger pour les produits de première nécessité. Le shah était d'ailleurs propriétaire d'une grande partie de ces usines et nul ne pouvait affirmer que les salaires y fussent payés. L'Iran commençait à prendre l'aspect d'un état moderne.

Le shah n'était ni un rêveur ni un visionnaire, lorsqu'il entreprit d'améliorer la situation de son pays ; jusqu'en 1930, il est hors de doute qu'il

accomplit du bon travail en le modernisant. Mais, après cette date, l'avarice et la cruauté marquèrent toutes ses actions. A Téhéran, mille histoires courent sur lui, sur ses excentricités et ses excès ; aucune ne le montre sous un jour favorable. Pour ses sujets, il n'est pas précisément le Prince Charmant. Il avait fait construire une route pour aller de son palais de Téhéran à celui qu'il possède aux pieds du Shimran. Un jour, il partit en auto pour inspecter l'état de la route. Elle n'était pas parfaitement plane, et l'auguste pot d'échappement eut à subir quelques cahots. Ce fut un scandale. Arrivé au palais, le shah convoqua l'ingénieur qui avait dirigé les travaux. L'ingénieur se présenta ravi, faisant forces courbettes.

— Va t'étendre sur la route, lui ordonna Sa Majesté.

Ebahi, l'ingénieur s'exécuta. Alors, tranquillement, le shah donna l'ordre au chauffeur de faire passer la voiture sur le corps du pauvre diable. Il était heureusement solide ; quoique presque tous ses os fussent brisés, il survécut.

Le shah s'enorgueillissait de posséder quelques hôtels, mais il lui déplaisait d'y héberger des hôtes. Il était notamment propriétaire d'un hôtel somptueux sur les rives de la mer Caspienne. Il alla le visiter, un jour d'automne, et, suivant la coutume, ordre fut donné aux clients de disparaître pendant la visite royale. La femme d'un des magnats de l'industrie du pétrole protesta : elle avait un jeune enfant, le temps était pluvieux et froid et elle ne savait pas où aller pendant le séjour du monarque. Le gérant insista et lui raconta l'histoire d'un client qui avait refusé de vider les lieux lors de la dernière tournée du shah. Il était resté dans sa chambre, mais poussé par la curiosité, avait mis l'œil à la porte pour apercevoir l'auguste visiteur. Malheureusement, Sa Grandeur l'avait vu, Elle aussi. Elle donna tranquillement un ordre bref : « Emmenez-le dans la cour et fusillez-le ». L'ordre avait été exécuté sur-le-champ.

— Mais je ne suis pas Persane : je suis Anglaise ! protesta la femme de l'ingénieur.

— Oui, madame, mais mon client n'était pas Persan non plus : il était Suisse, dit tristement le gérant.

La mère et l'enfant durent se réfugier au fond d'une auto. Ils y passèrent l'après-midi.

Cependant, les Allemands apportaient une aide sans cesse accrue au shah. Anglais et Russes méprisaient les gouvernants iraniens et ne faisaient pas mystère de leur dédain, tandis que les Allemands les flattaient, collaboraient avec eux, leur fournissaient des machines. Ils aidèrent l'Iran à construire la ligne du chemin de fer transiranien, qui, sur 1 392 kilomètres, s'étend du golfe Persique à la mer Caspienne. Cette ligne sert aujourd'hui presque exclusivement à livrer aux Russes les fournitures américaines.

Avant la guerre, l'Iran était indubitablement proallemand. Les agents allemands étaient tout-puissants à Téhéran. Ils avaient fomenté en Irak une révolte contre les Anglais, qui d'ailleurs échoua. Pour une fois, Grande-Bretagne et Russie collaborèrent cordialement et éclairèrent Reza Shah. L'enquête avait été menée soigneusement, on put donner à Sa Majesté les noms des agents allemands qui avaient obtenu des postes importants dans l'armée iranienne ou tenaient les leviers de commande dans le réseau des communications ou enfin avaient organisé une propagande anti-anglaise et anti-russe. Reza Shah éluda la question et s'en tint à des promesses. En août 1941, la Russie et l'Angleterre ne se bornèrent plus à l'envoi de notes diplomatiques : elles envahirent le pays. Un mois plus tard, Reza Shah abdiquait en faveur de son fils, Mohamed Shah Pahlevi, âgé de vingt-quatre

ans. L'occupation ne rencontra pratiquement aucune résistance. Un traité fut signé, qui permettait à l'Iran, tout en sauvant la face, de rompre ses relations avec toutes les puissances qui étaient en guerre contre l'Angleterre et la Russie. Ces deux pays convinrent de quitter l'Iran six mois après la fin de la guerre et promirent de lui accorder le droit de vote à la conférence de la paix.

L'Amérique commençait alors de fournir du matériel à la Russie, en vertu des accords « prêt-bail ». Or, les convois qui passaient par la mer du Nord, la mer de Barents et la mer Blanche rencontraient de sérieux obstacles : des milliers de chars et d'avions étaient envoyés au fond de l'eau. A l'évidence, il fallait étudier de nouveaux itinéraires. Les ports du golfe Persique étaient tout indiqués. C'est pourquoi nous occupâmes le pays d'un accord tacite et sans rencontrer de difficultés. Le jeune Mohamed Shah Pahlevi prouva ainsi que, s'il avait jamais nourri des sympathies proallemandes, il y renonçait pour la durée de la guerre. Nous étions d'accord pour acheminer nos fournitures, conformément à la loi prêt-bail, non seulement jusqu'aux ports du golfe, mais jusqu'entre les mains des Russes, à Kazvin, soit à quelques centaines de milles au nord de Téhéran. Le général Connolly, avec un état-major de premier ordre, fut envoyé sur place pour veiller à l'exécution de cette entreprise difficile.

Ce n'est pas simple d'aider les Russes. Ils représentèrent au général Connolly qu'il leur serait particulièrement avantageux de recevoir le matériel au nord, du côté de Pahlevi. Cela impliquait un long transport, donc des camions. Le général Connolly répondit qu'il serait heureux de satisfaire à cette demande. Il fit examiner les routes ; elles étaient en fort mauvais état, sans postes de ravitaillement, sans logements, sans organisations sanitaires d'aucune sorte. Le général projeta alors de construire tout au long de la route des baraquements où il pourrait loger et nourrir ses hommes. Pour des raisons inconnues, les Russes refusèrent : c'était trop près de leur territoire et, dirent-ils à Connolly, Moscou n'autorisait malheureusement pas les Américains à pénétrer en grand nombre dans la zone d'influence russe. Connolly haussa les épaules et répondit :

— Je regrette, mais il faudra en passer par là.

On était dans une impasse, et ni Connolly, ni son collègue de l'armée russe, le grand et lourd général Alexandre Korolev, n'étaient à leur aise. A cette époque, l'afflux de notre matériel était tel que les Russes n'arrivaient pas à l'écouler aussi vite qu'ils le recevaient de nos mains. Des centaines de caisses remplies de munitions, de vivres, de canons, de cuir, etc., s'entassaient à Téhéran et à Kazvin, attendant d'être acheminées sur Pahlevi. Le général Korolev insista pour que l'on établît un va-et-vient de camions entre les ports et les villes du nord. Connolly, officier américain irréductible, qui se souciait en premier lieu de la santé et du confort de ses troupes, refusa obstinément. Il répéta que des camps, des dépôts et des cantines seraient établis le long de la route avant qu'il y risquât ses hommes.

— Il faudra en passer par là, mon général, répétait Connolly. Mon premier devoir est de sauvegarder la santé de mes hommes. Mais, au fait, pourquoi, ajouta-t-il d'un air parfaitement naturel, n'irions-nous pas, vous et moi, à Pahlevi nous rendre compte sur place de l'état de la route ?

Korolev accepta. Canny Connolly savait que Korolev aimait la chasse. Les monts d'Elbourz, que la fameuse route traverse, sont remplis de sangliers. Le général Connolly emporta quatre carabines Garand, une quantité appréciable de cartouches et fit remplir un camion des bonnes rations C de l'armée. Il se fit accompagner par le colonel Edward Brown, son conseiller pour toutes

les questions extra-militaires, cependant que de son côté Korolev emmenait avec lui son officier d'ordonnance, le colonel Makaroff. Parvenus à une certaine altitude dans la montagne, Connolly proposa de tenter la chance : peut-être Korolev aimerait-il tirer avec une Garand. Les yeux de ce dernier brillèrent de joie tandis qu'il maniait la belle carabine. La chance leur sourit : juste avant la nuit, ils tuèrent un sanglier.

Ils se dirigèrent alors vers un avant-poste de l'armée rouge, au sommet de la montagne. Dans la hutte, une vingtaine de soldats russes étaient recroquevillés de froid, prenant leur repas du soir : harengs, salaisons et thé. Ils clignèrent des yeux quand ils virent les épaulettes d'or de Korolev et les étoiles que Connolly portait aux épaules. Korolev leur fit un petit salut familier de la main, s'accroupit auprès d'eux avec Connolly et ils partagèrent le poisson et le thé. Dans l'intervalle, deux sergents, que Connolly avait amenés avec lui comme guides de montagne, avaient transporté le sanglier jusqu'à la hutte. Les soldats, privés de viande depuis assez longtemps, poussèrent des cris de joie à la vue de l'énorme animal. Ils allumèrent aussitôt un feu dehors, découpèrent le sanglier et bientôt, généraux, sergents et simples soldats faisaient rôtir la bête à la vieille mode russe, en présentant à la flamme des quartiers de viande fichés à la pointe de leur baïonnette. Assis en rond autour du feu, ils rassasièrent leur faim, puis les Russes chantèrent des chants de leur pays. C'était un aspect de la démocratie que les Russes ne connaissaient pas. Ils ne savaient pas que les généraux américains s'assoient volontiers et mangent avec leurs hommes en blaguant et en riant. Américains et Russes restèrent trois jours et trois nuits ensemble, errant dans les défilés de montagne, tuant des sangliers, vivant dehors quand il n'y avait pas d'abri et heureux de retrouver les excellentes rations de l'armée américaine pour les changer de la viande de sanglier.

Korolev et Connolly rentrèrent à Téhéran amis intimes. Connolly cimenta cette amitié en se faisant envoyer du Caire deux carabines Garand qu'il offrit au général de l'armée rouge. Quelques jours plus tard, Korolev informa Connolly que Moscou autorisait les soldats américains à construire des baraquements dans le secteur de Pahlevi. Actuellement, nos hommes conduisent sans déplaisir leurs camions par de tortueux défilés de montagne, sachant que stations de secours, mess, relais sont échelonnés le long de la route.

Les méthodes diplomatiques de Connolly peuvent ne pas être orthodoxes, elles n'en sont pas moins efficaces.

Le 14 avril dernier, on fêta à Téhéran le « jour de l'armée ». Nos troupes le célébrèrent au grand aéroport. Connolly et Brown avaient préparé une surprise à la délégation russe, présente au grand complet : à la fin de la cérémonie, quarante officiers s'avancèrent, la musique joua l'hymne national russe, et les quarante officiers américains l'entonnèrent en russe.

Le 1er mai suivant, Connolly fut invité à passer en revue les troupes russes. Après le défilé, un groupe de soldats de l'armée rouge s'avança, la musique joua *la Bannière étoilée*, et les Russes la chantèrent en anglais. Ce fait caractérise bien la manière dont Connolly agit avec les Russes. Ce presbytérien, né en Iowa, comprend les Russes mieux que ne font les diplomates.

Connolly a un brillant état-major trié sur le volet. Je n'ai jamais dans aucune armée, rencontré d'hommes plus acharnés au travail. De temps en temps, Connolly est obligé de leur ordonner le repos, car le corps humain supporte avec peine la chaleur intense de l'Iran. Dans le courant du printemps dernier, la moitié du personnel américain était à l'hôpital pour surmenage. Ces hommes ont réellement transformé l'Iran :

quand ils sont arrivés, ils trouvèrent un chemin de fer hors d'usage, impropre aux transports lourds. Aujourd'hui des Diesel modernes remorquent des poids énormes sur des voies remises à neuf. Avant notre arrivée, on utilisait encore les pistes des caravanes ancestrales, vieilles de milliers d'années, serpentant à travers les montagnes ; aujourd'hui, nous avons construit de belles routes modernes parcourues par des centaines de camions et d'autos lourdement chargés.

Pendant mon séjour en Perse, un événement presque historique se produisit : le général Connolly et son état-major, le général Korolev et le sien se donnèrent rendez-vous à la gare de Téhéran. Sergeyev, consul russe, adroit et souriant, était venu représenter le Conseil politique soviétique. Un train entra en gare. C'était un long train d'environ quarante-cinq wagons chargés de matériel américain. Il avait ceci de remarquable qu'il était cent pour cent américain. Les figures noires de suie de deux authentiques Américains riaient du haut de la locomotive. C'étaient le sergent Howard Blair, de Brekinnidge (Minnesota), et le caporal Chester Clark, de Muscatine (Iowa). Blair avait, dans la vie civile, travaillé autrefois à la grande ligne du nord, et Clark à celle de Muscatine. Les généraux américains et russes leur firent un accueil chaleureux. Auparavant, le personnel de service des convois était iranien. Il était réconfortant de voir ces wagons américains bondés de marchandises, fruit du travail américain, remorqués par deux locomotives construites en Amérique, conduites et entretenues par du personnel entièrement américain.

Les soldats anglais, américains et russes cantonnés en Iran s'entendent à merveille. Des centaines des nôtres sont d'anciens employés de chemin de fer et fraternisent avec leurs collègues russes du même métier. Les employés de chemin de fer de tous les pays du monde forment une caste à part : ils aiment parler de leur métier, même si c'est en mauvais russe, et au moyen d'un interprète. A Téhéran, on s'asseyait dans les entrepôts, on échangeait des histoires, des cigarettes, des vivres.

La plupart de nos soldats arrivèrent en Iran avec des idées préconçues et entièrement fausses sur le compte de leurs alliés russes. Nourris pendant des années par notre propagande antisoviétique, ils étaient sur la défensive au début. Puis la discipline de l'armée rouge les impressionna et, finalement, ils se mirent à sympathiser avec ces grands gaillards vigoureux et presque toujours souriants, à l'uniforme gris-vert et aux bonnets à fond rouge. Nos soldats furent réellement très étonnés par l'esprit de corps des Russes.

Deux incidents se produisirent pendant mon passage à Téhéran, qui illustrent l'attitude et la discipline de l'armée rouge. Quand les Russes occupèrent l'Iran, leurs officiers les prévinrent que tout pillage serait puni de mort. Un commerçant iranien cheminait un jour sur son âne, quand deux sentinelles russes l'arrêtèrent. Il n'y avait rien à dire ; on était en territoire occupé, près de Pahlevi, où des sauf-conduits spéciaux sont exigés. Les Russes demandèrent au marchand ses pièces d'identité. Il les montra. Puis ils lui demandèrent l'heure. L'Iranien consulta sa montre-bracelet. Les deux soldats la lui arrachèrent en lui intimant l'ordre de continuer sa route. Au lieu d'obéir, notre homme se rendit auprès d'un officier russe et lui conta son histoire. L'officier convoqua les sentinelles et les interrogea. Ils nièrent le méfait. On les fouilla et on découvrit la montre sur l'un d'eux. Ils furent tous deux instantanément fusillés pour pillage.

Les officiers russes ne fréquentent que très rarement les restaurants et les boîtes de nuit de Téhéran, le couvre-feu étant fixé à 22 heures. Comme

leurs casernes sont pour la plupart à quelque distance du centre de la ville, il y a grand avantage, s'ils les regagnent avec un peu de retard, à ce qu'ils conservent une attitude correcte. Policiers américains et anglais se partagent le service d'ordre dans les rues de la capitale. Or, certain soir, des policiers anglais rencontrèrent longtemps après le couvre-feu, un vagabond : c'était un officier russe complètement ivre qui brandissait un fusil en hurlant. Situation délicate pour les Anglais : ils n'avaient jamais arrêté d'officier et pourtant ils avaient la consigne de maintenir l'ordre. Ils résolurent d'emmener au bureau militaire russe le plus proche ce représentant de l'armée rouge, qui les suivit en protestant. L'ayant remis aux mains d'un supérieur russe, ils oublièrent l'incident. Mais le lendemain matin, à 9 heures, les autorités iraniennes, anglaises et américaines reçurent des notes identiques du général Korolev, s'excusant de la mauvaise tenue de l'officier. Il ajoutait qu'il avait voulu prendre de sévères sanctions, mais en avait été empêché, car, malheureusement, l'officier était « mort dans la nuit ». Discipline de l'armée rouge.

L'effectif de nos troupes en Iran est important, beaucoup plus peut-être que ne se l'imagine l'ennemi. Leur rôle principal est d'assurer le transport du matériel entre le golfe Persique et la Russie ; mais elles sont également prêtes à combattre. L'existence des hommes n'est pas gaie : ils sont en exil ; toutefois, les fournitures de l'armée sont d'excellente qualité, ce qui rend la vie plus douce. La troupe reçoit des cigarettes américaines ; un effort spécial est fait pour donner à ceux qui vivent sur le golfe Persique des rations supplémentaires. L'été dernier, la température est montée jusqu'à 135° F. (57° Cent.) dans les ports du golfe. C'est, dit-on, le lieu le plus chaud du monde et les troupes américaines, qui y séjournent, en conviendront volontiers.

Notre armée a réalisé le maximum d'efforts pour assurer le bien-être des soldats. Ceux-ci touchent de la bière en boîtes, qui les aide à supporter la terrible chaleur. Nos médecins militaires estiment que cette boisson maintient à la fois la santé physique et morale des troupes. C'est absolument exact. Bien des hommes m'ont affirmé que, sans bière, ils n'auraient pas résisté.. Pour nos soldats, quels qu'ils soient, la bière est la boisson de choix. La boisson courante en Iran est un mélange nommé V et V : moitié volka persane et moitié vermouth persan ; le tout ressemble à du savon liquide. Nos hommes n'en veulent à aucun prix. De temps en temps, un officier arrive à se procurer une bouteille de whisky : le prix moyen, là-bas, est de 18 dollars la bouteille.

L'Iran produit peu de denrées alimentaires et quand les produits d'importation font défaut, on ne trouve à peu près rien à acheter sur place. Une grande partie des approvisionnements venait d'Allemagne. Les Iraniens répugnent à vendre ; quand ils s'y décident, ils fixent des prix arbitraires. Une petite ampoule électrique coûte 7 dollars 50, le rouleau de papier hygiénique 1 dollar 80. Les cigarettes américaines, en dehors de la cantine, valent 80 cents le paquet ; une paire de souliers coûte 35 dollars et une machine à écrire portative d'occasion atteint 400 dollars.

Tel est l'Iran. Quand la guerre sera finie, nos hommes seront unanimes à vouloir le rendre aux Iraniens ; mais, tant que la guerre durera, ils travailleront de toutes leurs forces, car ils ont compris la déclaration du général Connolly : « Le front russe est une extension du front américain ».

QUENTIN REYNOLDS

Traduction de HENRIETTE DE SARBOIS.

Avant tout autre propos, je tiens à rappeler ici le souvenir de celui qui animait à *la Revue de Paris* la chronique du Théâtre, François Porché. Il accomplissait cette tâche, toujours exigeante, de la même façon que tout ce qu'il a poursuivi dans la vie, avec foi, avec loyauté, avec un désir d'approcher et d'être juste qui auront donné à sa carrière un caractère assez rare. Ces qualités essentielles se doublaient d'un sens poétique dont il a laissé des gages émouvants. Le poète, l'auteur dramatique, le critique se rejoignaient dans la rue attentive, généreuse, et quand il le fallait courageuse, qu'il portait sur les œuvres et sur les êtres. Quel charmant compagnon il sût être et demeurer pour ceux qui l'ont connu depuis les temps lointains des « Cahiers de la Quinzaine », jusqu'à ce douloureux hier où il avait su tout de suite prendre le parti de l'honnête homme ! L'amitié n'eut jamais autant de sécurité et de satisfaction qu'auprès de François Porché. C'est elle, d'abord, qui dicte ces lignes trop brèves et déplore son absence entre tant d'absences qu'il nous faut aujourd'hui supporter.

Que d'ombres en vérité! Je me rappelle cet après-midi où l'on nous annonça la mort de Jean Giraudoux... C'était à l'Université de Lausanne dans l'*aula* où M. Henri Guillemin allait prononcer la première des six leçons qu'il consacrait à Paul Claudel. La salle était pleine des fidèles de M. Henri Guillemin et des admirateurs de Claudel. C'est-à-dire qu'il y avait là des auditeurs de tous les âges ; mais en plus grand nombre des jeunes gens et des jeunes filles réfugiés aux gradins supérieurs et faisant ce bruit de jeunesse qui prête une âme chaleureuse aux marbres des Universités. — « Sainte-Beuve ne devait pas avoir tant de monde pour son « Port-Royal... » allais-je dire à Henri Guillemin qui depuis trois ans, avec un talent jailli de la foi et du cœur, passionne la Suisse — les deux Suisses — pour Pascal, y renouvelle l'exégèse de Rousseau, et y a déployé Claudel dans la variété de son génie. Mais avant que j'aie parlé : — « Savez-vous ce que j'apprends : Jean Giraudoux est mort... ».

Que Giraudoux fût malade, qu'il pût mourir, c'était une pensée que nous n'avions jamais eue. Il ne cessait de montrer la grâce la moins douloureuse — tout au moins physiquement. On pouvait, en l'observant, apercevoir parfois sur son fin visage des marques de lassitude et surprendre derrière son sourire — et ses fuites — ce sentiment tragique de la vie, cette certitude de l'irréconciliable dont il a fait le thème de ses meilleures pièces. Mais point la mort. Trois jours auparavant nous assistions, entre amis, au Schauspielhaus, de Zurich à une représentation en allemand de *Sodome et Gomorrhe*, où Maria Becker — l'une des meilleures comédiennes de la Suisse allémanique — tenait avec une autorité rayonnante le rôle de l'ange. Au sortir de la représentation nous avions adressé une carte à Giraudoux, signée de ses amis et de ses interprètes. La carte était partie vers un vivant. Et voilà, qu'avant

même sans doute d'avoir franchi la « ligne idéale », alors si lourdement foulée, elle ne pouvait désormais atteindre ce vivant qui avait cessé d'être. Nous-même, allions-nous nous résigner à ne plus le revoir ? Et quand nous reviendrions à Paris, que serait Paris sans Giraudoux ? Sans le rideau de Louis Jouvet se levant sur un de ces spectacles si propres à satisfaire le plaisir des yeux et les complicités de l'intelligence ?

Si je rappelle ces souvenirs, en réinstallant la vie du théâtre dans la *Revue de Paris*, réapparue, c'est qu'à la vérité un auteur dramatique compte autant par le pouvoir qu'il a d'animer le théâtre de saison en saison que par l'apport de son œuvre au répertoire durable d'un art. Lorsqu'un écrivain comme Jean Giraudoux disparaît — et plus récemment Edouard Bourdet — nous mesurons ce qu'il nous laisse. Nous nous mettons à la place de la postérité. Nous regardons cette œuvre à laquelle son créateur vient de lâcher la main et qui, seule désormais, doit affronter le temps. Seule ! Il n'y aura plus autour d'elle les élans de l'amitié et de la mode, le babillage des répétitions générales, l'appoint luxueux des couturières et des salons. Nous désignons selon nos préférences telle pièce ou telle autre que nous déléguons à l'avenir comme la mieux taillée pour résister à toute usure. Nous parions pour un chef-d'œuvre, c'est-à-dire pour la durée — ou nous abandonnons d'avance l'œuvre à l'oubli. Mais qu'il doive demeurer une ou deux pièces de Giraudoux dans l'art dramatique français, qu'Edouard Bourdet soit voué ou non à l'honorable léthargie d'Emile Augier, il n'en demeure pas moins que ces deux écrivains dramatiques, le poète et le réaliste, animaient supérieurement la scène française de leur vivant et qu'eux morts on sent soudain un vide et une sorte de morne abandon sur le parvis des théâtres que leur talent achalandait.

La saison de la victoire n'aura pas été fameuse pour le théâtre ; et la critique aura signalé avec une rude franchise le néant d'un certain nombre de représentations. La critique de la presse nouvelle, née il y a un an, durant un mois d'août impétueux et doré, possède un goût tranchant de la vérité que n'ont pas encore ébréché l'habitude, ni la courtoisie des relations. Les auteurs sont anciens, les critiques sont jeunes et abordent le théâtre avec une sympathique indépendance de jugement. Les auteurs trouvent leurs décrets excessifs et l'un d'eux, M. de Peyret-Chappuis s'en est plaint — sans grâce — après l'échec d'une *Judith*, qui ne méritait guère mieux que son sort. L'un des critiques mis en cause, M. Philippe Hériat, qui connaît bien le théâtre et en écrit avec beaucoup de pénétration et de sens, lui a répondu ce qu'il convenait de répondre ; et il a signalé, avec regret, « l'incroyable infériorité » des ouvrages représentés durant ces six derniers mois. Et M. Philippe Hériat d'en citer près d'une vingtaine qui, pour la plupart, étaient en effet fort médiocres. Un seul, dans le nombre, me paraît avoir souffert un injuste destin : *les Clefs du Ciel*, de M. Louis Ducreux, qui a dû quitter l'affiche de l'Athénée après quelques soirées.

Qu'est-ce qui a déçu dans cette œuvre bien écrite, qui aborde avec aisance un des grands motifs de toute littérature, celui de la frivolité et de la mort ? La déception est peut-être venue de ce que le public attendait du sujet traité un rapport plus net, plus appuyé avec une actualité dont il a l'esprit rempli. M. Louis Ducreux a, en effet, choisi pour cadre à son action une maison médicale, tenue par un médecin marron, sous la Terreur. On guillotine à longueur de journées dans un parc voisin ; mais dans la « folie » de ce docteur complaisant (le rôle était tenu avec un sens aigu de la composition par M. André Roussin) on continue de jouer, de boire, et de faire l'amour :

atmosphère un peu folle, pareille à celle de ces demi-prisons qu'André Chénier a décrites en des vers d'une élégante volupté :

Ici même en ces parcs où la mort nous fait paître
Où la hache nous tire au sort
Beaux poulets sont écrits ; maris, amants sont dupes
Caquetage, intrigue des sots
On y chante, on y joue, on y lève des jupes
On y fait chansons et bons mots...

....C'est le tableau même des *Clefs du Ciel* et ce choix ne pouvait pas ne pas passer pour une allusion historique à certaines cliniques où se réfugiaient hier de malheureux hommes et femmes traqués par l'occupant et ses complices (comme c'est le cas dans la pièce intitulée : *Un ami viendra ce soir*, jouée au Théâtre de Paris, qui n'a aucun des mérites des *Clefs du Ciel*, et n'en a pas moins eu de succès). Mais M. Louis Ducreux a fort bien compris que sur le plan de l'art dramatique l'actualité se situe au-dessus de l'actualité, qu'il est un réalisme insupportable s'il doit nous émouvoir en interprétant sans transposition les drames que nous avons vécus.

Cependant l'attrait atroce de l'*événement* — cet *événement* que M. Paul Valéry a détesté en tous temps — occupe si puissamment les esprits qu'une déception est née de rencontrer des personnages des *Liaisons dangereuses* là où l'on attendait des « héros de la Résistance ». On a reproché à M. Louis Ducreux de ne pas avoir été jusqu'au bout de son sujet. Il l'a conduit pourtant jusqu'à l'accomplissement logique des caractères dans les actes. Le duc d'Eigremont qu'il nous montre se réfugiant chez ce docteur y retrouve une comtesse dont il fut l'amant ; mais ce n'est pas elle qu'il vient rejoindre. Il pensait à se cacher et voilà que, dès son arrivée, il rencontre une jeune fille, fiancée à un conventionnel, et qu'il entreprend de séduire, ce qui lui est assez facile, mais qu'il sait devoir être funeste à son sort... Entre son ancienne maîtresse et cette jeune fille il peut inclure l'horizon de ce que fut sa vie, s'étudier une dernière fois à loisir, et demander à la proximité de la mort — d'une mort voulue — la preuve amère de son détachement et un surcroît de volupté philosophique. M. Louis Ducreux a écrit la pièce qu'il sentait et qui convenait à ses dons. Il est assez bien lui-même sur la scène un personnage léger et sensuel, tel que le XVIIIe siècle en a reproduit le type dans tous les arts. Mais nous venons de vivre des temps tragiquement romantiques, et fort éloignés des estampes révolutionnaires.. Ce n'est pas Laclos, que le public d'aujourd'hui peut comprendre et goûter en marge de ce qu'il a souffert : ce sont *les Mystères de Paris*. *Les Clefs du Ciel* ont été un échec évident au théâtre ; *les Enfants du Paradis* sont un succès au cinéma. Lacenaire, le « Manfred du trottoir », comme écrivait le Théophile Gautier d'*Emaux et Camées*, est bien mieux fait pour plaire à une foule contemporaine que le Chevalier de Nerciat.

L'éclat de la saison (mis à part le légitime et grand succès des *Mal Aimés*[1], de M. François Mauriac, trois actes représentés à la Comédie Française dès le début de l'année) est venu d'auteurs anglais. C'est Shakespeare, c'est M. Charles Morgan, c'est T.-S. Eliot qui ont formé les meilleurs rendez-vous de ces soirs où une délivrance prenait dans le sacrifice les traits d'une victoire et difficilement enfin le visage de la paix... Shakespeare s'accorde naturellement

1. Cette pièce a été publiée par la *Revue de Paris* dans les livraisons de mai et juin 1945.

aux époques troubles ou surnaturelles. Durant la guerre de 1914-1918, il avait déjà triomphé : on se rappelle encore de Max, puis Firmin Gémier, interprétant selon leurs moyens particuliers — de Max d'une façon plus théâtrale, Gémier, avec plus de secrète détresse — le rôle de Shylock, tandis qu'Albert Lambert prêtait sa plastique et son timbre aux vaticinations d'Hamlet. *Antoine et Cléopâtre* a répondu cette fois à nos exigences et nous a permis de mesurer la maîtrise de M. Jean-Louis Barrault comme metteur en scène. Nous savons déjà qu'il était l'un des artistes originaux de notre temps. Plus un mime d'ailleurs qu'un comédien doué de grands moyens physiques. Du mime, il possède la concentration, la mobilité, la grâce agile ; et cet art de silence, il vient de l'étendre à ses conceptions de la mise en scène. Un Gémier, un Reinhardt, hier, rapprochaient les comédiens du public, portaient le spectacle dans la salle, créaient par ce contact une surprise qui marquait bientôt la fin d'une illusion : la curiosité passée, il ne restait que l'impression d'un rapprochement décevant. M. Jean-Louis Barrault s'est appliqué, au contraire, à augmenter les distances, à créer sur la scène une zone d'ombre, où s'enfoncent certains personnages tandis que l'action se poursuit sur un autre point du plateau et sous le feu des projecteurs. Ainsi l'œuvre dramatique gagne une étendue soudaine à l'écart du verbe. Les liens de la vie ne sont plus si brusquement brisés et cette représentation lointaine et silencieuse prend le caractère poétique de ce qui se situe à l'horizon de nos sens.

Cette nouveauté de la mise en scène a été le meilleur moment de la représentation. Les fidèles de la Comédie-Française ont fort applaudi le festin des triumvirs sur la galère de Pompée. L'extrême ardeur de cette scène, les allures d'ivresse des comédiens, leur brutale bacchanale qui soulevait la poussière des plateaux ont enchanté les loges et les galeries. Il y avait plus de goût et d'originalité véritable dans le ballet à deux personnages, imaginé par M. Jean-Louis Barrault pour simuler les phases de la bataille d'Actium. Mais nous préférons encore à ces ingéniosités l'emploi que M. Barrault a fait des ombres silencieuses dans le cours de l'action. Il a, ce faisant, élargi le champ du théâtre sans altérer l'ordonnance de la tragédie, ni l'alourdir.

La tragédie d'*Antoine et Cléopâtre* où Shakespeare a suivi fidèlement l'action contée par Plutarque est lente à se développer et la traduction de M. André Gide, scrupuleuse et réfléchie, n'en accélère pas le mouvement. Aussi bien les scènes de coquetterie, sous la tente équatoriale de Cléopâtre, ont paru un peu vaines. Quels que fussent les artifices ou les sortilèges de mademoiselle Marie Bell, on se prenait à sourire des faiblesses d'Antoine. Mais dès que la tragédie fut nouée, le spectacle prit une ampleur admirable et mademoiselle Bell, retrouvant les accents qui en font la première tragédienne de ce temps, communiqua à son personnage jusqu'au dénouement une grandeur émouvante.

Que les jugements littéraires sont sujets à se contredire d'une rive à l'autre ! Lorsqu'on est en Angleterre et qu'on y parle de la littérature à un critique attentif, il est bien rare qu'il ne marque pas sa surprise de la place considérable que nous accordons en France à M. Charles Morgan. Je ne note pas ce détail pour corrompre l'admiration que nous donnons à un écrivain dont les romans traduits chez nous ont paru originaux et forts. Nous avons beaucoup de raisons de conserver nos sentiments à M. Morgan, qui est un sincère ami de la France, qui a écrit pour la défendre (et jusque dans notre langue) des articles d'une ferveur magistrale, et dont chaque jugement, lorsqu'on lui parle, est empreint d'un goût délicat et pur. Mais c'est ainsi : ses compatriotes ne le placent pas à la hauteur où nous le situons. Ce qui ne doit

pas nous détourner de rester fidèles à ce que nous inspire le talent de M. Charles Morgan.

Je ne puis pas écrire toutefois que je partage l'admiration unanime qui n'a cessé d'entourer *le Fleuve Etincelant* depuis le soir où il a pris son cours au Théâtre Pigalle pour le poursuivre parmi les salles combles. Ce qui est d'ailleurs sympathique, car cette œuvre est bien supérieure à ce qu'on a entendu ailleurs et il serait déplorable de penser qu'elle puisse être interrompue, le Théâtre Pigalle passant aux mains d'entrepreneurs de music-hall. Mais en dépit de cette faveur légitime, je fais quelques réserves sur le caractère intellectuel de l'ouvrage, et l'intérêt qu'y prend le public. Un savant peut-il accepter, pendant qu'il se livre à une recherche essentielle, l'amour d'une femme, cette femme étant sa collaboratrice ? Doit-il accueillir l'amour comme le complément même de son activité ou le repousser comme une rupture de son unité spirituelle ? Voilà le sujet du *Fleuve Etincelant ;* mais ce sujet a été placé par M. Charles Morgan à bord, si l'on peut dire, d'une île, parmi des officiers de marine anglais et pendant cette guerre... Le débat ibsénien (on pense parfois en l'écoutant, à *Solness le Constructeur*) bénéficie d'un concours d'uniformes, de secrets militaires, d'inventions excitantes et même, à côté de la mathématicienne amoureuse, d'une certaine rivale, splendide et méchante, qui ressemble assez bien aux héroïnes des romans d'aventures qui se passaient à Singapour... Certes, ces accessoires tiennent peu de place dans le débat psychologique mené avec beaucoup de scrupule et de hauteur de vue par M. Charles Morgan ; mais il est certain qu'ils ont contribué au succès de l'ouvrage. D'autant plus que la mise en scène, due à M. Jean Mercure, et l'interprétation sont excellentes. Ces officiers anglais sont parfaits : il ne leur manque pas un bouton ni une chemise blanche. Et l'on a justement applaudi MM. Henry Rollan, Walter et Christian Gérard — ainsi que mademoiselle Jandeline qui, tout de suite, a porté son texte sur ce plan de distinction et d'intime ferveur qui donne au moindre mot, et sans élever la voix, son importance et sa noblesse.

En regard du *Fleuve Etincelant, le Meurtre dans la Cathédrale,* de M. T.-S. Eliot, joué au Vieux-Colombier, dans la traduction de M. Henri Fluchère est la nudité même. C'est-à-dire que le poète ne s'est rien accordé des avantages du théâtre et qu'il en a repoussé le pittoresque pour ne soutenir son action que par les moyens les plus simples. L'intensité spirituelle n'a été obtenue ici que par la voix de quelques chœurs par la représentation en personnages vivants des tentations que peut subir une âme. Si Thomas Becket sait repousser ce que lui proposent de médiocres tentateurs, il en accueille un quatrième, vêtu de blanc, qui vient lui offrir la sainteté du martyre.... Et c'est ainsi qu'il choisit sa mort.

Chaque Anglais connaît la tragédie de Thomas Beckett dont le dénouement frémit encore sous les voûtes de Cantorbery, comme s'élèvent toujours à Rouen les flammes du bûcher de Jeanne. M. T.-S. Eliot a tissé pour les spectateurs anglais une tapisserie, dont chaque point leur était perceptible. Elle aurait pu nous être moins présente : nous en avons cependant reconnu la riche et l'immobile beauté.

Nous ignorons la façon dont l'Angleterre a monté ce spectacle. Il est certain qu'au Vieux-Colombier, M. Jean Vilar, acteur et metteur en scène, lui a conféré une dignité exceptionnelle. On peut, on doit beaucoup attendre d'un jeune artiste qui va au plus difficile et qui, dans l'interrogation passionnée d'une œuvre et l'abnégation de la foi, anime un spectacle de cette qualité.

GÉRARD BAUER

En quelques années, les habitants de *Jalna* ont conquis dans le public français une universelle sympathie. Tout le monde connaît la vieille grand'mère Whiteoak, et chacun se la représente avec bienveillance, avec amitié, entourée de tous les siens, à l'un de ces repas de famille où le terrible appétit de la tribu se déchaîne au milieu des récriminations des enfants, des jappements des chiens et des litanies du perroquet. La nouvelle de sa mort a été accueillie avec tristesse et l'affection générale s'est reportée sur son petit-fils Renny, le maître de Jalna. Trois volumes n'ont pas suffi à épuiser la curiosité qu'inspire cette famille canadienne et l'on attendait avec impatience une nouvelle manifestation de sa vitalité. Le grand talent de madame Mazo de la Roche explique aisément ce succès ; mais peut-être n'aurait-il pas été si rapide, ni si étendu, à une autre époque. Pendant les années que nous venons de vivre et aujourd'hui encore, pour des raisons différentes, le domaine de Jalna nous est apparu comme nous apparaissait dans notre enfance le château des « Vacances » de la comtesse de Ségur : semblable au Paradis. Même quand il croit n'aimer ni la campagne, ni la famille, le Français a toujours un désir refoulé : la grande maison noyée dans un parc, remplie de jeunes femmes ravissantes et d'enfants adorables. Mazo de la Roche nous offre tout cela — dans le même temps qu'elle se l'offre à elle-même. S'il y a autour des Whiteoak un halo de poésie qui les rend si attirants, c'est qu'ils sont, pour l'auteur d'abord, des êtres chers et désirés. On ne peut jamais offrir que ses sentiments. Jalna est pour Mazo de la Roche ce qu'était pour Rosamond Lehmann, dans ces inoubliables cent premières pages de *Poussière*, la maison de Charlie, de ses frères et de ses cousins : la maison dont on rêve.

Les guerres, les inquiétudes sociales, le métropolitain, la poussière des villes et le besoin d'amour ont créé de par le monde un immense ordre de chevalerie où la *maison du bonheur* a remplacé la *dame des pensées*. Peut-être y a-t-il là aussi, d'ailleurs, une manifestation secrète d'indétermination amoureuse triomphante, car de même que Proust aimait tout le petit groupe de jeunes filles de Balbec, Rosamond Lehmann tous les garçons de la tribu Fyfe, Mazo de la Roche et ses lecteurs éprouvent une tendresse égale pour tous ces mâles de Jalna, ce Renny qui sent le cheval, ce Piers qui sent la terre, ce Finch qui sent l'étudiant en vacances. Ils forment un groupe, un faisceau et sont si fortement liés les uns aux autres qu'aucun dissentiment ne réussit jamais à les séparer. Lorsqu'on lit avec attention le récit d'une scène qui les oppose entre eux, on s'aperçoit même que ces « scènes » sont décrites exactement dans l'esprit où deux amants qui s'aiment depuis de longues années évoquent leurs anciennes querelles. Il y a une déclaration de tendresse sous chaque invective. *La Moisson de Jalna*[1] qui vient de paraître

1. Plon.

et qui n'est pas le volume le mieux venu de la série (mais le génie s'use toujours dans les séries, et *Jalna*, le premier des ouvrages de cette saga, est le meilleur, comme *le Propriétaire* est le meilleur livre de la saga des Forsyte) est, de ce point de vue, très significatif. Alayne a, une fois de plus, une querelle terrible avec son cher Renny. Mais nous ne prenons pas cette bataille très au sérieux, non plus que l'auteur ne l'a fait. Les drames — il est évident que Mazo de la Roche les « rate » — et c'est là sa limite. Elle les « rate », parce qu'elle n'y croit pas. Elle a une imagination inépuisable, quand il s'agit de faire lever des conflits familiaux chez les Whiteoak, mais ces conflits ne l'intéressent que dans la mesure où ils sont appelés à resserrer les liens qui unissent les membres de cette famille adorée, dans la mesure où ils vont permettre aux hommes d'aller puiser des forces nouvelles, pendant leurs heures de désespoir ou de rage, dans la prairie familière, au milieu des poneys, dans l'écurie près des chevaux de concours, dans la chambre de la grand'mère, sanctuaire vénéré où viennent toujours converger les joies et les mélancolies de la tribu. Les thèmes raciniens, la passion, la jalousie, qui jaillissent dans *la Maison de Jalna* comme dans les livres qui l'ont précédé, ne sont que des prétextes pour agiter un monde où ce qui compte vraiment c'est la force rustique des hommes, le dévouement bougonnant des serviteurs, les rêves des enfants, la tendresse des épagneuls et la loquacité du perroquet.

Les objets, au bas de l'échelle, tiennent aussi, à Jalna, une place de divinités mineures mais non négligeables. D'ordinaire paisibles et rassurants comme l'argenterie que frotte le vieux Rags ou la salle à manger Chippendale, ils peuvent devenir menaçants, voire terribles. Une bibliothèque et quelques vieux fauteuils sont pour Alayne, dans *la Moisson*, l'intolérable symbole de la trahison de Renny.

Dans cet univers poétique, les femmes, refuges habituels de la poésie, sont à peu près complètement dépourvues d'attrait et de mystère. On ne s'en étonne pas. Si les romans n'étaient plus que l'œuvre des femmes, on n'y verrait plus paraître ces délicieux visages où l'auteur-homme rassemble les charmes épars qu'il poursuit vainement dans la vie au cours de ses quêtes amoureuses. Ce sont les hommes qui fabriquent les femmes. La Bible l'affirme. La littérature le prouve. Quand un roman est écrit par une femme, on peut y voir paraître *une* femme poétique : c'est le personnage où l'auteur projette l'idée qu'elle se fait d'elle-même. Mais il n'y en a pas deux. Les femmes de Jalna sont d'agréables esquisses, mais leur potentiel de charme est faible et leur réalité incertaine. Il est impossible, par exemple, de se représenter Sarah, la femme de Finch, qui joue un si grand rôle dans *la Moisson* où elle exaspère son mari par les manifestations d'un amour intempestif. Elle n'existe pas. Ce sont deux nattes noires brillantes. Il est vrai que pour bien des hommes, les femmes ne sont que deux nattes noires et brillantes — mais auxquelles ils lient tous leurs rêves. Sous les torsades de Sarah, il n'y a qu'un visage vide. Pour les amateurs de poétiques figures féminines, Alayne, principale héroïne de Jalna, ne supporte pas la comparaison une seconde avec l'Irène de la *Forsyte Saga*. Plus qu'un personnage vivant, Alayne est un passage, un moyen, le moyen dont l'auteur s'est servi pour confronter ses réactions personnelles avec ces mâles délicieux et obtus qui sont loin de la satisfaire, mais polarisent tous les désirs que des hommes proches de la nature animale peuvent inspirer à une intellectuelle sensible.

Certes Adeline, la grand'mère, échappe à cette singulière malédiction : ce totem de la tribu Jalna est admirablement vivant. Mais on doit remarquer

qu'elle est à un âge où l'on n'a plus de sexe. Et la petite Adeline (quatre ans), qui paraît pour la première fois dans *la Moisson*, est à celui où l'on n'en a pas encore. Aussi est-elle aussi vigoureusement évoquée que sa grand'mère à laquelle, impérieuse et vorace, elle ressemble d'ailleurs trait pour trait.

Le triomphe de Mazo de la Roche, ce sont les petits tableaux de la vie quotidienne de Jalna. Parmi des milliers de détails, elle sait choisir avec une sorte d'infaillibilité ceux qui permettent au lecteur de *voir* une scène et d'imaginer l'atmosphère au milieu de laquelle elle se déroule. Alors que la plupart des écrivains ne parviennent à rendre *présents* leurs modèles que lorsqu'ils évoquent une conversation à deux ou trois personnages, Mazo de la Roche n'est jamais si à l'aise que lorsqu'elle s'attaque aux grands rassemblements de la famille. Elle a le génie unanimiste. Aussi la vie collective des habitants de *Jalna* a-t-elle pour nous une réalité saisissante. Les repas qui rassemblent les Whiteoak sont des tableaux d'un art achevé, que la tendresse de l'auteur éclaire d'un vif « brillant » poétique. On en revient toujours là : *Jalna* est une œuvre poétique parce que c'est une œuvre d'amour, une œuvre-refuge. Une manifestation du culte rendu par une femme — écrivain remarquablement doué — à un type d'hommes forts, généreux, puissants, dénués de toute intuition psychologique embarrassante (Renny dans *la Moisson* touche au point culminant de sa charmante naïveté. — Ne va-t-il pas jusqu'à demander à Clara, qui l'aime, s'il doit se réconcilier avec Alayne ?), du culte rendu aussi à la grâce de l'enfance et au génie des grandes familles. Un témoignage enfin de l'invincible attraction qu'exercent encore sur certains civilisés la nature, la terre, les animaux. C'est pourquoi, en dépit de l'imperfection des scènes qui devraient être le plus pathétiques. de l'étonnante inconsistance psychologique de certains personnages, la saga de Jalna, féerie mâle et terrienne née d'une mélancolique nostalgie féminine, est une sorte de chef-d'œuvre.

*
* *

Maldonne[1], le roman d'Isabelle de Broglie, a été accueilli par certains critiques comme une des grandes productions poétiques de notre époque. S'il suffisait à une œuvre de n'être pas « réaliste » pour être poétique, *Maldonne* serait en effet un des livres les plus extraordinairement poétiques qu'on ait jamais vus. Les personnages qui y paraissent ne prennent sur la terre que le plus léger des appuis ; ils sont censés avoir partie liée avec les puissances inconnues et n'accomplissent que des actes surprenants. Tout ce qu'ils disent et tout ce qu'on nous dit d'eux suppose que l'auteur, bénéficiant de mystérieuses intuitions et de perpétuelles hallucinations, a organisé un système de communications perfectionné avec l'au-delà. On ne saurait par principe mettre en doute la réalité d'un pareil phénomène. Mais on est également en droit de se demander si l'esprit de système n'est pas entré en jeu et si la volonté de fabriquer tranquillement du mystère n'a pas joué un rôle important dans l'aventure. Ne voit-on pas certains peintres, entraînés par le seul désir d'étonner (à dire vrai, ils n'étonnent plus personne), composer laborieusement la bizarrerie et accoler sur une même toile un œil, un demi-violon et une équerre ?

En fait, le cas d'Isabelle de Broglie paraît plus complexe. Si nous nous référons aux impressions fort diverses que la lecture de son livre nous a

1. Fasquelle.

prodiguées, nous le rapprocherions de la situation de ces personnes qui, traversées quelquefois par des inspirations heureuses, inspirations accueillies avec une sympathie admirative par leurs familiers, se croient contraintes, entraînées qu'elles sont par le noble désir de demeurer constamment au plus haut d'elles-mêmes, de remplir les intervalles de ces « visitations » par des propos qui peuvent à la rigueur passer pour issus de la même veine, mais ne sont en réalité que le résultat d'un laborieux effort. Elles pastichent incessamment leurs propres moments d'inspiration et finissent par ne plus distinguer clairement ce qu'elles doivent à leurs instants de sincérité... et aux autres.

Certaines scènes de *Maldonne* séduisent par leur étrangeté et créent une si forte impression de mystère que la pureté de leur origine ne saurait être mise en doute. Appartiennent incontestablement à cette série heureuse la rencontre initiale de l'héroïne (Constance) avec un photographe surréaliste dans le cimetière de Passy ; l'idylle d'un officier de marine et d'une « députée » socialiste réunis dans la nuit auprès d'un piano dont le vent, aidé d'un rideau, réussit à mouvoir les touches ; la promenade extasiée de deux amants dans une abbaye en ruines.

Mais le roman, bizarre amalgame d'histoires et de personnages qui ne sont appelés à se rencontrer que parce que l'œuvre a tous les caractères d'un fourre-tout où l'auteur a tenu à déverser la plus large fraction possible de ses imaginations ou de ses expériences, le roman a huit cents pages et l'on doit payer assez chèrement la rencontre de ces oasis.

L'absence de simplicité et l'incorrection du style ajoutent aux fatigues que fait éprouver ce long voyage. On rencontre dans chaque page (ou à peu près) des phrases de ce genre : « *A travers les trous du châle, le piano passait un dos indigent de roi captif dont César est fatigué.* » « *Il me sembla que Délos avait été plantée uniquement pour servir de toile de fond à sa beauté : elle centralisait si bien cette atmosphère.* » « *Il fallait l'épouser, comme on pose une statue au fond d'une perspective, pour que les générations futures de Thessencourt aient cette merveille comme fond de leur mentalité.* » « *Etait-ce là, comme l'indiquait la légende, le chemin de l'Initiation resté inexploré de tous, sinon du Grand Duc, et quel usage il avait fait des secreis de l'Eternité, j'étais peut-être bien placé pour en juger.* »

Le snobisme, qui est un des traits dominants de cet ouvrage, aurait vivement retenu l'attention de Proust, si expert à fixer les nuances de cette inclination, dont il n'était pas lui-même entièrement exempt (mais quel parti n'a-t-il pas su tirer d'un défaut qu'il avait, en lui-même comme en autrui, impitoyablement analysé ?). Ce n'est pas du snobisme-exhibition, mais du snobisme-protection. Blasons, grandes familles, vastes châteaux : il semble que l'auteur ne respire à l'aise que dans une atmosphère de haute aristocratie et que la seule audition de certaines devises héraldiques la plonge dans le ravissement. Il y a là une volonté assez touchante de se protéger par de nobles thèmes ou de fastueux symboles contre la vulgarité de la vie. Volonté que double le désir non moins obstiné de fuir la banalité en insérant dans tous les épisodes du récit une bonne dose de « mystères de l'au-delà ». L'héroïne de *Maldonne*, Constance, ne vit pas sa propre existence, mais celle d'une personne qu'elle n'a jamais connue et qui est morte depuis longtemps. Pour sauver l'homme auquel la lie un amour supra-terrestre, Constance tue son enfant le plus poétiquement du monde. C'est là, paraît-il, l' « enchantement d'amour » qui permet la transfusion du fluide vital. Des prêtres grecs orthodoxes ne sont consacrés (en 1923) qu'à la méditation des mystères « éleusiens » *(sic)*... Toutes les légendes, toutes les doctrines (plus ou moins

bien assimilées) sont appelées à la rescousse pour donner à ces inventions une façade impressionnante. C'est un pot-pourri somptueux. Entraînée par son incontestable richesse d'inventions, Isabelle de Broglie ne s'attarde pas à réduire les contradictions qu'elle sème sans compter : un même personnage est présenté tour à tour comme exerçant une influence « solaire » et une influence satanique. Un même prêtre est tantôt un mage doué d'un pouvoir de divination extraordinaire, tantôt un vulgaire escroc. On en arrive à se demander si l'auteur, semblable à Pierre Benoît, ne se moque pas quelquefois de ses propres inventions. Est-ce avec intention qu'il a pris tour à tour pour modèle Eugène Süe et Gérard de Nerval ? A vrai dire nous ne le croyons pas. La bizarrerie de cet amalgame nous paraît même une preuve supplémentaire du caractère artificiel de la majeure partie de cette étrange composition.

Quoi qu'il en soit, l'intérêt qu'a suscité la publication de *Maldonne* révèle la vivacité du goût qu'éprouve aujourd'hui le public pour la littérature d'évasion. Souhaitons que cette « demande » ne fasse pas fleurir une série d'œuvres regrettables. Il n'y a rien de plus pénible que les productions pseudo-poétiques. Le théâtre est déjà envahi par un groupe d'écrivains qui fabriquent inlassablement du faux Giraudoux. Il serait désolant de voir des romanciers doués, s'inspirant à la fois d'Anne Radcliffe, des romantiques allemands et des surréalistes, se lancer de leur côté dans une littérature de faux mystère et de bric-à-brac.

*
* *

Il est assez vain de transposer sous la forme romancée les événements que nous avons vécus depuis cinq ans. Qu'il s'agisse de la campagne de 39-40, de l'occupation, de la résistance ou des déportations, la réalité l'emporte sur l'imagination ; le témoignage sur la fiction. S'appuyer sur l'horreur pour « faire de la littérature », c'est tomber presque infailliblement dans le mauvais goût. Aujourd'hui, et pour bien des années encore, les « faits » qui marquèrent le temps de notre esclavage appartiennent à l'historien. Il reste aux romanciers un assez vaste domaine : eux seuls peut-être réussiront à faire connaître les angoisses, les souffrances et les espoirs que nous avons traversés dans notre solitude, à rendre sensible cette « couleur d'âme » que composent les interférences du conscient et de l'inconscient, et qui varie si étrangement avec les époques. Tant qu'on n'a pas accédé à cette connaissance qui est plus sensible qu'intellectuelle, on ne sait rien de la vie profonde des hommes. C'est ce qui rend si souvent décevante l'étude de l'histoire. Elle nous livre des faits que nous enveloppons avec l'air de notre époque. Ils peuvent nous distraire, nous amuser, nous terrifier, au fond nous n'y comprenons rien. La preuve en est que bien des périodes du passé de notre pays ne nous sont devenues vraiment intelligibles que depuis le jour où des événements vaguement semblables à ceux que nos ancêtres ont subis ont été vécus par nous. Invasion, révolution, déportation, mots vides de sens, tant qu'on n'a pas pris contact avec les réalités qu'ils représentent. A moins, pourtant, qu'un romancier ou un mémorialiste intuitif et sensible n'ait su fixer ces faits avec leur authentique rayonnement d'émotion.

La dissolution, l'oubli de tous les états incertains que nous traversons est si rapide que la plupart des événements de notre vie individuelle perdent vite pour nous-mêmes leur vraie signification. Ce ne sont plus que des dates sur des agendas. Il faut un hasard, le hasard d'une sensation présente qui va réveiller une sensation endormie, pour que la douleur qui accompagna

une déception, une rupture, une mort nous devienne à nouveau sensible. A quelques illuminations près, notre passé nous est aussi inconnu que notre avenir.

Aussi faut-il savoir gré à M. André Chamson d'avoir entrepris d'évoquer dans *le Puits des Miracles* (Gallimard) quelques-uns des états étranges que l'occupation allemande et la dictature de Vichy ont fait naître en nous. M. Chamson n'a pas, je crois, prononcé le mot, mais tout son livre y fait songer : pendant quatre ans nous avons vécu comme des *somnambules*. Nous nous promenions au milieu d'un cauchemar réel.

Dans le cauchemar de petite ville où logeait M. Chamson, la misère et la faim avaient, comme ailleurs, pris possession des hommes. Et l'hiver le froid. Et en toutes saisons la peur. Les paroles se dévidaient loin de la pensée. On considérait les mots avec lassitude ; beaucoup avaient changé de sens : patrie signifiait, dans le langage officiel, capitulation : « devoir » avait reçu une forte injection de « trahison ». Les hommes qui n'avaient pas choisi la lâcheté étaient tous menacés. Beaucoup d'entre eux disparaissaient mystérieusement, comme avalés par des trappes. Les ménagères avaient adopté des façons de sibylles ; leurs propos hermétiques divisaient l'humanité du voisinage en deux masses : ceux qui avaient « accepté » et les autres. Elle se trompaient parfois. Assez rarement en somme.

Du peuple qui l'entourait, Chamson a vu se détacher une série de personnages aux « allures shakespeariennes ou hoffmannesque ». Töpffer français et nocturne, il observait la ville de sa fenêtre. Le soir, il voyait surgir avec l'ombre une brute qui tuait les chiens pour 2 francs. Ce tueur, prêt à toutes les besognes et qui prenait la taille allégorique de bourreau de la cité, ne dédaignait pas les occupations plus paisibles : il volait de la viande, et la vendait cher. Il avait partie liée avec des mercantis de tout étage. Voire avec de grands bourgeois... Parmi ces derniers, M. Chamson a taillé une figure de proue : un certain M. Tourinas. Ce Tourinas lui apparaît comme le mauvais génie des « *temps du malheur* ». Il est une des colonnes du régime et un des animateurs du marché noir. Tirant sur lui, M. Chamson entend-il tirer sur la bourgeoisie tout entière ? Je n'ai pas réussi à le comprendre. Tantôt il coupe la société horizontalement : en bas les pauvres et les purs, en haut les abjects. Tantôt il semble indiquer que les Tourinas se sont recrutés dans toutes les classes sociales. Cette dernière proposition serait plus équitable ; les « jouisseurs » de l'occupation se sont recrutés dans une classe d'intermédiaires qui rassemblait d'anciens garçons livreurs, des margoulins de café et de petits commerçants. Ceux-là, ignorés du fisc mais non point des Allemands avec lesquels ils trafiquaient, se nourrissaient pour 1 000 francs par jour, continuaient de se loger pour 1 500 francs par an et trouvaient que la vie n'avait jamais été si belle. Quant aux bourgeois, ils dépérissaient, pour la plupart, comme tous les autres Français.

Même incertitude sur les opinions de M. Chamson concernant le clergé. Il dit des « hommes noirs » (les prêtres) : « *Ils avaient été les premiers à bénir les temps du malheur. Ils les avaient justifiés par la nécessité de la pénitence. Ils les avaient parés de l'espoir d'un monde meilleur. Que le poids de ces mensonges retombe sur eux.* » Si l'invective prétend avoir une portée générale, il y aurait beaucoup à dire. Si M. Chamson ne parle que de certains prêtres qu'il a connus, comment lui répondre ? M. Chamson sait mieux que nous ce qu'il a vu. On regrette seulement qu'il laisse planer de tels doutes sur de telles affirmations.

Les meilleurs passages du livre évoquent des personnages presque féeriques : une petite fille, « *petite reine Mab échappée du Songe d'une Nuit*

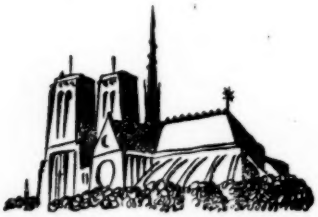
d'Eté » (pardon, elle ne peut s'échapper que de Roméo et Juliette, mais qu'importe ?), un vieux matelot rêvant d'îles paradisiaques — ou bien des paysans (il y a un chapitre admirable sur un vieux montagnard). Les considérations politiques alourdissent un peu les portraits de « collaborateurs » que M. Chamson a tracés d'une main enfiévrée de fureur. (« *Si j'étais psychologue,* concède-t-il d'ailleurs, *au lieu d'être furieux.* » La rage que l'auteur a éprouvée, l'a conduit parfois à la limite de l'hallucination. En face d'un hydrocéphale il sentait sa propre tête grossir. Et le regard de ses ennemis lui paraissait avoir une odeur — écœurante, cela va de soi.

Quoiqu'il ait surtout vécu dans sa chambre, qu'il compare à la chambre de Gœthe (« *C'était bien comme une chambre de Gœthe, mais d'un Gœthe intransigeant qui n'aurait pas eu d'entrevue avec les vainqueurs de son pays* »), M. Chamson errait parfois dans la ville et rapportait une riche moisson d'images. Il donne d'Abel Bonnard (qu'il nomme Connard) un portrait étonnant : il a saisi les gestes et les intonations de ce personnage avec une précision merveilleuse ; ses expressions favorites aussi (« *qualité* », « *un monde de la qualité* » — prononcé : *qualitai*). Il faudrait citer également quelques pages vigoureuses sur les personnalités de la ville qui se faisaient le plus vivement remarquer par leur égoïsme et leur intransigeance. M. Chamson les apelle les « *moua-moua* ». Tous les *moua-moua* sont bien entendu des collaborateurs. Et là encore il faut reconnaître que la passion emporte l'auteur. Car quelle que soit l'aversion qu'on éprouve pour les germanophiles, il paraît difficile de soutenir qu'il y a jamais eu en France un parti détenant l'exclusivité de la vanité, de l'outrecuidance et de l'intolérance.

Tout ce qu'on pourrait dire de plus équitable sur ce sujet, c'est que le clan qui détient le pouvoir est toujours, et le plus naturellement, porté à laisser s'épanouir en lui-même ces défauts.

Quoi qu'il en soit, ce livre, considéré dans son ensemble, restitue avec force l'atmosphère d'une époque affreuse. Sans doute n'est-il pas toujours juste et la verve du pamphlétaire l'incline-t-il parfois vers la vulgarité. Mais il a été écrit sous l'occupation : on doit en tenir compte. Si M. Chamson avait attendu la paix, il aurait peut-être pesé plus attentivement certaines de ses accusations, mais qui sait s'il aurait pu fixer avec tant d'exactitude la gamme des désespoirs que les Français ont traversés ?

MARCEL THIÉBAUT



Le Directeur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 5764-7-45. — C.O.L. 31.3857. — (Encre Lorilleux).

Chronique bibliographique

DUPUYTREN

par Henri Mondor *(Gallimard)*

Voué, dès la fleur de l'âge, par la volonté paternelle à la profession de chirurgien, étudiant acharné et besogneux, « prosecteur » à dix-huit ans, chirurgien adjoint, puis chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu et professeur de médecine opératoire, Guillaume Dupuytren, petit bourgeois limousin, était à moins de quarante-cinq ans le baron Dupuytren, membre de l'Académie de Médecine et de l'Académie des Sciences, etc... A travers les épisodes d'une carrière brève mais prestigieuse, à travers les démêlés du grand chirurgien avec Bichat, Laënnec son élève et rival, Pelletan qu'il évinça de l'Hôtel-Dieu, Richerand et bien d'autres célébrités de l'époque, le Professeur Mondor assemble les traits psychologiques de Dupuytren, qui fut plus grand par le talent et même par le génie que paré des séductions du cœur : travailleur infatigable et probe, passionné de son art, dévoué à ses malades, généreux et courageux à l'occasion, il était enfermé en lui-même, susceptible, vindicatif, assoiffé d'honneurs, tourmenté par l'inquiétude intérieure et le doute de soi. « Il offensait par ses dédains et ses répulsions », dit le Professeur Mondor qui soupire : « Pourquoi ne laissait-il pas quelques plaisirs délicats le guérir de l'inexorable convoitise des grades... ? »

Erudit sans être jamais pesant, abondant en vues générales, en rapprochements ingénieux qui font le mérite de cette sorte d'ouvrages, écrit dans une forme savante et recherchée qui écarte toute trace de jargon médical, ce livre intéressera les profanes comme les hommes de science.

Il ajoute des documents inédits et souvent pittoresques à la petite histoire d'une époque troublée et tumultueuse sans doute, mais où, malgré les traverses, la vie était douce pour le plus grand nombre et délicieuse pour quelques-uns. Heureux temps que celui où Dupuytren, aux termes d'une carrière qui l'avait fait riche de trois millions, pouvait envisager, en toute sécurité, d'en offrir un au prince malheureux qui l'avait protégé, d'en donner un autre à sa fille et de conserver le troisième pour ses vieux jours.

PAYSAGES, MES AMOURS...

par Gabriel Faure

Les Horizons de France

Dans ce charmant petit livre — et qui nous fait souvenir que la vie n'est pas toujours cruelle — Gabriel Faure égrène, avec une grâce nonchalante nuancée de mélancolie, ses souvenirs de voyage. Il évoque les paysages qu'il a si souvent décrits : Tournon et la vallée du Rhône, les montagnes colorées des Dolomites, les rives voluptueuses des lacs italiens, les automnes dorés de la Vénétie, l'Ombrie aux lignes pures et même Tolède, fauve et calcinée... Gabriel Faure, qui ne cache pas son peu de goût pour les grisailles nordiques, est avant tout le chantre de l'Italie : elle le révéla à lui-même et, après ses premiers livres, les demandes instantes de ses éditeurs l'y ramenèrent bien souvent. L'auteur, qui ne se défend pas d'une certaine complaisance envers son œuvre, nous rappelle qu'il fut l'initiateur d'un et même de deux genres, nouveaux à l'époque, le

(Suite à la page 98)

TONY ALBORD

LES BASES D'UNE ARMÉE NOUVELLE

Texte de la bande : « *Personne n'a le droit de se désintéresser du problème militaire* »

Un volume In-12 .. .. 52 Francs

GUY LE PRAT, Éditeur

5, Rue des Grands-Augustins, PARIS-6e

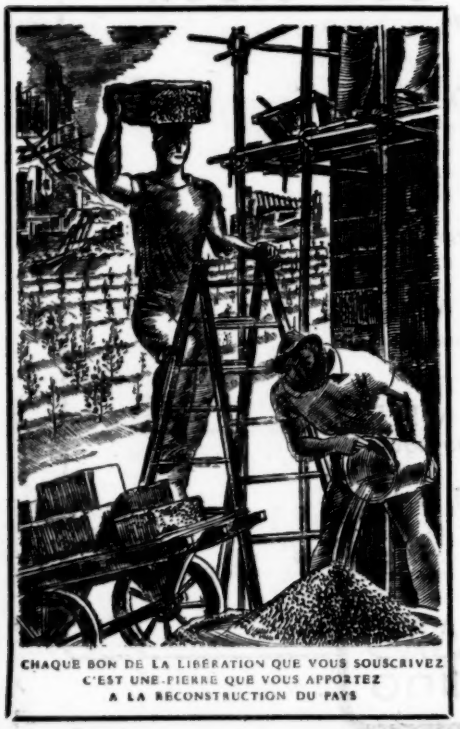
EMPRUNT du CRÉDIT NATIONAL

Un arrêté du 26 Juin 1945 a autorisé le CRÉDIT NATIONAL à procéder à un emprunt de 20 milliards de francs, en obligations 3% à lots, amortissables en 50 ans.

L'emprunt est divisé en coupures de 10.000 fr. et 5.000 fr. qui sont émises au pair. Le montant des lots qui sont répartis en 2 tirages égaux les 1er Juin et 1er Décembre, est de 50 millions de francs par an. L'emprunt est exempt de toutes taxes spéciales sur les valeurs mobilières et gagé par des annuités versées par l'Etat au CRÉDIT NATIONAL.

Les souscriptions peuvent être libérées, soit en numéraire, soit par la remise d'obligations des emprunts du CRÉDIT NATIONAL 5% 1919, 5% 1920, 5% 1934, 5% 1935, ainsi que des coupures de 500 fr. et de 1.000 fr. de l'emprunt 4% Juin 1941, ces divers titres étant appelés, par ailleurs, au remboursement anticipé.

On souscrit aux guichets des Comptables du Trésor et des Postes, à la Banque de France, dans les banques et au CRÉDIT NATIONAL. La notice exigée par la loi a été publiée au B.A.L.O. du 2 Juillet 1945. Le placement a commencé à cette date, il sera clos sans préavis.



CHAQUE BON DE LA LIBÉRATION QUE VOUS SOUSCRIVEZ C'EST UNE PIERRE QUE VOUS APPORTEZ A LA RECONSTRUCTION DU PAYS

CRÉDIT NATIONAL

Les Assemblées Générales du Crédit National se sont tenues le 29 juin 1945, sou la présidence de M. W. BAUMGARTNER. Elles ont notamment fixé le dividende brut de l'exercice à 40 fr. et confirmé la nomination d'administrateur de M. E. ESCARRA.

Chronique Bibliographique

(Suite de la page 97)

« paysage passionné », reflet de la sensibilité de l'écrivain devant les spectacles naturels, et le « paysage littéraire », évocation des grands hommes aux lieux qu'ils illustrèrent. Il nous confie avec simplicité que les noms de Poussin et de Corot furent souvent prononcés à son sujet.

Après tant de voyages, Gabriel Faure n'aspire plus qu'à retrouver les horizons familiers de son adolescence et à contempler sereinement, au pays natal, la ronde des saisons :

Nature, je reviens à vous sur toutes [choses,
Je ne veux plus aimer que vos quatre saisons...

SOLANGE DE LA BAUME

BANINE
JOURS CAUCASIENS
récit

PIERRE DANINOS
MERIDIENS
roman

JOSEPH KESSEL
LES MAUDRU
récit

JEAN-JACQUES GAUTIER
L'OREILLE
roman

JANE LOISY
TRIPLE VISAGE
roman

LUCIEN MAULVAULT
LES SAINTES COLÈRES
roman

MARTHE MEYER
LE ROYAUME DES CIEUX
roman

THYDE MONNIER
LA DEMOISELLE
roman

ROBERT MOREL
L'ÉVANGILE DE JUDAS
apocryphe

MICHEL ROBIDA
BOTEMRY
roman

LOUIS SAUTY
LE TÉNÉRÉ
roman fantastique

HARMONIES
TOME II
poésie catholique contemporaine

JULLIARD
sequana

vient de paraître

FRANÇOIS MAURIAC
de l'Académie Française
LE BAILLON DÉNOUÉ
APRÈS QUATRE ANS DE SILENCE
chroniques **78** Fr.

JEAN DE BARONCELLI
NÉ EN 14
roman **87** Fr.

GEORGE HERMENT
ÉVADÉ D'ALLEMAGNE
récit **87** Fr.

RENÉ JOUGLET
LE MASQUE ET LE VISAGE
nouvelles **93** Fr.

CLAUDE AVELINE
LES DEVOIRS DE L'ESPRIT
chroniques **96** Fr.

PAUL CAMBON
CORRESPONDANCE
tome II **117** Fr.

ANDRÉ MAGINOT
CARNETS DE PATROUILLE
30 Fr.

SUZANNE BARAZZETTI
MAURICE DENIS
Ill. **215** Fr.

AUX
ÉDITIONS GRASSET
Ad. Dr. A. de Tavernost

JEAN BRICE
Colonnes
Le Roman d'un Goum
In-16 **70** Fr.

JACQUES CHRISTOPHE
La Bague d'Herbe
Le Cœur et la Musique
Roman In-16 **70** Fr.

PIERRE BELPERRON
et GEORGES ANDERSEN
La Deuxième Guerre Mondiale
Précis des opérations de l'Occident
In-8, avec 8 cartes **100** Fr.

JACQUIER-BRUÈRE
Demain, la Paix
Esquisse d'un Ordre International
In-16 **54** Fr.

PIERRE LEBON
Essais de Désintoxication
Un regard objectif sur les thèmes de la propagande allemande
In-16 **60** Fr.

JOSEPH AYNARD
Justice ou Charité ?
Le drame social et ses témoins de 1825 à 1845
In-16 **L'Abeille** **60** Fr.

HENRI TROYAT
Le Mort saisit le Vif
Roman illustré de 12 lithographies de Maurice LALAU
In-8 carré **500** Fr.
tiré à 1225 exemplaires numérotés

PLON

VIENT DE PARAITRE

LE NOUVEAU ROMAN DE

JEAN CASSOU

LE CENTRE DU MONDE

Un volume format 13 × 19, de 280 pages *145 Francs*

Nouveautés :

André BRETON
ANTHOLOGIE de L'HUMOUR NOIR
Un volume format 23,5 × 16 : 200 Francs

Roger CAILLOIS
La COMMUNION des FORTS
Un volume : 55 Francs

Sous presse :

François VERNET
NOUVELLES PEU EXEMPLAIRES

Léon MOUSSINAC
Préface d'Aragon
POÈMES IMPURS 1939-1944

Julien BENDA
La GRANDE ÉPREUVE des DÉMOCRATIES

P. GRUNEBAUM-BALLIN
VŒUX pour la QUATRIÈME RÉPUBLIQUE
HISTOIRE de la TROISIÈME RÉPUBLIQUE

SAGITTAIRE

N/104

EDUCATION EUROPÉENNE

roman

par **ROMAIN GARY**

La traduction anglaise qui a paru avant l'original français a rencontré auprès de la presse britannique le plus chaleureux accueil.

« Il est très possible que d'ici dix ans ce livre soit considéré comme le premier signe d'une nouvelle littérature européenne ».

YORKSHIRE EVENING NEWS

« Un sens réel des valeurs humaines se dégage de ce livre. Le sujet en est la vie d'un groupe de partisans à la frontière de l'U.R.S.S. et de la Pologne ».

SPECTATOR

« Un mélange étonnant d'humour et d'horreur. Une histoire racontée avec une sorte de sobriété cruelle par un nouvel écrivain qui nous vient de France, aviateur d'une fameuse escadrille française ».

VOGUE

« Un livre de guerre d'une valeur exceptionnelle »,

OBSERVER

« L'auteur voit bien au-delà de la forêt où vivent les hommes qu'il évoque ».

SUNDAY TIMES

Un volume .. .. .. **65** Fr.

CALMANN-LEVY

L'Age d'Or

ÉTUDES

Lettres inédites de Renoir et de Paul Cambon

La France et le progrès scientifique par Louis de Broglie
de l'Académie Française

Des études de Gustave Cohen, Masson-Ourcel, R. Simonet, Ribemont-Dessaignes, etc...

Un volume in-8 couronne **60 Francs**

CALMANN-LEVY